

Tome XIX

OEUVRES COMPLÈTES

du Comte

Léon TOLSTOÏ

Pub. par le Comte Tolstoï

LES CONFESSIONS

1879-1891

RÉCITS POPULAIRES

1881-1890

Traduction
de

J.W. BIENSTOCK



P.V. STOCK éditeur.-Paris

CTE LÉON TOLSTOÏ

OEUVRES COMPLÈTES

XIX

LES CONFESSIONS

1879-1881

RÉCITS POPULAIRES

1881-1886

Le traducteur et l'éditeur déclarent réserver leurs droits de traduction et de reproduction pour tous les pays, y compris la Suède et la Norvège.

Cet ouvrage a été déposé au Ministère de l'Intérieur (section de la librairie) en juillet 1908.

Cette édition définitive des Œuvres Complètes du
C^{TE} LÉON TOLSTOÏ est traduite du russe par
M. J.-W. Bienstock.

Cette traduction littérale et intégrale est révisée et an-
notée par M. P. Birukov, d'après les manuscrits originaux
de l'auteur, conservés dans les archives de M. V. Tchertkov.

Ce volume est orné de la reproduction du portrait du
C^{TE} TOLSTOÏ, fait en 1884, par le peintre GAY.



P.-V. STOCK, Éditeur.

C^{te} Léon TOLSTOÏ

(1884)

D'APRÈS LE PORTRAIT EXÉCUTÉ PAR LE PEINTRE GAY

Ouvrage honoré d'une souscription du ministère
Juv-8620 de l'Instruction Publique.

ÉDITION LITTÉRALE ET INTÉGRALE
D'APRÈS LES MANUSCRITS ORIGINAUX

CTE LÉON TOLSTOÏ

328 979

ŒUVRES COMPLÈTES

XIX

LES CONFESSIONS
1879-1881

RÉCITS POPULAIRES
1881-1886



PARIS. — 1^{er} ARR.
P.-V. STOCK, ÉDITEUR
155, RUE SAINT-HONORÉ, 155
DEVANT LE THÉÂTRE-FRANÇAIS

1908

1961

L

CC 123/05

18784
24673

*Il a été tiré à part de cet ouvrage
dix exemplaires sur papier de Hollande,
numérotés et paraphés par l'éditeur.*

B.C.U. Bucuresti



C24673

LES CONFESSIONS

(1879-1881)

LES CONFESSIONS

(1879-1881)

INTRODUCTION A LA CRITIQUE DE LA THÉOLOGIE
DOGMATIQUE ET A L'EXAMEN DE LA DOCTRINE
CHRÉTIENNE

I

J'ai été baptisé et élevé dans la religion chrétienne orthodoxe. On me l'enseignait dès l'enfance, pendant mon adolescence et ma jeunesse. Mais à dix-huit ans, quand je terminai ma seconde année de l'université, je ne croyais déjà plus à rien de ce qu'on m'avait appris.

Et même certains souvenirs me donnent à penser que je n'avais jamais cru sérieusement. J'avais confiance en ce que l'on m'enseignait, en ce que confessaient devant moi les plus grands. C'était tout. Cette confiance était d'ailleurs très chancelante.

J'avais à peu près onze ans, lorsqu'un garçon

mort depuis longtemps, Volodienka M..., élève du lycée, vint chez nous un dimanche et nous annonça, comme une nouvelle toute fraîche, la découverte faite au lycée : Dieu n'existait pas, et tout ce qu'on nous enseignait n'était que balivernes. (Cela se passait en 1838.) Je me rappelle que mes frères aînés, excités par cette nouveauté, m'appelèrent, et que tous, très animés, nous acceptâmes cette découverte comme quelque chose de très intéressant et de très possible.

Je me rappelle encore que mon frère aîné Dmitri, alors étudiant à l'Université, s'adonna tout d'un coup, avec la passion propre à sa nature, aux pratiques religieuses. Il se mit à suivre tous les sermons, à jeûner, à mener une vie chaste, pure et morale, et alors nous tous, même les plus âgés, nous nous moquâmes de lui, l'affublant, je ne sais pourquoi, du sobriquet de Noé. Je me rappelle aussi que Moussine-Pouchkine, recteur de l'Université de Kazan, nous invitait à danser, et raillant notre frère qui déclinait ces invitations, lui disait que David lui-même avait dansé devant l'Arche.

J'appréciais alors ces plaisanteries des grandes personnes, et j'en tirais la conclusion qu'il fallait apprendre le catéchisme, aller à l'église, mais qu'il ne fallait pas prendre tout cela trop au sérieux.

Je me souviens encore qu'étant très jeune, je lisais Voltaire, et que ses saillies, loin de me révolter, m'égayaient fort.

Mon détachement de la religion se fit comme il arrivait jadis et comme il arrive maintenant aux personnes de notre monde. Il me semble que, dans la plupart des cas, cela se passe de la façon suivante : les hommes vivent comme tout le monde vit, et tout le monde vit en se fondant sur des principes qui non seulement n'ont rien de commun avec la religion mais qui, le plus souvent, lui sont contraires. La religion n'a pas de place dans notre vie. Dans nos rapports avec le prochain, il ne nous arrive jamais de la rencontrer, et dans notre propre existence, nous ne la consultons jamais. La religion trouve son application quelque part, là-bas, loin de la vie et indépendamment d'elle. Si l'on se trouve en contact avec elle, c'est comme avec un phénomène extérieur, nullement lié à la vie.

D'après la vie d'un homme, d'après ses actes, maintenant comme alors, on ne peut jamais savoir s'il croit ou non. S'il y a une différence entre celui qui confesse ouvertement l'orthodoxie et celui qui la nie, elle n'est jamais à l'avantage du premier. Aujourd'hui comme alors, l'aveu et la pratique de l'orthodoxie se rencontrent le plus souvent chez des hommes stupides, cruels, et qui se jugent très importants ; tandis que l'intelligence, l'humilité, la droiture, la simplicité, le sens moral se rencontrent de préférence chez des gens qui se disent incroyants.

Dans les écoles, on enseigne le catéchisme et l'on envoie les élèves à l'église. On exige des fonction-

naires des certificats de communion, mais un homme de notre monde, qui n'est plus écolier et n'est pas fonctionnaire d'Etat, à présent, et jadis davantage encore, peut vivre des dizaines d'années sans se rappeler une seule fois qu'il vit parmi des chrétiens et que lui-même passe pour pratiquer la religion chrétienne orthodoxe.

De sorte que, maintenant comme autrefois, la doctrine religieuse acceptée de confiance et soutenue par quelque pression extérieure, disparaît peu à peu sous l'influence de la connaissance et de l'expérience de la vie, qui sont contraires à la religion. Et cependant, très souvent, un homme vit en s'imaginant avoir gardé intacte cette religion enseignée dès l'enfance, tandis que depuis longtemps il n'en reste plus trace.

S..., un homme intelligent et sincère, m'a raconté comment il cessa de croire. Il avait vingt-six ans, lorsqu'un jour, à la chasse, avant d'aller se reposer, par une vieille habitude d'enfance, il se mit à prier. Son frère aîné, qui chassait avec lui, était étendu sur le foin et le regardait. Comme S..., ayant terminé sa prière, allait se coucher aussi, son frère lui dit : « Ah ! tu le fais toujours ? » Rien de plus ne fut dit, et, à dater de ce jour, S... cessa de prier et d'aller à l'église ; ce n'était point qu'il connût les convictions de son frère et les partageât, ni qu'en son âme, il eût pris une décision quelconque, mais uniquement parce que la parole

prononcée par son frère avait été la légère poussée imprimée au mur prêt à s'effondrer, entraîné par son propre poids. Cette remarque lui indiqua seulement qu'à l'endroit où il croyait que la foi résidait il n'y avait plus qu'une place vide, de sorte que les paroles qu'il prononçait, les signes de croix et les génuflexions qu'il faisait en priant n'étaient que des actes parfaitement stupides. Leur insanité une fois reconnue, il ne pouvait plus les répéter.

C'est ce qui doit arriver, je pense, pour l'immense majorité. Je parle des hommes de notre culture, des gens sincères vis-à-vis d'eux-mêmes et non de ceux qui ne voient dans la religion que le moyen d'atteindre quelque but éphémère. Ceux-ci sont le plus foncièrement athées. En effet, si pour eux la religion n'est qu'un moyen d'arriver à n'importe quel but, alors ce n'est plus la religion. Pour les hommes de notre culture, la lumière de la science et de la vie fait s'écrouler ce fragile édifice, qu'ils aient remarqué la place vide en eux-mêmes, ou qu'ils ne l'aient pas encore aperçue.

La croyance qui me fut inculquée dès l'enfance s'en est allée de moi comme des autres, avec cette différence qu'ayant lu dès l'âge de quinze ans des ouvrages philosophiques, mon détachement de la religion fut conscient de très bonne heure.

A l'âge de seize ans j'avais cessé de prier, par ma propre impulsion ; j'avais cessé d'aller à l'église, de faire mes dévotions ; je ne croyais plus en ce

qu'on m'avait enseigné dès l'enfance, mais je croyais à quelque chose. A quoi? Je ne pourrais nullement le dire. Je croyais en Dieu, ou plutôt je ne niais pas Dieu; mais quel Dieu? Je ne savais. Je ne niais pas le Christ et sa doctrine, mais en quoi consistait cette doctrine, je ne l'aurais pu dire.

Aujourd'hui, en me rappelant ce temps, je vois clairement que ma religion, — ce qui, en dehors des instincts bestiaux, guidait ma vie — ma vraie croyance d'alors, était ma foi dans le perfectionnement. Mais en quoi consistait ce perfectionnement, quel était son but, je ne le savais point. Je tâchais de me perfectionner intellectuellement; j'apprenais tout ce que je pouvais, tout ce vers quoi me poussait la vie. Je m'efforçais de perfectionner ma volonté; je m'étais composé des règles que j'essayais d'observer. Je me perfectionnais physiquement par toutes sortes d'exercices corporels et en m'habituant à l'endurance par des privations diverses. Tout cela me semblait être le perfectionnement. Sans doute, au-dessus de tout, il y avait le perfectionnement moral, mais, bientôt, il fut remplacé par le perfectionnement en général, c'est-à-dire par le désir de me rendre meilleur, non pas à mes propres yeux ou aux yeux de Dieu, mais aux yeux des autres hommes. Bientôt cette tendance fit place elle-même au désir d'être plus fort que les autres hommes, c'est-à-dire plus célèbre, plus important et plus riche qu'eux.

Un jour je raconterai l'histoire de ma vie, histoire touchante et instructive, pendant ces dix années de ma jeunesse. Je crois que beaucoup ont éprouvé les mêmes sentiments. De toute mon âme je désirais être bon, mais j'étais jeune, j'avais des passions, et j'étais seul, absolument seul pour chercher le bien. Chaque fois que j'essayais d'exprimer mon désir le plus intime : celui d'être moralement bon, je ne rencontrais que mépris et moqueries, mais aussitôt que je m'adonnais aux vilaines passions, on me louait, on m'encourageait.

L'ambition, l'amour du pouvoir, de l'argent, le luxe, l'orgueil, la colère, la vengeance, tout cela était respecté. En me livrant à ces passions, je devenais semblable à un homme, et je sentais qu'on était content de moi. Ma bonne tante, chez qui je vivais, et qui était l'être le plus pur au monde, me

disait toujours qu'elle ne désirait rien tant pour moi qu'une liaison avec une femme mariée : « Rien ne forme un jeune homme comme une liaison avec une femme comme il faut. » Elle me souhaitait encore un autre bonheur : celui d'être aide de camp, et surtout aide de camp de l'Empereur, et, comme bonheur suprême, d'épouser une jeune fille très riche, afin d'avoir par ce mariage un très grand nombre de serfs.

Je ne puis me rappeler ces années sans horreur, sans dégoût, sans souffrance. J'ai tué des hommes à la guerre ; j'ai provoqué en duel pour tuer ; j'ai perdu de grosses sommes au jeu ; j'ai gaspillé le produit des travaux des paysans ; je les ai punis ; j'ai commis l'adultère ; j'ai trompé. Le mensonge, le vol, la cupidité sous toutes ses formes, l'ivrognerie, la violence, le meurtre... il n'est point de crimes que je n'aie commis... Et pour tout cela on me louait, on me considérait comme un homme relativement moral. Je vécus ainsi dix ans.

À cette époque je me mis à écrire, par ambition, par cupidité, par orgueil. Mes écrits étaient conformes à ma vie. Pour obtenir la gloire et l'argent, en vue desquels j'écrivais, il fallait cacher le bon et publier le mauvais. C'est ce que je faisais. Combien de fois, affectant l'indifférence et même une légère ironie, me suis-je efforcé d'écarter de mes écrits ces aspirations vers le bien, qui donnaient un sens à ma vie ! Et j'atteignais mon but, et l'on m'encourageait.

J'avais vingt-six ans, quand, au retour de la guerre, j'arrivai à Pétersbourg et me liai avec des écrivains. Ils m'accueillirent comme un des leurs. On me flatta, et, avant que j'eusse eu le temps de me ressaisir, les opinions sur la vie, particulières à ces hommes avec lesquels je m'étais lié, étaient devenues miennes et avaient complètement dissipé en moi toutes les tendances anciennes à devenir meilleur. Ces opinions constituaient une théorie qui justifiait la dépravation de mes mœurs. Mes confrères en littérature considéraient que la vie, en général, marche en progressant, et que, dans ce développement, c'est à nous, les penseurs, que revient la part principale ; parmi les penseurs, ce sont les artistes, les poètes qui ont la plus grande influence. Notre vocation est d'instruire les hommes.

Pour que cette question tout à fait naturelle : Que sais-je et que dois-je enseigner ? ne se posât pas, on expliquait dans cette théorie qu'il était inutile d'être fixé sur ce point, l'artiste et le poète enseignant inconsciemment.

J'étais considéré comme un admirable artiste et comme un grand poète ; ce fut donc très naturellement que j'adoptai cette théorie. Moi, artiste et poète, j'écrivais et j'enseignais ce que je ne savais pas moi même. On me payait pour cela ; j'avais une bonne table, un bel appartement, des femmes, de la société ; j'avais la gloire. Par conséquent ce que j'enseignais était très bon.

Cette foi dans l'importance de la poésie et du développement de la vie était une religion, dont j'étais un des pontifes. C'était très agréable, et très avantageux, d'être un de ces pontifes, et je vécus assez longtemps dans cette religion, sans douter une seule fois que ce fût la vraie.

Mais la seconde et surtout la troisième année de cette vie, je commençai à douter de l'infaillibilité de cette religion, et je me mis à l'examiner. Le premier motif de doute fut celui-ci : j'avais enfin remarqué que les prêtres de notre religion n'étaient pas tous d'accord entre eux. Les uns disaient : C'est nous qui sommes les maîtres les meilleurs et les plus utiles ; nous enseignons ce qu'il faut ; les autres n'enseignent pas la vérité. Et ceux-ci disaient : Non, c'est nous qui sommes dans le vrai, c'est vous qui enseignez l'erreur. Et ils se disputaient, se querellaient, s'injuriaient, se trompaient, s'abusaient les uns les autres. En outre, beaucoup d'entre nous ne se souciaient même pas de savoir qui avait raison, qui avait tort, et poursuivaient tout simplement leur but matériel, avec l'aide que nous leur donnions. Tout cela m'amena à douter de la vérité de notre culte.

Ayant ainsi mis en doute la religion des écrivains, je commençai à observer plus attentivement ses ministres. Je me convainquis que presque tous ces écrivains étaient des hommes sans moralité, pour la plupart mauvais, nuls, bien infé-

rieurs par le caractère à ces gens que j'avais rencontrés auparavant, dans ma vie militaire, mais en revanche très sûrs et très contents de soi, comme le peuvent être ou les saints ou ceux qui ne savent même pas ce que c'est que la sainteté.

Ces hommes m'inspirèrent du dégoût; j'en ressentis pour moi-même, et je compris que cette religion n'était qu'une tromperie.

Mais, chose étrange, bien qu'ayant compris très vite tout le mensonge de cette religion, et l'ayant reniée, je ne renonçai pas au titre que me donnaient ces hommes, au titre d'artiste, de poète, de maître. Je m'imaginai naïvement que j'étais poète, artiste, et que je pouvais enseigner à tous, sans savoir moi-même ce que j'enseignais. Et je continuais de le faire.

Ma liaison avec ces hommes me valut un nouveau vice — un orgueil développé jusqu'à la maladie, et la folle assurance de me croire appelé à enseigner ce que je ne savais pas moi-même.

Maintenant, quand je me rappelle cette époque, mon état d'esprit d'alors et celui de ces hommes (du reste leurs pareils se comptent maintenant par milliers), je ressens à la fois de la pitié et de la honte; j'ai envie de rire; j'éprouve le même sentiment qui s'empare de nous dans un asile d'aliénés.

Nous étions tous convaincus, alors, qu'il nous fallait parler et écrire, imprimer, le plus vite et le plus possible; que tout cela était nécessaire pour

le bien de l'humanité. Et des milliers d'entre nous, tout en se nuisant et s'invectivant mutuellement, publiaient, écrivaient, et instruisaient les autres. Sans remarquer que nous ne savions rien, qu'à la question la plus simple de la vie : Qu'est-ce qui est bon et qu'est-ce qui est mauvais? nous ne savions que répondre, tous, sans écouter personne, nous parlions tous ensemble, feignant parfois d'approuver et de louer autrui afin d'être également approuvés et loués, parfois nous irritant les uns contre les autres, comme dans une maison de fous.

Des milliers d'ouvriers travaillaient jour et nuit, de toutes leurs forces, pour imprimer des millions de mots que la poste répandait par toute la Russie, et nous essayions d'enseigner encore davantage, sans parvenir à enseigner tout, et nous nous fâchions toujours de ce qu'on ne nous écoutât pas assez.

Quelle chose étrange!... c'est maintenant que je le comprends. Notre vrai désir, le plus intime, était de recevoir le plus d'argent et de louanges possible. Pour atteindre ce but, nous ne pouvions qu'écrire des livres et des articles. Et nous le faisons. Mais pour faire une œuvre si inutile et en même temps posséder la certitude d'être des gens très importants, nous avons encore besoin d'un raisonnement qui justifiât notre activité. Et nous inventâmes le suivant : tout ce qui existe est rai-

sonnable. Tout ce qui existe se développe. Tout se développe par l'instruction. L'instruction se mesure au degré de propagation des livres et des journaux. Et l'on nous paie et l'on nous estime parce que nous écrivons des livres et des articles. Par conséquent nous sommes les hommes les meilleurs et les plus utiles.

Ce raisonnement aurait été parfait si nous eussions été tous d'accord; mais comme à chaque pensée publiée par l'un s'opposait toujours une pensée diamétralement opposée publiée par l'autre, nous aurions dû réfléchir. Mais nous ne remarquons pas cela. On nous payait; les hommes de notre parti nous louaient : alors chacun de nous se croyait dans le vrai.

Aujourd'hui je vois clairement qu'il n'y avait aucune différence entre nous et l'asile d'aliénés. Même à cette époque je le soupçonnais vaguement, mais, comme font tous les fous, je traitais chacun de fou, excepté moi-même.

III

Je vécus ainsi, m'adonnant à cette folie, durant six années encore, jusqu'à mon mariage. A cette époque je partis à l'étranger. La vie en Europe et mes rapports avec les hommes avancés et les savants européens, m'affermirent de plus en plus dans cette croyance au perfectionnement en général, qui avait été la mienne, et que je retrouvais chez eux aussi. Cette croyance prit en moi la forme habituelle, celle qu'elle revêt chez la majorité des gens instruits de notre temps. Elle s'exprimait par le mot « progrès ». Il me semblait alors que ce mot signifiait quelque chose. Je ne comprenais pas encore que, tourmenté comme tout homme qui pense, par cette question : Comment dois-je vivre pour vivre le mieux possible? et y répondant : Vivre en accord avec le progrès », je répondais exactement comme un homme dont la

barque est emportée par les vagues, et qui, à cette question essentielle et unique pour lui : « Où faut-il se diriger ? » répondrait indirectement : « Les vagues me portent là-bas. »

Alors je ne remarquais pas cela.

Parfois, rarement, le sentiment, non la raison, se révoltait en moi contre cette superstition générale de notre temps, grâce à laquelle les hommes se cachent à eux-mêmes leur incompréhension de la vie. Ainsi, pendant mon séjour à Paris, la vue d'une exécution capitale me montra la fragilité de ma confiance dans le progrès. Quand je vis la tête se détacher du corps et, séparément, tomber dans le panier, je compris, non par la raison, mais par tout mon être, qu'aucune théorie sur la rationalité de l'ordre existant et du progrès, ne pouvait justifier un tel acte. Si même tous les hommes de l'univers, s'appuyant sur n'importe quelle théorie, depuis la création du monde, trouvaient cela nécessaire, je saurais, moi, que c'est mal, par conséquent, que ce n'est pas là le progrès ; que ce n'est pas ce que disent et font les hommes qui décide de ce qui est bien ou mal, mais que c'est moi, avec mon cœur, qui puis en juger.

Une autre circonstance, où j'eus conscience de l'insuffisance pour la vie de la foi dans le progrès, me fut donnée par la mort de mon frère. Intelligent, bon, sérieux, il tomba malade tout jeune en-



core, souffrit plus d'une année et mourut douloureusement sans avoir compris pourquoi il avait vécu et encore moins pourquoi il mourait. Aucune théorie ne put fournir de réponse à ses questions, ni aux miennes, pendant sa lente et cruelle agonie.

Mais ces occasions de doute étaient rares, et, en réalité, je continuais à vivre n'ayant d'autre croyance que la foi dans le progrès. « Tout se développe et je me développe ; mais pourquoi cela ? on le verra. »

C'est ainsi que j'aurais dû formuler ma croyance. Revenu de l'étranger, je m'installai à la campagne et résolus de m'occuper des écoles de paysans. Cette occupation m'était particulièrement agréable ; je n'y trouvais pas ce mensonge, qui m'était devenu évident et me sautait aux yeux pendant mes années de doctorat littéraire. Ici aussi j'agissais au nom du progrès, mais déjà je l'envisageais en critique. Je me disais que certaines manifestations du progrès sont assez bizarres, et qu'il faut laisser une grande latitude aux gens primitifs, aux enfants des paysans, leur permettant de choisir la voie du progrès qu'il leur plaira. Mais en réalité je tournais toujours autour de ce même problème insoluble, qui consistait à enseigner, sans savoir quoi. Dans les hautes sphères de l'activité littéraire, je comprenais qu'on ne peut enseigner sans savoir quoi, car j'avais vu que tous enseignaient des choses différentes, et n'arrivaient à se cacher mutuellement

leur ignorance que par des discussions entre eux. Ici, avec les enfants des paysans, je crus pouvoir tourner cette difficulté en laissant les enfants apprendre ce qu'ils voudraient.

Ce m'est étrange, à présent, de me rappeler comment je biaisais pour réaliser mon désir d'enseigner, sachant très bien, au fond de mon âme, que je ne pouvais enseigner rien de ce qu'il fallait, l'ignorant moi-même. Après une année passée à m'occuper de l'école, je partis pour la seconde fois à l'étranger, afin d'y apprendre le moyen d'arriver à instruire les autres, tout en ne sachant rien soi-même.

Il me sembla avoir appris cela à l'étranger, et, armé de toute cette sagesse, l'année de l'émancipation des serfs je retournai en Russie, où, ayant accepté la fonction d'arbitre territorial (1), je me mis à enseigner le peuple ignorant dans les écoles, et les gens instruits dans une revue que je commençai à éditer. Il me semblait que tout allait bien. Cependant je sentais que je n'étais pas tout à fait sain d'esprit et que cela ne pouvait durer longtemps. J'en serais peut-être venu alors à ce désespoir auquel j'arrivai quinze ans plus tard, si je n'avais envisagé un autre côté de la vie, que je

(1) Fonction instituée lors de l'émancipation des serfs, pour régler les différends entre les paysans affranchis et les propriétaires.

ne connaissais pas encore et qui me promettait le salut : c'était la vie de famille.

Une année durant je m'occupai de l'arbitrage territorial, des écoles et de la revue, et j'étais très affligé, car je m'y perdais de plus en plus. La lutte perpétuelle nécessitée par mes fonctions de conciliateur me devint si pénible, mon activité dans les écoles se manifesta si vaguement, mon travail dans la revue, le désir d'enseigner, en même temps que de me cacher à moi-même ma propre incapacité, me devint si répugnant, que je tombai malade moralement plutôt que physiquement. J'abandonnai tout et m'en fus dans les steppes, chez les Bachkirs, respirer l'air, boire le *koumiss* et vivre de la vie animale.

A mon retour, je me mariaï. Les conditions nouvelles d'une vie de famille heureuse me détournèrent complètement de toute recherche du sens général de la vie. Toute ma vie, en ce temps-là, se concentra sur ma famille, ma femme, mes enfants, et, par conséquent, sur les moyens d'augmenter mes ressources. Mon aspiration au perfectionnement, remplacée déjà auparavant par l'aspiration au perfectionnement en général, au progrès, cédaï nettement la place à mon désir d'avoir, pour moi et ma famille, une vie très confortable. Ainsi passèrent quinze ans encore. Bien que je considérasse la littérature comme une bagatelle, pendant ces quinze années, je continuai cependant à écrire.

Je connaissais la séduction qu'exerce la littérature : l'appât du gain énorme et des applaudissements qui récompensent un mince travail. Et je vis dans la littérature le moyen d'améliorer ma situation matérielle, d'étouffer dans mon âme toutes les questions sur le sens de ma propre vie, et de la vie, en général.

J'écrivais, enseignant ce qui était pour moi l'unique vérité : qu'il fallait vivre de manière à se rendre soi-même et sa famille le plus heureux possible.

Ainsi je vécus. Mais il y a cinq ans, quelque chose d'étrange commença à se manifester en moi. D'abord ce furent des moments d'étonnement, d'arrêt de la vie, comme si je ne savais pas comment vivre, ni que faire; et je devenais inquiet et triste. Ces moments passés, je continuais à vivre comme auparavant. Par la suite ces moments de perplexité devinrent de plus en plus fréquents, mais toujours sous la même forme. Ces arrêts dans la vie s'exprimaient toujours par les mêmes questions : Pourquoi? Eh bien? Et après?

D'abord il me sembla que c'étaient là des questions inutiles, sans but. Il me parut que tout cela était connu et que si je voulais un jour m'occuper de les résoudre, ce ne serait guère difficile, qu'alors je n'en avais pas le temps mais que je trouverais la réponse dès que je le voudrais. Mais les questions se posèrent de plus en plus fréquemment. De plus en

plus pressantes elles exigeaient une réponse; et, comme des poings retombant toujours sur la même place, ces questions sans réponse finirent par former une tache noire. Il m'arriva ce qui arrive à quiconque tombe malade d'une maladie intérieure mortelle. D'abord paraissent les symptômes infimes du mal, auxquels le malade ne fait point attention; ensuite ces symptômes se montrent de plus en plus souvent et se résument en une souffrance unique et continue. La souffrance augmente et le malade n'a pas le temps de se retourner qu'il reconnaît que ce qu'il prenait pour une indisposition est ce qui a pour lui le plus d'importance au monde : la Mort.

Voilà ce qui m'arriva. Je compris que ce n'était pas une indisposition accidentelle, mais quelque chose de très grave, et que si la même question se répétait toujours, alors il fallait y répondre. Et je tâchai de le faire. Les questions paraissaient si absurdes, si simples, si enfantines ! Mais aussitôt que j'y touchai et que j'essayai de les résoudre, je fus immédiatement convaincu que, premièrement, ces questions n'étaient ni enfantines ni stupides, que c'étaient les questions les plus sérieuses et les plus profondes de la vie, et, deuxièmement, que j'aurais beau y réfléchir, je ne pourrais les résoudre. Avant de m'occuper de mon domaine de Samara, de l'éducation de mon fils, de la rédaction d'un livre, je devais savoir pour-

quoi je ferais tout cela. Tant que je ne saurais pas pourquoi, je ne pourrais rien faire, je ne pourrais pas vivre. Au milieu de mes idées sur l'organisation de mes affaires, qui me préoccupaient beaucoup à cette époque, tout d'un coup il me venait en tête cette question : « Eh bien ! tu auras six mille déciatines dans le gouvernement de Samara, trois cents chevaux. Et après ? » Et j'étais tout à fait déconcerté et ne savais plus que penser. Ou bien, dès que je commençais à réfléchir à la manière d'élever les enfants, je me disais : « Pourquoi ? » Ou quand je me demandais comment le peuple pourrait arriver au bien-être, tout à coup je me disais : « Et qu'est-ce que cela me fait ? » Ou quand je pensais à cette gloire que me valaient mes ouvrages, je me disais : « Eh bien ! tu seras plus célèbre que Gogol, Pouschkine, Shakespeare, Molière, que tous les écrivains du monde ; et après ? » Et je ne pouvais rien répondre, rien.

Les questions n'attendent pas, il faut y répondre tout de suite. Si l'on ne répond pas, on ne peut pas vivre. Et de réponse, point. Je sentis que le sol sur lequel je me tenais debout se dérobaît, qu'il n'y avait plus rien où je pusse me retenir, que ce dont je vivais n'était plus, et que je n'avais rien pour le remplacer.

IV

Ma vie s'arrêta. Je pouvais respirer, manger, boire, dormir, car je ne pouvais point ne pas respirer, ne pas manger, ne pas dormir. Mais ce n'était pas la vie, car je ne sentais point de désirs dont la satisfaction me parût raisonnable. M'arrivait-il de désirer quelque chose, je savais d'avance que de mon désir, réalisé ou non, rien ne résulterait. Si une fée était venue et m'avait proposé de satisfaire chacun de mes désirs, je n'aurais su que lui demander. Si, dans un moment d'ivresse, je retrouvais non le désir mais l'habitude du désir, aussitôt redevenu calme, je savais que c'était une tromperie, qu'il n'y avait rien à désirer. Je ne pouvais même pas souhaiter de connaître la vérité, puisque je devinais en quoi elle consistait. La vérité était que la vie est une insanité. J'avais eu l'air de vivre, de marcher, et j'étais arrivé à l'abîme, et je

voyais nettement que devant moi il n'y avait rien, sauf la mort. Et cependant on ne peut s'arrêter, ni revenir en arrière, ni fermer les yeux pour ne pas voir qu'on n'a rien devant soi, sauf les souffrances et la mort : l'anéantissement complet.

Il arriva que moi, homme bien portant et heureux, je sentis que je ne pouvais plus vivre. Une force invincible m'entraînait à me débarrasser d'une façon quelconque de la vie. Cependant on ne peut dire que *je voulais* me tuer. La force qui m'entraînait hors de la vie était plus puissante, plus complète, plus générale que mon désir. C'était une force semblable à mon ancienne aspiration à la vie, seulement en sens inverse. De toutes mes forces j'aspirais à me débarrasser de la vie. L'idée du suicide me devint aussi naturelle qu'autrefois l'idée du perfectionnement de la vie. Cette idée était si séduisante que je devais user de ruse envers moi-même pour ne pas la mettre à exécution trop hâtivement. Je ne voulais pas me hâter, uniquement parce que je voulais concentrer tous mes efforts à voir clair en moi. En cas d'insuccès, j'aurais toujours le temps de me tuer. Et voilà que moi, l'homme heureux, je me cachais à moi-même la corde, pour ne pas me pendre à la poutre, entre les armoires de ma chambre, où chaque soir je restais seul à me déshabiller ; je n'allais plus à la chasse avec mon fusil, pour ne point me laisser tenter par le moyen trop facile de me débarrasser de la vie.

Je ne savais pas moi-même ce que je désirais. J'avais peur de la vie. J'aspirais à en sortir, et cependant j'espérais d'elle encore quelque chose.

Cela se passait à un moment où sous tous les rapports, j'avais ce qui est considéré comme le bonheur complet. Je n'avais pas encore cinquante ans. J'avais une épouse aimante et aimée, de bons enfants, un grand domaine, qui, sans aucune peine de ma part, s'élargissait et prospérait; j'étais respecté de mes proches et de mes connaissances, plus que je ne l'avais jamais été; les étrangers me comblaient d'éloges, et je pouvais croire sans fausse vanité que mon nom était célèbre. En outre, non seulement je n'étais ni fou ni malade mentalement, au contraire, je jouissais d'une force morale et physique, que j'ai rarement rencontrée parmi mes camarades. Physiquement, je pouvais travailler au fauchage tout comme les paysans; intellectuellement, je pouvais travailler huit, dix heures de suite sans éprouver aucune suite fâcheuse de cette assiduité.

C'est dans cet état que j'arrivai à ne pouvoir plus vivre, et qu'ayant peur de la mort, je dus agir de ruse envers moi-même pour ne pas me priver de la vie.

Voici comment se résumait pour moi cet état d'âme : « Ma vie est quelque stupide et méchante plaisanterie qui m'est jouée par *quelqu'un*. »

Bien que je ne reconnusse point ce *quelqu'un* qui

m'eût créé, cette idée que *quelqu'un* s'était moqué de moi, méchamment, stupidement, en me produisant au monde, était la forme la plus ordinaire de la représentation de mon état.

Involontairement, je me figurais que là-bas, quelque part, il y avait *quelqu'un* qui se frottait les mains en voyant comment moi, qui avais vécu, trente, quarante années, en travaillant, me développant, me fortifiant de corps et d'esprit, arrivé maintenant à ce sommet de la vie duquel elle se découvre toute, je restais là comme un imbécile, comprenant clairement qu'il n'y a, qu'il n'y eut rien dans la vie, et qu'il n'y aura jamais rien. Et ce *quelqu'un* rit...

Mais que ce *quelqu'un*, qui se moque de moi, existe ou non, je ne m'en sens pas plus à l'aise.

Je ne pouvais donner aucun sens raisonnable à aucune action de ma vie. Je m'étonnais seulement de n'avoir pas pu le comprendre dès le commencement. Tout cela est depuis si longtemps connu de tout le monde. Aujourd'hui ou demain viendront les maladies, la mort (elles sont déjà venues), pour des personnes aimées, pour moi, et il ne restera rien, rien que la pourriture et les vers. Mes œuvres, quelles qu'elles soient, seront oubliées tôt ou tard, et moi, je ne serai plus. Alors de quoi s'inquiéter? Comment l'homme peut-il ne pas voir cela, et vivre, voilà ce qui est étonnant! On peut vivre seulement pendant qu'on est ivre de la vie, mais aussitôt

l'ivresse dissipée on ne peut se dispenser de voir que tout cela n'est que supercherie et supercherie stupide!

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'y a rien de risible ni de spirituel en cela, c'est tout simplement cruel et stupide.

On connaît depuis longtemps ce conte oriental d'un voyageur surpris dans le désert par un animal furieux. Pour échapper à l'animal, le voyageur se précipite dans un puits très profond ; mais au fond de ce puits il voit un dragon, la gueule ouverte pour le dévorer. Et le malheureux, n'osant sortir pour ne pas être la proie de la bête féroce, n'osant descendre au fond du puits pour ne pas être dévoré par le dragon, se cramponne aux branches d'un buisson sauvage qui pousse dans une fente du puits. Ses mains faiblissent, il sent que bientôt il devra s'abandonner à la perte certaine qui l'attend des deux côtés. Mais il se cramponne toujours et s'aperçoit que deux souris, l'une blanche, l'autre noire, rongent le tronc du buisson auquel il est suspendu. Le buisson va être coupé... il tombera dans la gueule du dragon. Le voyageur voit cela et sait qu'il périra inévitablement. Mais pendant qu'il est ainsi suspendu il cherche autour de lui et découvre sur les feuilles du buisson des gouttes de miel. Il les atteint avec la langue et les lèche.

C'est ainsi que je me cramponne aux branches de la vie sachant que le dragon de la mort, prêt à

me dévorer, m'attend inévitablement. Je ne puis comprendre pourquoi je me suis soumis à cette torture, et j'essaie de sucer ce miel qui, autrefois, me consolait. Mais ce miel ne me réjouit plus, et les souris, la blanche et la noire, jour et nuit rongent la branche à laquelle je m'accroche. Je vois distinctement le dragon, et le miel ne me paraît plus doux. Je ne vois qu'une chose : le dragon inexorable et les souris, et ne puis détourner d'eux mon regard. Et ceci n'est pas un conte, mais la vérité, vraie, indiscutable, compréhensible pour tous.

L'ancienne duperie des jouissances de la vie, qui étouffait l'horreur de la vision du dragon, ne m'abuse déjà plus. On a beau me dire : « Tu ne peux pas comprendre le sens de la vie, ne réfléchis pas, laisse-toi vivre », je ne puis faire cela, je l'ai fait trop longtemps déjà. Maintenant je ne puis point ne pas voir le jour et la nuit qui courent et me mènent à la mort. Je ne vois que cela, parce que cela seul est la vérité. Tout le reste est mensonge.

Ces deux gouttes de miel qui, plus longtemps que tout le reste, détournaient mes yeux de la vérité cruelle — l'amour de la famille et des lettres, — que j'appelais art — ne me sont plus douces.

« La famille, me disais-je... La famille, — la femme, les enfants — mais ce sont aussi des êtres humains. Ils se trouvent dans les mêmes conditions

que moi : ils doivent vivre dans le mensonge ou regarder en face la vérité terrible... Pourquoi doivent-ils vivre? Pourquoi les aimerais-je, les protégerais-je, les nourrirais-je? Pour qu'ils connaissent le même désespoir qui est en moi, ou pour en faire des êtres stupides? Les aimant, je ne puis leur cacher la vérité; chaque pas dans la science les mène vers cette vérité; et la vérité c'est la mort... »

L'art, la poésie?... Longtemps, sous l'influence des louanges unanimes, j'ai essayé de me convaincre que c'était là un travail qu'on pouvait faire, malgré la mort qui anéantirait mes œuvres et leur souvenir. Mais bientôt je vis que cela aussi était une tromperie. Evidemment l'art est un ornement de la vie, un attrait de la vie. Mais la vie ayant perdu pour moi son attrait, comment pouvais-je la faire aimer par d'autres? Tant que je n'ai pas vécu ma vie propre, mais une vie étrangère, avec ses exigences, tant que j'ai cru que la vie avait un sens, bien que je ne pusse le définir, les reflets variés de la vie dans la poésie et dans les arts, me donnaient de la joie. Il m'était agréable de regarder la vie dans ce miroir de l'art. Mais lorsque je commençai à chercher le sens de la vie, quand je sentis la nécessité de vivre moi-même, ce miroir me devint inutile, superflu, ridicule, insupportable. Je ne pouvais plus me consoler par ce que je voyais dans le miroir : une situation stupide et

désespérée. C'était bien de m'en réjouir quand, au fond de mon âme, je croyais que ma vie avait un sens. Alors ce jeu de lumière de la vie — du comique, du tragique, du touchant, du beau, du terrible — m'amusait. Mais quand je sus que la vie est insensée et horrible, le jeu du miroir ne pouvait plus m'amuser. Je ne trouvai plus au miel aucune douceur, quand je vis le dragon et les deux souris rongant mon appui.

Mais c'est peu encore. Si j'eusse simplement compris que la vie n'avait pas de sens, j'aurais pu n'en pas souffrir, me résigner au destin. Mais rien ne pouvait me tranquilliser. Si je m'étais trouvé dans la situation d'un homme vivant dans une forêt, qu'il sait sans issue, j'aurais pu vivre. Mais j'étais semblable à un homme égaré dans une forêt qui est saisi d'horreur parce qu'il s'est égaré, et qui court de tous côtés pour sortir sur la route, et ne peut s'arrêter, bien qu'il sache qu'à chaque pas il s'égare encore davantage.

Voilà ce qui était affreux ! Et pour me débarrasser de cette torture, je voulais me tuer. J'éprouvais l'horreur de ce qui m'attendait, je savais cette horreur encore plus terrible que la situation elle-même, mais je ne pouvais pas attendre patiemment la fin. Si convaincants que fussent ces raisonnements : quelque vaisseau du cœur finira par se rompre, quelque chose se brisera et tout sera terminé, je ne pouvais attendre la fin avec

patience. La peur des ténèbres était trop grande, je voulais plus vite, plus vite, m'en délivrer à l'aide d'une corde ou d'une balle. Et ce sentiment m'entraînait irrésistiblement au suicide.

V

« Mais peut-être n'ai-je pas vu ou n'ai-je pas compris quelque chose ? » me disais-je souvent. « Il n'est pas possible que cet état de désespoir soit propre aux hommes. » Et je cherchais une explication à mes questions dans toutes les connaissances acquises par l'homme.

J'ai cherché péniblement, longtemps, énergiquement, non par une vaine curiosité ; j'ai cherché douloureusement, opiniâtrément, jour et nuit. Je cherchais comme l'homme qui prie cherche son salut ; et je ne trouvais rien.

Je cherchais dans toutes les sciences et non seulement je ne trouvais rien, mais j'acquerrais la conviction que tous ceux qui, comme moi, avaient cherché dans la science, n'y avaient non plus trouvé rien. Et non seulement ils n'y avaient trouvé rien,

mais ils avaient reconnu nettement que cela même qui m'avait conduit au désespoir : l'insanité de la vie, était l'unique connaissance qui fût indiscutable, accessible à l'homme.

Je cherchais partout, et — grâce à ma vie passée dans l'étude, grâce aussi à ce que, par mes relations avec le monde des savants, j'avais vu de près des savants appartenant aux branches les plus diversés de la science, et qui ne refusèrent pas de me révéler leurs connaissances — j'appris, et par les livres et par les conversations, tout ce que la science répond aux questions de la vie.

Longtemps, je ne pus croire que la science ne répondit rien de plus à ces questions que ce qu'elle y répond. Après avoir constaté l'importance et le sérieux du ton avec lequel la science affirme ses propositions, qui n'ont rien de commun avec les questions de la vie humaine, pendant longtemps il me sembla qu'il y avait quelque chose que je ne comprenais pas. Pendant longtemps je fus intimidé devant la science. Il me semblait que la non-concordance des réponses avec mes questions n'était pas imputable à la science, mais à mon ignorance. Mais, pour moi, ce n'était pas une plaisanterie, un amusement ; il s'agissait de toute ma vie, et, bon gré mal gré, je fus amené à la conviction que mes questions étaient les seules légitimes et devaient se trouver à la base de toute science ; que ce n'était pas moi, avec mes questions, qui

étais fautif, mais la science, si elle avait la prétention de répondre à ces questions.

Ma question, celle qui, à l'âge de cinquante ans, me conduisait au suicide, était la question la plus simple; tout homme, depuis l'enfant stupide jusqu'au vieillard le plus sage, la porte en son âme. Sans cette question, la vie est impossible, comme je l'ai éprouvé moi-même.

Cette question, la voici : « Que sortira-t-il de ce que je fais aujourd'hui, de ce que je ferai demain, que résultera-t-il de toute ma vie ? »

Ou, sous une autre forme : « Pourquoi me faut-il vivre, désirer quelque chose, faire quelque chose ? »

Ou encore : « Dans ma vie y a-t-il un but quelconque qui ne sera pas détruit par la mort inévitable qui m'attend ? »

A cette unique question, diversement exprimée, j'ai cherché une réponse dans la science humaine. Relativement à cette question, j'ai trouvé que tout le savoir humain se partage en deux hémisphères aux deux extrémités opposées desquelles se trouvent deux pôles : l'un négatif, l'autre positif, mais que ni à l'un ni à l'autre, il n'y a de réponse aux questions de la vie.

Tout un groupe de sciences semblent même ne pas admettre cette question. En revanche, elles répondent nettement et clairement à leurs propres questions spéciales. C'est le groupe des sciences

expérimentales, à la limite extrême desquelles se trouvent les mathématiques.

Les sciences de l'autre groupe admettent la question, mais n'y répondent pas. C'est le groupe des sciences spéculatives; à leur limite extrême se tient la métaphysique.

Depuis ma première jeunesse, les sciences spéculatives m'intéressaient; puis ce furent les sciences mathématiques et naturelles qui m'attirèrent; et, jusqu'à ce que ma question se posât clairement devant moi, tant qu'elle ne se formula pas d'elle-même en moi, exigeant constamment une solution, jusque-là je me contentai de ces semblants de réponses que donne la science.

Tantôt, dans le domaine des sciences expérimentales, je me disais : « Tout se développe, se différencie, marche vers la complexité et le perfectionnement, et il y a des lois qui guident cette marche. Toi, tu es une partie de l'entier. Ayant compris l'entier, autant que possible, et la loi du développement, tu comprendras aussi ta place dans cet entier et tu te comprendras toi-même. » Quelque honte que me coûte cet aveu, il fut un temps où je paraissais me satisfaire de cette réponse. C'était le temps où moi-même je me développais et me compliquais. Mes muscles grandissaient et se fortifiaient; ma mémoire s'enrichissait; la capacité de la pensée et de la compréhension augmentait. Je croissais et me

développais, et tant que je sentais en moi cette croissance, il était naturel pour moi de penser que c'était là cette loi universelle qui me donnerait les solutions des questions de ma vie. Mais, le temps venu, ma croissance s'arrête. Je sens que je ne me développe plus, mais que je me rétrécis ; mes muscles faiblissent, mes dents tombent. Je m'aperçus alors que cette loi non seulement ne m'expliquait rien, mais qu'elle n'avait jamais existé et ne pouvait exister ; j'avais pris pour la loi ce que j'avais trouvé à certaines époques de ma vie. J'examinai plus sévèrement la définition de cette loi, et je compris clairement qu'une loi de développement infini ne peut exister. Je compris clairement que dire : tout se développe, se perfectionne, se complique, se différencie, dans l'espace et le temps infinis, ne veut absolument rien dire. Ce sont des mots dénués de signification, car, dans l'infini, il n'y a ni complication, ni simplicité, ni avant, ni après, ni pire ni mieux.

Mais le principal, c'est que ma question personnelle : « Que suis-je, moi, avec tous mes désirs ? » restait ainsi sans aucune réponse. Et je compris que ces sciences sont très intéressantes, très séduisantes, mais qu'elles ne sont exactes et claires qu'en raison inverse de leur applicabilité aux questions de la vie. Moins elles sont applicables aux questions de la vie, plus elles sont exactes et claires ; plus elles essayent de donner les réponses aux questions

de la vie, plus elles deviennent vagues et moins attrayantes. Si l'on a recours à une branche de ces sciences qui veulent répondre aux questions de la vie — à la physiologie, à la psychologie, à la biologie, à la sociologie, — on y trouve une pauvreté de pensée stupéfiante; le vague le plus complet, une prétention, que rien ne justifie, à la résolution de questions sur lesquelles elles ne sont pas compétentes, et les contradictions incessantes d'un penseur avec les autres, quand ce n'est avec soi-même.

Si l'on s'adresse à l'une des branches des sciences qui ne se préoccupent pas de la solution des questions de la vie, mais qui répondent à des questions scientifiques spéciales, on admire la force de l'esprit humain, mais on sait d'avance qu'il n'y a pas de réponse aux questions de la vie. Ces sciences négligent tout simplement ces questions. Elles disent : « Nous n'avons pas de réponse, nous ne nous occupons pas de ce que tu es, pourquoi tu vis, mais si tu veux connaître les lois de la lumière, des combinaisons chimiques, du développement des organismes, si tu as besoin de connaître les lois des corps, leur forme et la relation entre le nombre et la quantité; s'il te faut connaître les lois de ton esprit, à tout cela nous avons des réponses claires, précises et indiscutables. »

En général, le rapport des sciences expérimen-

tales envers la question de la vie, peut être exprimé ainsi :

Question : Pourquoi est-ce que je vis ?

Réponse : Dans un espace infiniment grand, dans un temps infiniment long, des parties infiniment petites se modifient dans la complication infinie ; et quand tu comprendras les lois de ces modifications, tu comprendras pourquoi tu es sur la terre.

Souvent, dans le domaine spéculatif, je me disais : « Toute l'humanité est et se développe d'après les principes moraux de l'idéal qui la guide. Cet idéal s'exprime dans la religion, dans les sciences, les arts, dans les formes de l'Etat. Il dévient de plus en plus élevé et l'humanité marche vers le bonheur suprême. Moi, je suis une partie de l'humanité, par conséquent, ma vocation consiste à contribuer à la connaissance et à la réalisation de l'idéal humain. » Et durant tout le temps de l'affaiblissement de mon esprit, je m'en contentais. Mais dès que la question de la vie se posait clairement en moi, toute cette théorie s'écroulait d'un coup. Sans parler de cette inexactitude, en quelque façon déloyale, avec laquelle les sciences de ce groupe donnent pour conclusions générales les conclusions déduites de l'étude d'une petite partie de l'humanité ; sans parler des contradictions réciproques des gens d'opinions différentes sur la définition de l'idéal humain, sans parler de tout cela, l'étrangeté, pour ne pas dire la stupidité, de cette opinion, consiste en

ce que, pour répondre à la question qui se pose à chaque homme : « Que suis-je ? » ou : « Pourquoi est-ce que je vis ? » ou : « Que dois-je faire ? » l'homme doit, avant tout, résoudre cette question : « Qu'est-ce que c'est que la vie de toute l'humanité ? » alors que, de l'humanité, il ne connaît qu'une toute petite partie en une période de temps infiniment petite. Pour comprendre ce qu'il est, l'homme doit comprendre auparavant ce qu'est toute cette humanité mystérieuse, formée des mêmes hommes que lui-même, et qui ne se comprennent pas.

Je dois avouer qu'à une certaine époque, j'ai cru à cela. J'avais toujours, alors, un idéal favori qui justifiait mes caprices, et j'essayais d'inventer une théorie me permettant d'envisager mes caprices comme la loi de l'humanité. Mais aussitôt qu'en toute sa clarté pénétrait en mon âme la question de la vie, cette réponse tombait en poussière. Et de même qu'avec les sciences expérimentales j'avais compris qu'il y a de vraies sciences et des demi-sciences qui tâchent de donner une réponse à des questions pour lesquelles elles ne sont pas compétentes, de même, dans ce domaine, j'ai compris qu'il y a une série entière de sciences, les plus répandues, qui tâchent de répondre à des questions qu'elles ne sauraient résoudre. Les demi-sciences de ce domaine — les sciences juridiques, sociales, historiques — s'efforcent de résoudre la question

de l'humanité, et chacune le fait à sa manière.

Mais, de même que dans le domaine des sciences expérimentales, l'homme qui se demande sincèrement : « Comment dois-je vivre ? » ne peut se contenter de la réponse : « Étudie dans l'espace infini les changements infinis d'après le temps, et la complication des parties infinies, et alors tu comprendras ta vie », de même, l'homme sincère ne peut pas être satisfait de la réponse : « Étudie la vie de toute l'humanité, dont nous ne pouvons connaître ni le commencement ni la fin, et dont nous ne connaissons qu'une infime partie, et alors tu comprendras ta vie. »

Comme dans le domaine des sciences expérimentales, ces demi-sciences sont d'autant plus entachées d'obscurité, d'inexactitude, de stupidité, de contradiction, qu'elles s'écartent de leurs propres questions.

Le problème d'une science expérimentale est une conséquence naturelle de phénomènes matériels. Que la science expérimentale y introduise la question de la cause finale, il n'en résulte que du galimatias.

Le problème d'une science spéculative consiste à comprendre l'essence de la vie, indépendamment des causes. Que la science spéculative y introduise l'examen des phénomènes sociaux et historiques, il n'y aura plus qu'absurdité.

La science expérimentale ne donne une connais-

sance positive et ne montre la grandeur de l'esprit humain, que lorsqu'elle n'introduit pas dans ses études la cause finale. Au contraire, la science spéculative n'est science et ne montre la grandeur de l'esprit humain que lorsqu'elle écarte totalement les questions des phénomènes de causes et n'envisage l'homme que par la cause finale. Telle est, dans ce domaine dont elle est le pôle, la science métaphysique ou la philosophie.

Cette science pose nettement la question : « Que suis-je ? qu'est l'univers ? Pourquoi suis-je, et pourquoi est l'univers ? » Et depuis qu'elle existe, elle donne toujours la même réponse.

Que le philosophe appelle essence de la vie, qui est en moi et en tout ce qui existe, les idées, la substance, l'esprit ou la volonté, il ne veut dire qu'une même chose : que cette essence existe, que je suis cette essence. Mais pourquoi existe-t-elle ? il n'en sait rien, et s'il est un penseur sincère, il ne répond pas. Je demande : « Pourquoi cette essence existe-t-elle ? Que résultera-t-il de ce qu'elle est et sera ? » Et la philosophie non seulement ne répond pas à cette question, mais elle-même la pose. Si elle est la vraie philosophie, tout son travail ne consiste même qu'à poser clairement cette question ; et si elle se tient fermement à ce problème, alors à la question : « Que suis-je, moi, et qu'est tout l'univers ? » elle ne peut répondre que ceci : « Tout et rien ». Et à la question : « Pour-

quoi ? » elle doit répondre : « Pourquoi ?... Je ne sais pas. »

De sorte qu'on a beau retourner ces questions théoriques de la philosophie, on n'obtient rien de semblable à une réponse. Et cela, non parce que dans son domaine, précis, expérimental, la réponse ne se rapporte pas à ma question, mais parce qu'ici, bien que tout le travail intellectuel soit dirigé précisément vers ma question, il n'y a pas de réponse. Au contraire, c'est la même question qui revient sous une forme plus compliquée.

VI

Tandis que je cherchais la réponse à la question de la vie, j'éprouvais exactement le sentiment qu'éprouve l'homme qui s'est égaré dans une forêt. Il débouche sur une clairière, grimpe sur un arbre, aperçoit très distinctement des espaces infinis, mais se rend compte qu'il n'y a point de maisons, qu'il ne peut y en avoir. Il s'enfonce dans les fourrés, où il n'y a que les ténèbres, sans nul abri.

J'errai ainsi dans la forêt des sciences humaines, parmi les lueurs des sciences mathématiques et expérimentales qui me découvraient des horizons éclairés, mais où ne se trouvait aucun refuge, et dans les ténèbres des sciences spéculatives, qui devenaient de plus en plus épaisses au fur et à mesure que je m'y enfonçais, jusqu'à ce que je fusse enfin convaincu qu'il n'y avait pas d'issue et qu'il n'en pouvait être.

En étudiant les côtés clairs de la science, j'avais compris que je ne faisais que détourner mes yeux de la question. Quelque attirant et lumineux que fût l'horizon qui se découvrait à mes yeux, quelque agréable qu'il fût pour moi de me plonger dans l'infini de ces sciences, je comprenais cependant que ces sciences m'étaient d'autant plus claires qu'elles m'étaient moins nécessaires et répondaient moins à la question.

« Eh bien ! me disais-je, je sais tout ce que la science veut savoir si obstinément, mais la réponse à la question du sens de ma vie ne s'y trouve pas. » Dans le domaine spéculatif, malgré ou précisément parce que le but de cette science est de donner une réponse à ma question, je compris qu'il n'existait pas d'autre réponse que celle que je m'étais donnée : « — Quel est le sens de ma vie ? — Néant. » Ou : « — Qu'est-ce qui sortira de ma vie ? — Rien. » Ou : « — Pourquoi tout ce qui existe existe-t-il, et pourquoi est-ce que j'existe ? — Parce que tout cela existe. »

De telles branches des connaissances humaines, je recevais une quantité infinie de réponses très exactes sur ce que je ne demandais pas : sur la composition chimique des étoiles, sur le mouvement du soleil vers la constellation d'Hercule, sur l'origine des espèces et de l'homme, sur les formes des parties infiniment petites et impondérables de l'éther. Mais dans ce domaine des sciences,

je n'obtenais qu'une seule réponse à ma question concernant le sens de ma vie. C'était : Tu es ce que tu appelles ta vie ; tu es une agrégation provisoire, accidentelle, de molécules. L'action réciproque de ces molécules les unes sur les autres, leurs modifications, produisent en toi ce que tu appelles ta vie. Cette agrégation tiendra un certain temps, puis l'action réciproque de ces parties cessera, et avec elle cessera ce que tu appelles ta vie, ainsi que toutes tes questions. Tu es une petite masse formée par hasard, elle moisit, et la fermentation de cette masse s'appelle sa vie. La petite masse disparaîtra, la fermentation s'arrêtera, et avec elle toutes tes questions.

C'est ainsi que répondent les sciences positives. Et elles ne peuvent dire rien de plus, si elles ne s'écartent pas de leurs bases. Mais cette réponse n'est pas la réponse à ma question. Ce que j'ai besoin de savoir, c'est en quoi est le sens de ma vie ; le fait d'être une partie de l'infini ne lui donne pas de sens et détruit même tout sens possible.

Aussi vagues sont les réponses fournies par la science spéculative qui dit que le sens de la vie consiste dans le développement et la contribution à ce développement. Ces réponses sont trop inexactes et trop vagues pour être considérées comme telles.

D'autre part, la science spéculative, quand elle se tient strictement à ses bases et répond directement à la question, donne toujours et partout la

même réponse : le monde est quelque chose d'infini et d'incompréhensible. La vie humaine est une partie de cet incompréhensible *tout*.

De nouveau je laisse de côté tous ces accommodements entre les sciences spéculatives et les sciences expérimentales, qui forment le bagage des demi-sciences, qu'on nomme juridiques, politiques et historiques. Dans ces sciences également, on introduit à tort les concepts de développement, de perfectionnement, avec cette différence que, dans les sciences spéculatives, le développement, c'est le développement du tout, tandis que, dans les demi-sciences, c'est seulement le développement de la vie humaine. L'irrégularité est la même : le développement, la perfection dans l'infini, ne peut avoir ni but ni direction et ne répond à rien. Là où les sciences spéculatives sont précises, dans la vraie philosophie — non dans celle que Schopenhauer appelle la philosophie professorale, laquelle ne sert qu'à classer tous les phénomènes existants en de nouvelles cases philosophiques en leur donnant des noms nouveaux, — quand la philosophie ne perd pas de vue la question essentielle, la réponse est toujours la même, réponse donnée par Socrate, Schopenhauer, Salomon et Bouddha.

« Nous ne nous rapprochons de la vérité qu'autant que nous nous éloignons de la vie », dit Socrate, se préparant à mourir.

« Pourquoi nous, qui aimons la vérité, aspirons-

nous à la vie? Pour nous débarrasser du corps et de tout le mal qu'engendre la vie corporelle. Si c'est ainsi, comment ne nous réjouissons-nous pas quand la mort vient à nous? Le sage, pendant toute sa vie, cherche la mort. C'est pourquoi la mort ne l'effraye pas. »

Et voici ce que dit Schopenhauer :

« Ayant compris l'essence intime du monde comme une volonté, et dans tous les phénomènes, depuis la tendance inconsciente des forces obscures de la nature jusqu'à l'activité pleinement consciente de l'homme, n'ayant compris que la réalité de cette volonté, nous ne pourrions éviter la conséquence suivante : avec la libre négation, avec la destruction de la volonté, disparaîtront aussi tous ces phénomènes, cette précipitation continuelle et l'attraction sans but ni repos, par tous les grades de la réalité dans laquelle et à l'aide de laquelle existe le monde. La diversité des formes successives disparaîtra, ainsi que tous ces phénomènes avec leurs formes générales, l'espace et le temps ; et finalement la dernière forme fondamentale : le sujet et l'objet. S'il n'y a pas de volonté, il n'y a pas de représentation, il n'y a pas d'univers. Devant nous il ne reste sans doute rien. Mais ce qui s'oppose à ce passage au néant, — notre nature, — n'est que cette même volonté de l'existence (WILLE ZUM LEBEN) de laquelle nous dépendons comme notre monde. Le fait que nous avons si peur du néant, ou, ce qui

revient au même, que nous tenons tant à vivre, signifie seulement que nous-mêmes ne sommes rien sinon ce désir de vivre, et que nous ne savons rien de plus. C'est pourquoi, après l'anéantissement absolu de la volonté, pour nous qui sommes encore pleins de volonté, il ne restera sans doute rien. Mais en revanche, pour ceux de qui la volonté s'est transformée et s'est niée elle-même, notre monde réel, avec tous ses soleils et ses voies lactées, n'est encore que le néant. »

« Vanité des vanités, dit Salomon, vanité des vanités, tout est vanité ! Quel avantage tire l'homme de tout le travail qu'il fait sous le soleil ? Une génération passe et l'autre vient, mais la terre demeure toujours ferme... Ce qui a été, c'est ce qui sera ; ce qui a été fait, c'est ce qui se fera, et il n'y a rien de nouveau sous le soleil. Y a-t-il quelque chose dont on puisse dire : « Regarde, cela est nouveau » ?... Il a déjà été dans les siècles qui ont été avant nous. On ne se souvient plus des choses qui ont précédé ; de même on ne se souviendra point des choses qui seront ci-après, parmi ceux qui viendront à l'avenir. Moi, l'Ecclésiaste, j'ai été roi sur Israël, à Jérusalem, et j'ai appliqué mon cœur à rechercher et à sonder avec sagesse tout ce qui se faisait sous les cieux, ce qui est une occupation fâcheuse que Dieu a donnée aux hommes, afin qu'ils s'y consacrent. J'ai regardé tout ce qui se fait sous

le soleil, et voilà : tout est vanité et tourment d'esprit... J'ai parlé en mon cœur et j'ai dit : « Voici, j'ai grandi et accru en sagesse par-dessus tous ceux qui ont été avant moi à Jérusalem, et mon cœur a vu beaucoup de sagesse et de science, et j'ai appliqué mon cœur à connaître la sagesse, et à connaître les erreurs et la folie; mais j'ai connu que cela aussi était un tourment d'esprit; car où il y a abondance de science, il y a abondance de chagrin; et celui qui s'accroît dans la science s'accroît dans la douleur.

« J'ai dit en mon cœur : Allons, que je t'éprouve maintenant par la joie, et jouis du bien; mais voilà, cela aussi est une vanité. J'ai dit touchant le ris : Il est insensé; et touchant la joie : de quoi sert-elle? J'ai cherché en mon cœur le moyen de me traiter délicatement, et que cependant mon cœur s'appliquât à la sagesse et comprit ce que c'est que la folie, jusqu'à ce que je visse ce qu'il est bon aux hommes de faire sous les cieux, pendant les jours de leur vie. Je me suis fait des choses magnifiques; je me suis bâti des maisons; je me suis planté des vignes; je me suis fait des jardins et des vergers, et j'y ai planté toutes sortes d'arbres fruitiers; je me suis fait des réservoirs d'eau pour en arroser le parc planté d'arbres; j'ai acquis des serviteurs et des servantes, et j'ai eu des serviteurs nés en ma maison, et j'ai eu plus de gros et de menu bétail que tous ceux qui ont été avant moi à Jérusalem; je me

suis aussi amassé de l'argent et de l'or, et les plus précieux joyaux des rois et des provinces ; je me suis acquis des chanteurs et des chanteuses, et les délices des hommes, une harmonie d'instruments de musique, même plusieurs harmonies de toutes sortes d'instruments ; je me suis agrandi et me suis accru plus que tous ceux qui ont été avant moi à Jérusalem, et avec cela ma sagesse est demeurée en moi. Enfin je n'ai rien refusé à mes yeux de tout ce qu'ils ont demandé, et je n'ai épargné aucune joie à mon cœur... Mais ayant considéré tous les ouvrages que mes mains avaient faits et tout le travail auquel je m'étais occupé pour le faire, voilà que tout était vanité et tourment d'esprit ; de sorte que l'homme ne tire aucun avantage de ce qui est sous le soleil. Puis je me suis mis à considérer tant la sagesse que les sottises et la stupidité... mais j'ai bien connu aussi qu'un même accident leur arrive à tous. C'est pourquoi j'ai dit en mon cœur : Il m'arrivera comme à l'insensé. Pourquoi donc ai-je été alors plus sage ? C'est pourquoi j'ai dit en mon cœur que cela aussi était une vanité.

« La mémoire du sage ne sera point éternelle, non plus que celle de l'insensé, parce que dans les jours à venir tout sera déjà oublié. Et pourquoi le sage meurt-il de même que l'insensé ? C'est pourquoi j'ai haï cette vie, parce que les choses qui se sont faites sous le soleil m'ont déplu, parce que tout est vanité et tourment d'esprit. J'ai aussi haï tout mon

travail qui a été fait sous le soleil, parce que je le laisserai à l'homme qui sera après moi...

« ... Car, qu'est-ce que l'homme tire de tout son travail, du tourment de son cœur, dont il se fatigue sous le soleil ? Car tous ses jours ne sont que douleurs, et son occupation n'est que chagrin ; même la nuit son cœur ne repose point. Cela aussi est une vanité. N'est-ce donc point le bien de l'homme, qu'il mange et qu'il boive, et qu'il fasse que son âme jouisse du fruit de son travail ?... »

« ... Tout arrive également à tous ; un même accident arrive au juste et au méchant ; à l'homme bon, à l'homme pur et à l'homme souillé ; à celui qui sacrifie et à celui qui ne sacrifie point ; le pécheur est à cet égard comme l'homme de bien ; celui qui jure comme celui qui craint de jurer. C'est ici une chose fâcheuse entre toutes celles qui se font sous le soleil, qu'un même accident arrive à tous, et qu'aussi le cœur des hommes est rempli de mal, et qu'ils ont des folies dans le cœur durant leur vie ; après quoi ils s'en vont vers les morts. Car il y a de l'espérance pour tous ceux qui sont associés aux vivants, et même un chien vivant vaut mieux qu'un lion mort. Certainement les vivants savent qu'ils mourront ; mais les morts ne savent rien, ils ne gagnent plus rien, car leur mémoire est mise en oubli. Aussi leur amour, leur haine, leur envie ont déjà péri, et ils n'ont plus aucune part au monde dans tout ce qui se fait sous le soleil. »

C'est ainsi que parle Salomon ou celui qui a écrit ces paroles.

Et voici ce que dit la sagesse indienne.

Chakia Mouni, un jeune prince heureux, à qui on avait caché toutes les maladies, la vieillesse et la mort, va à la promenade et rencontre un vieillard affreux, édenté, la bouche baveuse. Le prince, à qui, jusqu'à ce jour, on avait caché la vieillesse, s'étonne et demande à son serviteur ce que c'est et pourquoi cet homme est en cet état misérable et repoussant. Lorsqu'il apprend que c'est le sort de tous les hommes et, que lui, jeune prince, sera un jour semblable à ce vieillard, il ne peut poursuivre sa promenade et donne l'ordre du retour pour réfléchir à ce qu'il vient d'apprendre. Et il s'enferme et réfléchit. Il trouve probablement une consolation quelconque, car, de nouveau gai et heureux, il part à la promenade.

Mais cette fois il rencontre un malade. Il voit un homme épuisé, les yeux troubles, tremblant et le teint presque bleuâtre. Le prince, à qui on avait caché la maladie, s'arrête et demande ce que c'est. Lorsqu'il apprend que c'est la maladie à laquelle sont sujets tous les hommes, et que lui-même, prince heureux et bien portant, peut en être atteint demain, de nouveau, il ne se sent plus de goût pour le plaisir, il retourne à son palais, et derechef cherche le calme. Et probablement il le trouve, car, pour la troisième fois, il part à la promenade.

Mais cette troisième fois, un nouveau spectacle s'offre à lui. Il voit qu'on porte quelque chose : — Qu'est-ce ? — Un homme mort. — Que veut dire mort ? demande le prince. On lui explique que mourir veut dire : être ce qu'est devenu cet homme. Le prince s'approche, soulève le linceul et regarde :

— Qu'adviendra-t-il de lui, après ? demande le prince.

On lui dit qu'on l'ensevelira dans la terre.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il est certain qu'il ne sera plus jamais vivant et qu'il ne sortira de lui que vers et puanteur.

— Et c'est le sort de tous les hommes ? Ce sera la même chose pour moi ? On me mettra dans la terre ? Il ne restera de moi que puanteur, et les vers me mangeront ?

— Oui.

— Retournons, je ne veux plus me promener et n'irai plus jamais !

Chakia-Mouni ne peut trouver de consolation dans la vie. Il décide que la vie est le plus grand des maux, et, de toutes les forces de son âme, il essaye de s'en délivrer et d'en délivrer les autres, de telle sorte qu'après la mort la vie ne se renouvelle pas ; il extermine la vie dans sa racine même.

Voilà ce que dit la sagesse indienne.

Voici encore ce que dit la sagesse humaine, quand elle répond directement à la question de la vie :

« La vie du corps est un mal et un mensonge. C'est pourquoi l'anéantissement de cette vie du corps est un bien, et nous devons le souhaiter », dit Socrate.

« La vie est ce qui ne devrait pas être : le mal ; et le passage au néant est l'unique bien de la vie », dit Schopenhauer. « Tout au monde, — stupidité, sagesse, richesse, pauvreté, joie, douleur — tout est vanité et sottise. L'homme meurt, et il n'en reste rien. Cela est absurde », dit Salomon. « Vivre avec la conscience de l'inévitabilité des souffrances, de la décrépitude, de la vieillesse et de la mort, est impossible. Il faut se délivrer de la vie, de toute possibilité de vie », dit Bouddha.

Et ce qu'ont dit ces esprits forts, des millions et des millions d'hommes semblables à eux, l'ont dit, pensé et senti. Et moi aussi, je le pense et je le sens.

Ainsi mes incursions dans les sciences, non seulement ne chassaient pas mon désespoir, mais l'augmentaient. L'une ne répondait pas du tout aux questions de la vie ; la réponse de l'autre confirmait mon désespoir en me montrant que les conclusions auxquelles j'étais arrivé n'étaient point le résultat de mon erreur ou d'une disposition malade de mon esprit ; elle me confirmait que j'avais pensé juste et que j'étais arrivé aux mêmes conclusions que les plus puissants esprits de l'humanité.

Il n'y a pas à s'y tromper, tout est vanité. Heureux celui qui ne naquit jamais. La mort vaut mieux que la vie. Il faut se défaire de la vie.

VII

N'ayant pas trouvé dans la science l'explication souhaitée, je me mis à la chercher dans la vie, espérant la rencontrer chez ceux qui m'entouraient. Je commençai à observer mes semblables, à étudier leur vie et leur manière d'envisager cette question qui m'avait amené au désespoir.

Et voici ce que je trouvai chez les hommes de même condition que moi, et par leur instruction et par leur genre de vie.

Pour les hommes de cette sorte, il y a quatre issues à cette terrible situation dans laquelle nous nous trouvons tous.

La première issue est celle de l'ignorance. Elle consiste à ne pas savoir, à ne pas comprendre que la vie est un mal, une absurdité. Les personnes de cette catégorie — pour la plupart des femmes ou des hommes très jeunes ou très sots — n'ont pas

LES CONFESSIONS



encore aperçu cette question de la vie qui se présentait à Schopenhauer, à Salomon, à Bouddha. Elles ne voient ni le dragon qui les attend, ni les souris qui rongent le buisson auquel elles s'accrochent, et elles sucent les gouttes de miel. Mais cela ne durera que jusqu'au moment où quelque chose attirera leur attention sur le dragon et sur les souris, et alors elles cesseront de sucer le miel.

De ces personnes je n'ai rien à apprendre. On ne peut cesser de savoir ce qu'on sait.

La seconde issue, c'est l'épicurisme. Elle consiste, bien que connaissant le désespoir de la vie, à profiter des biens qui s'offrent à nous, à ne regarder ni le dragon ni les souris, à sucer le miel le plus agréablement possible, surtout s'il y en a beaucoup. C'est ce que Salomon exprime ainsi :

« C'est pourquoi j'ai prisé la joie, parce qu'il n'y a rien sous le soleil de meilleur à l'homme que de manger et de boire et de se réjouir ; et c'est ce qui lui demeurera de son travail, durant les jours de sa vie que Dieu lui donne sous le soleil. »

« Va donc, mange ton pain avec joie et bois gaiment ton vin, parce que Dieu a déjà tes œuvres pour agréables. Vis joyeusement tous les jours de la vie de ta vanité avec la femme que tu as aimée, laquelle t'a été donnée sous le soleil pour tous les jours de ta vanité... Fais selon ton pouvoir tout ce que tu auras moyen de faire ; car dans le

sépulcre où tu vas, il n'y a ni œuvre, ni discours, ni science, ni sagesse. »

C'est ainsi que la majorité des personnes de notre monde entretiennent en elles la possibilité de vivre. Les conditions où elles se trouvent font qu'elles ont plus de biens que de maux, et la stupidité morale leur donne la possibilité d'oublier que les avantages de leur situation sont accidentels, que tout le monde ne peut avoir mille femmes et des palais, comme Salomon ; que, pour chaque homme ayant mille femmes, il y a mille hommes qui n'ont pas de femmes, et que pour chaque palais il y a mille hommes qui le bâtissent à la sueur de leur front, et que le hasard qui m'a fait aujourd'hui Salomon, demain peut me transformer en esclave de Salomon. La stupidité de leur imagination leur donne la faculté d'oublier ce qui empêche de dormir Bouddha — l'inéluctabilité de la maladie, de la vieillesse, de la mort, qui, aujourd'hui ou demain, détruira tous ces plaisirs.

Ainsi pense et sent la majorité des hommes de notre temps et de notre milieu. Le fait que certains d'entre eux affirment que la stupidité de leur pensée et de leur imagination est la philosophie qu'ils appellent positive, selon moi, n'écarte pas ces hommes de la catégorie de ceux qui, pour ne pas voir la question, sucent le miel. Je ne pouvais imiter ces gens-là. N'ayant pas leur stupidité d'imagination, je ne pouvais la créer en moi. Je ne

pouvais — pas plus qu'aucun autre homme — détourner les yeux des souris et du dragon, une fois que je les avais vus.

La troisième issue est celle de la force et de l'énergie. Elle consiste à détruire la vie, après avoir compris qu'elle est un mal et une absurdité. Ainsi font les rares hommes qui soient forts et logiques. Ayant compris la stupidité de la plaisanterie qui nous est jouée; ayant compris que le bien des morts est supérieur à celui des vivants et qu'il vaut mieux ne pas être, ils mettent fin d'un coup à cette plaisanterie imbécile. Par bonheur, les moyens ne manquent pas : la corde, l'eau, le couteau, le train de chemin de fer, etc. Le nombre des personnes de notre société, qui agissent ainsi, devient de plus en plus grand.

Pour la plupart, elles agissent ainsi dans la plus belle période de leur existence, quand leur âme est en plein épanouissement, quand elles n'ont pas encore acquis ces habitudes qui dégradent l'esprit humain.

Cette issue me semblait la plus digne : je voulais la choisir.

La quatrième issue, c'est la faiblesse. On a compris le mal et l'insanité de la vie, mais on continue de vivre, sachant d'avance qu'il n'en sortira rien. Les hommes de cette espèce savent que la mort est meilleure que la vie, mais n'ayant pas la force d'agir raisonnablement, d'en finir au plus vite avec

cette duperie et de se tuer, ils ont l'air d'attendre quelque chose. C'est l'issue de la faiblesse. Car une fois que je sais qu'une chose est meilleure, et qu'elle est en mon pouvoir, pourquoi ne pas la faire?...

J'appartenais à cette catégorie.

Ainsi les hommes, se trouvant dans mon cas, se sauvent par quatre issues de l'horrible contradiction. J'eus beau y employer toutes mes forces intellectuelles : sauf ces quatre issues, je ne trouvais rien.

La première : ne pas comprendre que la vie est une stupidité, une vanité et un mal, et qu'il vaut mieux ne pas vivre. Je ne pouvais ignorer cela, et, le sachant, je ne pouvais fermer les yeux. La deuxième : jouir de la vie telle qu'elle est, sans penser à l'avenir. Cela aussi m'était impossible. Comme Chakia-Mouni, je ne pouvais aller à la chasse quand je savais exister la vieillesse, les souffrances et la mort. Mon imagination était trop vive. En outre, je ne pouvais me réjouir d'un hasard temporaire qui m'avait jeté pour un instant dans une partie de plaisir. La troisième : ayant compris que la vie est un mal et une absurdité, y mettre fin en me tuant. Je l'avais compris, mais, je ne sais pourquoi, je ne me tuai pas. La quatrième : vivre comme Salomon et Schopenhauer, savoir que la vie est une farce stupide qui m'a été jouée, et tout de même vivre, se lever, s'habiller, dîner, causer,

et même écrire des livres. Cela m'était pénible, me répugnait, et cependant je restais dans cette situation.

Maintenant, je comprends que si je ne me suis pas tué, la cause en fut la conscience vague du désarroi de mes pensées. Quelque convaincantes et indubitables que m'aient paru la marche de mes pensées et les pensées des sages, qui m'avaient fait comprendre l'insanité de la vie, il restait en moi un doute léger sur la vérité de mon raisonnement.

Voici quel il était : moi, — ou mon intelligence, — j'ai reconnu que la vie est stupide. S'il n'y a pas de raison suprême (et il n'y en a pas, rien ne peut prouver son existence), alors la raison est pour moi la créatrice de la vie. S'il n'y avait pas de raison, il n'y aurait pas de vie. Comment donc cette raison nie-t-elle la vie, étant son auteur ? Mais, d'autre part, s'il n'y avait pas la vie, il n'y aurait pas la raison, alors la raison est fille de la vie. Donc, la vie est tout. La raison est le fruit de la vie et cette même raison nie la vie. Je sentais que ce raisonnement péchait par quelque point. La vie est un mal dénué de sens, c'est indiscutable, me disais-je. Mais j'ai vécu, je vis encore, et toute l'humanité a vécu et vit encore. Comment donc ? Pourquoi vit-elle si elle peut ne pas vivre ? Quoi ! suis-je donc avec Schopenhauer, le seul homme assez intelligent pour avoir senti la stupidité et le mal de vivre ?

Les considérations sur la vanité de la vie ne sont pas si extraordinaires, et elles ont été faites depuis bien longtemps par les gens les plus simples; et cependant on a vécu et l'on vit encore. Pourquoi donc vivent-ils tous sans mettre en doute la raison d'être de la vie?

— Mon savoir, confirmé par la sagesse des sages, m'a révélé que tout au monde, l'organique et l'inorganique, est arrangé avec une intelligence merveilleuse, et que seule ma situation est stupide. Et ces imbéciles — la multitude des hommes — ne savent rien du monde organique et inorganique, et ils vivent, et leur vie leur semble très raisonnable!...

Il me venait en tête : il y a peut-être autre chose que j'ignore? L'ignorance agit toujours de cette façon. Elle dit toujours de ce qu'elle ne sait pas, que c'est stupide. Il y a évidemment une humanité entière qui a vécu et qui vit, tout en ayant l'air d'avoir compris le sens de sa vie; sans quoi, elle n'aurait pu vivre; et moi, je dis que toute cette vie est un non-sens, que je ne puis vivre.

Personne ne nous empêche de nier la vie par le suicide. Eh bien! Alors, tue-toi, et tu ne raisonneras plus! La vie ne te plaît pas, tue-toi! Si tu vis sans pouvoir comprendre le sens de la vie, alors finis-en, mais ne te tourmente pas dans cette vie en racontant que tu ne la comprends pas! Tu es venu au milieu d'une compagnie très gaie; tous se

sentent très bien, tous savent ce qu'ils font, et toi, tu t'ennuies, tu trouves tout cela misérable; alors, va-t'en!

En effet, que sommes-nous, si, persuadés de la nécessité du suicide, nous n'avons pas le courage de l'accomplir? Que sommes-nous, sinon les gens les plus faibles, les plus inconséquents et, tout simplement, les plus stupides, qui affichent leur stupidité, comme un clown son toupet?

Notre sagesse, quelque indéniable qu'elle soit, ne nous a pas donné de connaître le sens de notre vie; tandis que toute l'humanité qui fait la vie, des millions d'êtres, ne doutent pas de son sens.

En vérité, depuis ces temps lointains que la vie, dont je sais quelque chose, existe, il se trouva des hommes connaissant ce raisonnement de la vanité de la vie, qui m'avait amené à la trouver absurde. Ils ont vécu, cependant, attribuant à la vie un sens quelconque.

Dès que la vie se manifesta chez les hommes, ils en ont compris le sens, et ont amené cette vie jusqu'à moi. Tout ce qu'il y a en moi et autour de moi, corporel ou spirituel, tout est le fruit de leur science de la vie.

Ces mêmes instruments de la pensée, à l'aide desquels j'analyse cette vie et la critique, tout cela est fait par eux et non par moi. Moi-même je suis né, j'ai été élevé, j'ai grandi, grâce à eux. Ce sont eux qui ont extrait le fer, qui ont coupé le bois,

qui ont domestiqué les vaches et les chevaux, qui ont appris à ensemercer, qui ont organisé les sociétés, qui ont arrangé notre vie, qui m'ont appris à penser et à parler. Et moi, leur élève, moi, nourri, élevé par eux, qui pense par leur pensée et leurs paroles, c'est moi qui leur ai prouvé qu'ils sont un non-sens !

« Il y a là quelque chose qui ne va pas, me disais-je. J'ai dû me tromper quelque part. »

Mais où était l'erreur, je ne pouvais le trouver.

VIII

Maintenant je suis en état d'exposer plus ou moins logiquement tous ces doutes, mais alors je n'aurais pu le faire. Je sentais seulement que malgré toute la logique et la certitude de mes conclusions sur la vanité du monde, confirmées par les plus grands penseurs, il y manquait quelque chose. Était-ce dans le raisonnement même, dans la forme de la question? Je ne le savais pas. Mais je sentais que ma conviction raisonnable, toute parfaite qu'elle fût, ne suffisait pas. Toutes ces conclusions ne pouvaient me convaincre assez pour m'amener à faire ce qui ressortait de mes raisonnements, c'est-à-dire à me tuer. Et je mentirais si je disais que la raison seule m'empêcha de me tuer. Mon esprit travaillait, mais il y avait encore autre chose qui travaillait, quelque chose que je ne puis appeler autrement que la conscience de la vie. C'était

comme une force qui m'obligeait à faire attention à ceci plutôt qu'à cela, et cette force me tira de ma situation désespérée et donna à mon intelligence une tout autre direction. Cette force m'obligeait à fixer mon attention sur ce fait que ni moi, ni des centaines d'hommes semblables à moi, nous ne sommes toute l'humanité, et que je ne connais pas encore la vie de l'humanité.

Si j'examinais le cercle étroit de mes pensées, je ne voyais que des hommes qui ne comprenaient pas la question de la vie, ou qui, la comprenant, l'étouffaient par l'ivrognerie ou mettaient fin à leurs jours, ou, par faiblesse, traînaient une vie désespérée. C'était tout ce que je voyais. Il me semblait que ce cercle étroit des savants, des riches, des oisifs, auquel j'appartenais, était toute l'humanité, et que les milliards d'autres êtres qui avaient vécu avant nous et vivaient encore n'étaient pas des hommes, mais des bêtes de somme quelconques.

Quelque étrange, incompréhensible, monstrueux, que me semble maintenant ce fait, comment ai-je pu laisser échapper, dans mon analyse de la vie, tout ce qui m'entourait de tous côtés — la vie de toute l'humanité ; — comment ai-je pu me tromper aussi ridiculement, jusqu'au point de penser que ma vie, et celle de Salomon, et de Schopenhauer, étaient la vraie vie, la vie normale, tandis que la vie de milliards d'autres êtres n'était qu'une circonstance sans importance ? Quelque étrange que

cela me paraisse maintenant, je vois qu'il en a été ainsi. Dans l'orgueil de mon esprit, il me semblait indiscutable que c'était moi, avec Schopenhauer et Salomon, qui avais posé la question sur le terrain de la vérité et de l'exactitude, et qu'il ne pouvait y en avoir d'autre.

J'étais si convaincu que tous ces milliards d'êtres n'étaient pas encore arrivés à comprendre toute la profondeur de la question, qu'en cherchant le sens de la vie je ne pensai pas une seule fois : « Mais quel sens ont donc donné à leur vie ces milliards d'êtres qui vivent et qui vécurent ? » Longtemps je vécus dans cette folie particulièrement propre, non dans les paroles mais dans les actes, à nous, libéraux et savants.

C'est peut-être grâce à mon affection étrange, physique, pour le peuple ouvrier, que j'ai enfin aperçu et compris qu'il n'est point si sot que nous le pensons. Ou bien, grâce à la sincérité de ma conviction que je ne pouvais rien savoir et que le mieux à faire était de me pendre, ai-je senti que si je voulais vivre et comprendre le sens de la vie, il fallait chercher ce sens, non chez ceux qui ayant perdu le sens de la vie veulent se tuer, mais chez cette multitude d'êtres humains, qui ont vécu et vivent, qui organisent et supportent et leur vie et la nôtre.

Je me retournai donc vers les masses énormes des hommes, qui ont vécu et qui vivent, simples,

ignorants, pauvres. Et je vis tout autre chose. J'ai vu que ces milliards d'hommes, qui ont vécu et qui vivent, à de très rares exceptions près ne pouvaient entrer dans ma classification. Il m'était impossible de voir en eux des hommes qui ne comprissent pas la question, puisqu'ils la posent et y répondent avec une clarté extraordinaire. Je ne pouvais non plus les ranger parmi les épicuriens, puisque leur vie comporte plus de privations et de souffrances que de plaisirs. Encore moins pouvais-je les classer dans la catégorie de ceux qui, stupidement, mettent fin à leur vie insensée, puisqu'ils s'expliquent chaque acte de leur vie et la mort elle-même, et regardent le suicide comme le mal le plus grand. Il en résultait que toute l'humanité avait une connaissance quelconque du sens de la vie, que je ne reconnaissais pas et méprisais. Il en résultait que la science raisonnée ne donnait pas le sens de la vie, mais excluait la vie, et que le sens attribué à la vie par des milliards d'hommes, par toute l'humanité, était basé sur une science quelconque, mensongère et méprisable.

La science raisonnée, en la personne des savants et des penseurs, nie le sens de la vie, tandis que d'énormes masses humaines, toute l'humanité, reconnaissent ce sens dans la science raisonnée. Et cette science raisonnée, c'est la foi, cette même foi que je ne puis accepter : Dieu un et trois ; la création en six jours ; le démon et les anges, et

tout ce que je ne puis accepter à moins d'être fou!

Ma situation était affreuse. Je savais que je ne trouverais rien dans la voie de la science raisonnée, sauf la négation de la vie, et dans la foi, rien sauf la négation de la raison, ce qui était encore moins possible que la négation de la vie. D'après la science raisonnée, la vie ne peut être qu'un mal. Mais les hommes le savent, il dépend d'eux de ne pas vivre, et ils ont vécu et vivent, je vis moi-même, bien que je sache depuis longtemps que la vie est un non-sens, qu'elle est un mal. De la foi, il résulte que pour comprendre le sens de la vie je dois renoncer à la raison, à cette même raison pour laquelle le sens est nécessaire.

IX

La contradiction qui résultait de tout cela n'avait que deux issues : ou ce que j'appelais la raison n'était pas aussi raisonnable que je le pensais, ou ce qui me semblait déraisonnable ne l'était pas autant que je me le figurais. Et je me mis à contrôler la marche de mes raisonnements sur ma science raisonnée.

Soumis à ce contrôle, mon raisonnement me paraissait tout à fait exact. La conclusion que la vie n'est rien était inévitable. Mais j'aperçus mon erreur : j'avais raisonné sans me conformer à la question que j'avais posée.

La question était celle-ci : Pourquoi dois-je vivre, c'est-à-dire quel sera le résultat vrai, indestructible de ma vie éphémère et destructible? Quel sens a mon existence limitée dans cet univers infini?

Et pour répondre à cette question j'étudiais la vie.

Évidemment, les solutions de toutes les questions possibles de la vie ne pouvaient pas me satisfaire, parce que ma question, quelque simple qu'elle paraisse de prime abord, exige l'explication de l'infini par le fini et inversement.

Je demandais : Quel est le sens de ma vie en dehors du temps, des causes, de l'espace? Tandis que je répondais à la question : Quel est le sens de ma vie en tenant compte du temps, des causes, et de l'espace? Le résultat, c'est qu'après un long travail de la pensée, je répondais : néant.

Dans mes raisonnements, j'associais toujours, et ne pouvais l'éviter, le fini au fini, et l'infini à l'infini. C'est pourquoi le résultat était fatalement celui-ci : la force est la force, la substance est la substance, la volonté est la volonté, l'infini est l'infini, le néant est le néant ; et il n'en pouvait résulter rien d'autre.

C'était quelque chose d'analogue à ce qui arrive en mathématiques, lorsque, croyant résoudre une équation, on résout une identité. La marche de la pensée est exacte, mais le résultat se formule par : $A = A$, ou $X = X$, ou $0 = 0$. En raisonnant sur la question du sens de ma vie, j'arrivais à des conclusions identiques. Les réponses que toutes les sciences donnent à cette question ne sont que des identités.

En effet, la science strictement intellectuelle qui, comme l'a fait Descartes, commence par le doute absolu de tout, qui rejette tout savoir basé sur la foi et reconstruit tout sur les lois de la raison et de l'expérience, ne peut donner d'autre réponse à la question de la vie que celle que j'obtins, réponse vague, indéfinie.

Au commencement, il m'avait semblé que la science donnait une réponse positive, — la réponse de Schopenhauer : la vie n'a pas de sens, elle est un mal. Mais en y réfléchissant bien, je compris que la réponse n'était pas positive, que c'était mon sentiment seul qui l'avait formulée ainsi. La réponse nettement exprimée, comme elle l'est par les Brahmines, par Salomon, par Schopenhauer, n'est qu'une réponse indéfinie, une identité : $0 = 0$; la vie est une nullité. Ainsi la science philosophique ne nie rien, elle répond seulement qu'elle ne peut résoudre cette question, dont la solution reste pour elle indéfinie.

Ayant compris qu'on ne peut pas chercher la réponse à ma question dans la science raisonnée, et que la réponse donnée par cette science indique seulement que la réponse ne peut être obtenue qu'en posant autrement la question, c'est-à-dire quand le rapport entre le fini et l'infini sera introduit dans la question, je compris aussi que si déraisonnables et stupides que soient les réponses données par la foi, elles ont pour elles cet

avantage d'introduire dans chaque réponse la relation du fini à l'infini, sans laquelle la réponse ne peut se découvrir.

De quelque façon que je pose la question : Comment dois-je vivre? la réponse sera : D'après la loi divine. — Que sortira-t-il de certain de ma vie? Des souffrances éternelles ou de la béatitude éternelle. — Quel sens ne sera pas détruit par la mort? L'union avec Dieu infini, le paradis.

De sorte que, sauf la science raisonnée, qui était pour moi unique, j'étais inévitablement amené à reconnaître que dans toute l'humanité existante il y a encore une autre science irrationnelle, la foi, qui apporte la possibilité de vivre.

Toute l'absurdité de la foi m'apparaissait comme auparavant, mais je ne pouvais nier qu'elle seule donnât à l'humanité la réponse aux questions de la vie, et, par conséquent, la possibilité de vivre.

La science raisonnée m'avait conduit à la reconnaissance du fait que la vie est un non-sens. Mais en regardant autour de moi toute l'humanité, je m'aperçus que des hommes vivent et affirment qu'ils connaissent le sens de la vie. Je rentrai alors en moi-même. J'avais vécu tant que j'avais su le sens de la vie. A moi comme aux autres c'était la foi qui m'avait donné le sens de la vie et la possibilité de vivre.

Jetant les yeux plus loin, sur les hommes des autres pays, sur mes contemporains, et sur ceux

qui n'étaient plus, je vis la même chose. Partout où il y a la vie, depuis que l'humanité existe, c'est la foi qui donne la possibilité de vivre, et les caractères principaux de la foi, partout et toujours, sont les mêmes.

Quelque réponse que donne n'importe quelle religion, chacune affirme que l'existence limitée de l'homme est infinie, et que le sens de la vie n'est anéanti ni par les souffrances, ni par les privations, ni par la mort même. Ainsi, c'est dans la foi seule qu'on peut trouver le sens et la possibilité de la vie. Qu'est-ce donc que la foi? Et je compris que la foi n'est pas seulement la croyance à des choses invisibles, etc., n'en est pas la révélation (la révélation n'est que la description d'un des indices de la foi); qu'elle n'est pas le rapport de l'homme envers Dieu, (il faut définir la foi et puis Dieu et non pas définir la foi par Dieu), ni le simple consentement de l'homme à croire ce qu'on lui a dit, ainsi que la foi est le plus souvent comprise. La foi est la connaissance du sens de la vie humaine, connaissance grâce à laquelle l'homme ne se détruit pas, mais vit. La foi est la force de la vie. Si l'homme vit, il croit en quelque chose. S'il ne croyait pas, il ne vivrait pas. S'il ne voit pas et ne comprend pas la fragilité du fini, il croit en ce fini; s'il comprend la fragilité du fini, il doit croire en l'infini.

On ne peut pas vivre sans la foi.

Et je me rappelai toute la marche de mon travail intérieur, et je fus terrifié! Maintenant il était clair pour moi que l'homme, pour vivre, doit ou ne pas voir l'infini ou avoir une telle explication du sens de la vie que le fini équivale à l'infini. Une telle explication était en moi, mais elle ne m'était pas nécessaire tant que je croyais au fini; et je la soumis au contrôle de la raison. A la lumière de la raison toute l'explication précédente s'écroula. Puis le temps vint où je ne crus plus au fini. Alors je commençai à construire sur les bases de la raison une explication qui me donnât le sens de la vie; mais rien ne s'édifiait. Avec les meilleurs esprits de l'humanité, j'arrivai à ce résultat que $0 = 0$, et en fus très surpris, alors qu'il n'en pouvait arriver aucun autre. Que faisais-je lorsque je cherchais une réponse dans les sciences expérimentales? Je voulais savoir pourquoi je vivais, et pour cela j'étudiais tout ce qui était hors de ma vie. Il est clair que je pouvais apprendre beaucoup de choses, mais rien de ce qui m'était nécessaire.

Que suis-je, moi? Une partie de l'infini. Dans ces deux mots est tout le problème. Est-ce que toute l'humanité ne s'est posé cette question qu'hier? Est-ce que personne avant moi ne s'est posé une question si simple, qui est au bout de la langue de tout enfant intelligent? Cette question a été posée depuis que les hommes existent, et

depuis que les hommes existent, il est évident que pour la résoudre il ne suffit pas de comparer le fini au fini et l'infini à l'infini ; et depuis que les hommes existent, les rapports du fini à l'infini sont trouvés et exprimés.

Toutes ces conceptions qui permettent de comparer le fini à l'infini, et par lesquelles on obtient le sens de la vie : la conception de Dieu, de la liberté, du bien, nous les soumettons à une analyse logique, tandis qu'elles ne supportent pas la critique de la raison.

Si ce n'était si affreux, ce serait ridicule. Avec orgueil et présomption, comme des enfants, nous démontons la montre, en enlevons le ressort, en faisons un jouet, et nous nous étonnons que la montre ne marche plus.

La solution de la contradiction qui existe entre le fini et l'infini, la réponse à la question de la vie, qui la rendrait possible, cette solution nous est nécessaire et précieuse. Cette solution unique, que nous trouvons partout, et chez tous les peuples, solution qui vient du temps où pour nous se perd même la vie des hommes, solution si difficile que nous ne pouvons trouver rien de pareil, cette solution, nous la détruisons à la légère, afin de poser de nouveau cette même question propre à chacun et pour laquelle nous n'avons pas de réponse.

Les idées d'un Dieu infini, de la divinité de l'âme, de l'union des actions humaines avec Dieu, de

l'unité de l'essence de l'âme, de la conception humaine du bien et du mal, sont des idées élaborées dans l'infini lointain de la pensée humaine, ce sont des idées sans quoi il n'y aurait pas de vie, sans quoi je ne serais pas moi-même. Rejetant ce travail de toute l'humanité, je voulais faire tout cela moi-même, d'une nouvelle manière, la mienne.

Alors je ne pensais pas ainsi ; mais les germes de ces pensées étaient déjà en moi. Je comprenais :

1° Que ma situation, comme celle de Schopenhauer et de Salomon, était stupide, malgré notre sagesse. Nous comprenons que la vie est un mal et nous vivons quand même. C'est évidemment absurde. Si la vie est stupide et si j'aime tant la raison, il faut détruire la vie ; personne ne le niera.

2° Je comprenais que tous nos raisonnements tournaient dans un cercle enchanté, comme une roue qui ne s'engrène pas aux autres rouages ; nous aurions beau raisonner, nous ne pourrions recevoir de réponse à la question, car toujours $0 = 0$; c'est pourquoi notre chemin n'était probablement pas le bon.

3° Je commençais à comprendre que dans les réponses données par la foi se trouvait la sagesse la plus profonde de l'humanité, et que je n'avais pas le droit de nier ces réponses, en me basant sur la raison ; et qu'enfin ces réponses capitales seules répondaient à la question de la vie.

X

Je comprenais cela, mais je n'en étais pas plus avancé.

J'étais prêt à accepter maintenant n'importe quelle religion à la condition qu'elle n'exigeât pas de moi le mensonge de la négation directe de la raison.

Je me mis à étudier le bouddhisme, le mahométanisme, d'après leurs livres, et surtout le christianisme tant par les livres que par les hommes qui m'entouraient.

Naturellement, je m'adressai avant tout aux hommes croyants de mon entourage, aux personnes instruites, aux théologiens orthodoxes, aux moines, aux théologiens d'une nouvelle école, et même à ces néo-chrétiens qui confessent le salut par la croyance en la Rédemption. Je m'attachai à ces croyants, je leur demandai comment ils

croyaient et en quoi ils voyaient le sens de la vie.

Malgré toutes les concessions que je faisais, toutes les discussions que j'écoutais, je ne pouvais accepter la religion de ces gens. Je voyais que ce qu'ils faisaient passer pour la foi, n'était pas l'explication mais l'obscurcissement du sens de la vie, et qu'eux-mêmes affirmaient leur foi non pour répondre à cette question de la vie qui m'avait amené à la religion, mais en vue d'un but quelconque, qui m'était étranger. Je me rappelle le sentiment douloureux que m'inspirait la terreur du retour à l'ancien désespoir, après l'espoir que j'avais ressenti plusieurs fois à la suite de mes rapports avec ces personnes.

Plus elles m'exposaient en détail leurs conceptions, plus je voyais clairement leur erreur et sentais s'évanouir mon espoir de trouver dans leur religion l'explication du sens de la vie.

Ce qui me repoussait, ce n'était pas le fait que, dans l'exposé de leur doctrine, elles associaient aux vertus chrétiennes, qui toujours m'avaient été chères, maintes choses inutiles et déraisonnables. Non, ce qui me repoussait, c'est que la vie de ces gens était semblable à la mienne, avec cette seule différence qu'elle ne correspondait pas aux principes qu'ils exposaient dans leurs doctrines.

Je sentais clairement qu'ils se trompaient eux-mêmes, et qu'eux, comme moi, ne voyaient pas d'autre sens de la vie que celui-ci : vivre en accep-

tant d'elle tout ce qu'elle peut donner. Je voyais cela parce que, s'ils lui avaient donné cette signification qui détruit la peur des privations, des souffrances et de la mort, ils n'auraient pas eu précisément cette peur. Tandis que ces croyants de notre monde, comme moi, vivaient dans une aisance, une abondance, qu'ils tâchaient d'augmenter ou de conserver, avaient peur des privations, des souffrances, de la mort, et comme moi, comme tous les incrédules, vivaient en satisfaisant la chair, vivaient aussi mal sinon pire que les incrédules.

Aucun raisonnement ne pouvait me convaincre de la véracité de leur foi. Seuls auraient pu me convaincre des actes me montrant que leur sens de la vie était tel qu'ils ne redoutassent ni la maladie ni la mort si terribles pour moi. Mais de pareils actes, je n'en voyais pas parmi ces divers croyants de notre monde. Au contraire, il m'arrivait d'en rencontrer de pareils émanant d'hommes incrédules de ma classe, mais jamais de ceux qu'on tenait pour croyants.

Je compris que la foi de ces gens n'était pas celle que je cherchais, que leur foi n'était pas la foi mais une des consolations épicuriennes de la vie.

Je compris que cette foi était bonne peut-être, sinon comme consolation, du moins comme distraction, pour un Salomon, se repentant sur son lit de mort, mais qu'elle ne vaudrait rien pour la

grande masse de l'humanité, à qui il n'est pas donné de s'amuser en jouissant du travail des autres, mais qui doit travailler pour eux.

Pour que toute l'humanité puisse vivre, pour qu'elle continue la vie en lui donnant un sens, eux, ces milliards d'êtres, doivent concevoir une autre et réelle signification de la foi. Ce n'est pas parce que moi, avec Salomon et Schopenhauer, nous ne nous tuons pas, ce n'est pas cela qui me convaincra de l'existence de la foi, mais le fait que ces milliards d'êtres ont vécu et vivent, nous portant, nous et Salomon, sur les ondes de la vie.

Alors je commençai à me rapprocher des croyants parmi les hommes pauvres, simples, ignorants des pèlerins, des moines, des sectaires, des paysans. La religion de ces gens était aussi chrétienne que celle des prétendus croyants de notre monde. Bien des superstitions étaient mêlées aussi aux vérités chrétiennes, avec cette différence que les superstitions des croyants de notre monde leur étaient absolument inutiles, n'importaient pas à leur vie, n'étaient qu'une sorte d'amusement épicurien, tandis que les superstitions des croyants appartenant au peuple travailleur étaient si intimement liées à leur vie qu'on ne pouvait se l'imaginer sans ces superstitions. Elles étaient les conditions mêmes de cette vie. Toute la vie des croyants de notre monde était en opposition avec leur foi tandis que toute la vie des croyants appartenant au peuple

était la confirmation de ce sens de la vie donné par la foi.

Je me mis donc à étudier la vie et la croyance de ces hommes.

Plus je les observais, plus j'étais convaincu qu'ils possédaient la vraie foi, que leur foi leur était nécessaire, qu'elle seule leur donnait le sens et la possibilité de la vie. Contrairement à ce que je voyais dans notre milieu, où la vie est possible sans la foi, où un sur mille, à peine, s'avoue croyant, parmi eux c'était au plus s'il y avait un incrédule contre des milliers de croyants. Contrairement à ce que je voyais dans notre monde, où toute la vie s'écoule dans l'oisiveté, les plaisirs et le mécontentement de la vie, je voyais que toute la vie de ces hommes se passait dans un dur labeur, et qu'ils étaient contents de la vie.

Contrairement aux hommes de notre monde, qui luttent et protestent contre le sort à cause des privations et des souffrances, les autres acceptaient la maladie, la douleur, sans aucun étonnement, sans aucune révolte, mais avec une confiance ferme et tranquille que tout cela était bien. Contrairement à ce fait que plus nous sommes intelligents moins nous comprenons le sens de la vie et voyons une ironie méchante dans la nécessité des souffrances et de la mort, ces hommes vivent, souffrent, s'approchent de la mort avec tranquillité, et le plus souvent avec joie. Tandis que la mort calme, sans

frayeur ni désespoir, est une exception très rare dans notre milieu, la mort inquiète, réprouvée, révoltée, est une exception très rare parmi le peuple. Et il y a une innombrable quantité de ces hommes, qui, privés de tout ce qui pour nous et pour Salomon fait l'unique bien de la terre, connaissent cependant le plus grand bonheur.

J'élargis le champ de mes observations. J'examinai la vie des masses d'hommes disparues, et celle de mes contemporains.

Je vis des hommes qui avaient compris le sens de la vie, qui savaient vivre et mourir. J'en vis non pas deux, trois ou dix, mais des centaines, des milliers, des millions. Tous, infiniment différents par leurs mœurs, leur intelligence, leur instruction, leur position, tous connaissaient le sens de la vie et de la mort, travaillaient tranquillement, enduraient les privations et les souffrances, et vivaient et mouraient, voyant en tout cela le bonheur, non la vanité. Et j'aimai ces hommes. Plus je pénétrais leur vie, aussi bien celle des vivants que celle des morts, que je connaissais par des lectures ou des récits, plus je les aimais, et plus il me devenait facile de vivre.

Je vécus ainsi deux années pendant lesquelles s'accomplit en moi cette transformation qui se préparait depuis longtemps et dont le germe, de tout temps, avait été dans mon âme.

Il arriva non seulement que la vie de notre

monde, des riches, des savants, me dégoûta, mais aussi qu'elle perdit tout sens pour moi. Toutes nos actions, nos raisonnements, nos sciences, nos arts, tout cela m'apparut sous un jour nouveau. Je compris que toutes ces choses n'étaient que des passe-temps, auxquels il ne faut pas chercher de sens. Et la vie du peuple travailleur, de toute l'humanité qui soutient la vie, se présenta à moi dans sa vraie signification. Je compris que c'était la vie elle-même et que le sens attribué à cette vie était la vérité. Et je l'acceptai.

Me rappelant combien ces mêmes croyances me rebutaient et me paraissaient stupides quand elles étaient confessées par des gens qui vivaient contrairement à elles, et combien elles m'attiraient et me paraissaient raisonnables quand je voyais qu'elles étaient le fondement de la vie des hommes, je compris pourquoi j'avais rejeté alors ces croyances, pourquoi je les avais trouvées absurdes, tandis que maintenant je les acceptais et les trouvais pleines de raison. Je compris que je m'étais égaré, et comment. Je m'étais égaré non pour avoir jugé faussement, mais pour avoir mal vécu. Je compris que la vérité m'avait été cachée moins par l'erreur de ma pensée que par ma vie elle-même, que j'avais placée dans des conditions exclusivement épicuriennes : la satisfaction de la chair. Je compris que ma question : Qu'est-ce que la

vie? Et la réponse : le mal, étaient parfaitement correctes. Il était seulement inexact de rapporter à la vie, en général, une réponse qui ne se rapportait qu'à moi seul. Je me demandais ce qu'était ma vie, et je recevais pour réponse : un mal, une stupidité.

Et en effet, ma vie, une vie de plaisir, de luxe, était stupide et mauvaise. C'est pourquoi la réponse : La vie est un mal et une stupidité, ne se rapportait qu'à ma vie propre et non à la vie humaine, en général. Je compris cette vérité, que je trouvai ensuite dans l'Évangile : que les hommes ont préféré les ténèbres à la lumière parce que leurs actes étaient mauvais. Celui qui commet de mauvaises actions fuit la lumière et ne marche pas vers la lumière, afin que ses actes ne soient point dénoncés. Je compris que, pour saisir le sens de la vie, il faut avant tout que la vie ne soit pas insensée et mauvaise, alors la raison pourra le découvrir. Je compris pourquoi j'avais tourné si longtemps autour d'une vérité si évidente, et que si l'on veut penser à la vie de l'humanité, en parler, il faut penser et parler de la vie de l'humanité et non de la vie de quelques parasites humains. Cette vérité a toujours été aussi incontestable que 2 et 2 font 4 ; mais je ne la reconnaissais pas, car ayant admis que 2 et 2 font 4, j'aurais dû reconnaître aussi ma méchanceté. Or, me sentir bon était plus nécessaire et plus important pour moi que de

reconnaitre que 2 et 2 font 4. J'aimai les hommes bons ; je me détestai. Je reconnus la vérité. Dès lors tout devint clair pour moi.

Qu'arriverait-il, si un bourreau qui passe sa vie à martyriser, à couper les têtes, si un ivrogne invétéré, ou un fou enfermé pour toute sa vie dans une cellule obscure qu'il a souillée de ses ordures, et d'où il pense sortir, se demandaient ce que c'est que la vie ?

Evidemment, ils ne pourraient se faire d'autre réponse que celle-ci : « La vie est un très grand mal ». Et cette réponse du fou serait parfaitement juste, mais uniquement pour lui. Suis-je un fou semblable ? Nous tous, hommes riches et oisifs, sommes-nous des fous aussi ? Et je compris qu'effectivement nous sommes des fous pareils ; moi, sûrement, j'étais un fou.

L'oiseau est organisé de telle façon qu'il doit voler, amasser sa nourriture, construire son nid ; et lorsque je le vois accomplir ces différents actes, je me réjouis avec lui. La chèvre, le lièvre, le loup existent pour se nourrir, se reproduire, élever leur famille ; et quand ils font cela, je suis sûr qu'ils sont heureux et que leur vie est raisonnable. Que doit donc faire l'homme ? De même, il doit se soucier de sa vie comme les animaux, avec cette différence qu'il périra s'il ne pense qu'à lui seul. Il doit se soucier non seulement de soi mais de tous. Et quand il le fait, j'ai la conviction qu'il est heureux

et que sa vie est raisonnable. Qu'avais-je donc fait, moi, pendant toute ma vie consciente, pendant trente ans ? Non seulement je n'avais pas eu souci de la vie des autres, je n'avais pas même eu souci de la mienne. Je vivais en parasite, et, m'étant demandé pourquoi je vivais, je recevais la réponse : pour rien.

Si le sens de la vie humaine est de travailler pour la gagner, moi qui, pendant trente années, m'étais occupé non à soutenir la vie mais à la détruire en moi et chez les autres, comment pouvais-je recevoir une autre réponse que celle-ci : ma vie était un non-sens et un mal. Elle était, en effet absurde et méchante.

La vie de l'univers s'accomplit par la volonté de quelqu'un, qui fait servir cette vie de l'univers et nos vies à une œuvre quelconque, qui est la sienne. Pour avoir l'espoir de comprendre cette volonté, il faut, avant tout, s'y soumettre, faire ce qu'on exige de nous. Si je ne fais pas ce qu'on exige de moi, je ne comprendrai jamais ce qu'on me demande, et, d'autant moins, ce qu'on exige de nous tous et de l'univers. On prend au premier carrefour venu un mendiant nu, affamé, on l'amène à un endroit couvert d'un splendide bâtiment. Après l'avoir nourri et vêtu, on lui fait mouvoir de haut en bas un morceau de bois quelconque.

Il est évident qu'avant de chercher pourquoi on l'a amené là, pourquoi il lui faut manœuvrer ce

morceau de bois, si l'installation de tout cet édifice est raisonnable? le mendiant doit d'abord faire mouvoir le morceau de bois. S'il exécute ce mouvement, il comprendra que ce morceau de bois active une pompe, que la pompe fait monter l'eau, que l'eau coule dans le jardin. Ensuite, on l'éloignera du puits couvert, et on le mènera à un autre endroit, pour une autre besogne : il cueillera des fruits, il comprendra la joie de son maître. Passant d'une besogne inférieure à une besogne supérieure, comprenant de mieux en mieux l'agencement de tout cet établissement, y participant, il ne demandera plus pourquoi il est ici et ne fera pas de reproches à son maître.

C'est ainsi que les hommes simples, les ouvriers, les ignorants, ceux que nous traitons comme des animaux, ne reprochent rien à leurs maîtres dont ils exécutent la volonté. Nous autres, les sages, au contraire, nous mangeons tout ce qui appartient au maître et nous ne faisons pas ce qu'il nous demande. Au lieu de cela, nous nous asseyons en rond et commençons à ergoter : « Pourquoi faut-il manier le morceau de bois? C'est absurde ! » Et nous arrivons à la conclusion que le maître est stupide ou qu'il n'existe point, et que nous seuls sommes intelligents. Mais, en même temps, nous sentons que nous ne valons rien, et qu'il faut, d'une manière ou d'une autre, nous débarrasser de nous-mêmes.

XII

La conviction de l'erreur de la science raisonnée m'aïda à me délivrer de la tentation des méditations stériles.

La conviction qu'on ne peut connaître la vérité que par la vie me poussa à douter que ma façon de vivre fût bonne. Mais ce qui me sauva, c'est que je parvins à m'échapper de la situation exclusive où je me trouvais, à voir la vie du simple travailleur, et à comprendre que c'était la vraie vie. J'ai compris que si je voulais définir la vie et son sens, je devais vivre non pas la vie d'un parasite, mais la vraie vie; et, après avoir accepté le sens que lui attribue la vraie humanité, me confondre dans cette vie, la contrôler. A cette même époque, il m'arriva ce qui suit. Durant toute cette année, lorsqu'à chaque instant je me demandais comment en finir : par la corde ou par une balle, pendant tout

ce temps, à côté de ce mouvement d'idées et d'observations dont j'ai parlé, mon cœur souffrait d'un douloureux sentiment, que je ne puis appeler autrement que la recherche de Dieu.

Je dis que cette recherche de Dieu n'était pas un raisonnement, mais un sentiment, parce que cette recherche découlait non de la marche de mes pensées, — elle lui était même tout à fait opposée, — mais du cœur. C'était comme un sentiment de crainte, d'abandon, d'isolement, au milieu de tout ce qui m'entourait et qui m'était étranger, avec, en même temps, l'espoir en un être quelconque.

J'étais absolument convaincu de l'impossibilité de prouver l'existence de Dieu (Kant me l'avait démontré, et j'en étais convaincu), néanmoins je cherchais Dieu, j'espérais le trouver, et, par une vieille habitude, j'adressais des prières à celui que je cherchais, et que je ne trouvais pas.

Tantôt je repassais dans mon esprit les raisons de Kant et de Schopenhauer sur l'impossibilité de prouver l'existence de Dieu; tantôt, je critiquais ces raisons et les réfutais. La raison, me disais-je, n'est pas du même domaine de la pensée que l'espace et le temps. Si j'existe, la cause de mon existence existe aussi, ainsi que la cause de toutes les causes. Et cette cause primordiale est ce qu'on appelle Dieu. Je m'arrêtais à cette pensée et m'efforçais de tout mon être de concevoir la présence de cette cause.

Dès que je reconnaissais qu'il y avait une force au pouvoir de laquelle je me trouvais, je sentais immédiatement la possibilité de vivre. Mais je me demandais : « Quelle est cette raison, cette force ? Que dois-je penser d'elle, comment me comporter vis-à-vis de ce que j'appelle Dieu ? » Et ce n'étaient que des réponses connues qui me venaient dans la tête. « Il est le créateur, le dispensateur. » Ces réponses ne me satisfaisaient pas ; je sentais que ce dont j'avais besoin pour vivre m'échappait. J'étais saisi d'effroi, et je commençais à prier celui que je cherchais de m'aider. Et plus je priais, plus il m'était évident qu'il ne m'écoutait pas et qu'il n'y avait personne à qui l'on pût s'adresser.

Le cœur plein de désespoir de ce qu'il n'y eût pas de Dieu, je me disais : « Seigneur, aide-moi, sauve-moi ! Seigneur, enseigne-moi, mon Dieu ! » Mais personne ne venait à mon secours et je sentais que ma vie s'arrêtait.

Cependant, toujours et toujours, par divers autres raisonnements, j'arrivais à cette même conclusion : que je ne pouvais être au monde sans une raison, un sens, une cause ; que je ne pouvais être l'oiselet tombé du nid que je me sentais. Et si même je suis un oiselet tombé sur le dos et criant dans l'herbe haute !... Mais si je crie, c'est parce que je sais qu'une mère m'a porté en elle, réchauffé, nourri, aimé. Où est-elle donc, cette mère ? Si l'on m'a abandonné, qui m'a abandonné ? Je ne puis me

dissimuler que quelqu'un d'aimant m'a engendré. Qui est-ce donc, ce quelqu'un ? Encore Dieu.

« Il connaît et voit mes efforts, mon désespoir, ma lutte. Il existe », me disais-je. Et dès que je reconnaissais cela, la vie se soulevait en moi, et je sentais la possibilité et la joie de l'existence. Mais, de nouveau, de l'aveu de la reconnaissance de Dieu, je passais à la recherche de mon rapport envers lui, et, de nouveau, ce Dieu se présentait à moi comme le Dieu Créateur en trois personnes, qui a envoyé son fils — le Rédempteur. Et, de nouveau, ce Dieu, séparé de l'univers, de moi, fondait comme une glace. A mes yeux, rien ne restait plus, et, derechef, la source de la vie se des-séchait. Je retombais dans le désespoir ; je sentais que je n'avais plus qu'à me tuer, et, le pire, c'est que je me sentais absolument incapable de le faire.

Non pas deux ou trois fois, mais des centaines de fois, je passai ainsi d'un accès de joie et d'animation au désespoir et au sentiment de ne pouvoir vivre.

Je me rappelle qu'un jour de printemps précocce, j'étais seul dans la forêt, écoutant ses bruits. Je prêtais l'oreille, et ma pensée, comme toujours, se reportait à ce qui l'occupait sans cesse, depuis ces trois dernières années. De nouveau je cherchais Dieu.

« Bon, me disais-je, il n'y a aucun Dieu qui ne soit une représentation au lieu d'être une réalité,

comme l'est toute ma vie. Il n'y a rien de pareil, et aucun miracle ne peut me le trouver, parce que le miracle ne sera encore qu'une représentation, et même peu raisonnable. »

« Mais ma conception de Dieu, de ce que je cherche, me demandais-je, cette conception, d'où vient-elle? » Et, de nouveau, à cette pensée, les ondes joyeuses de la vie se soulevaient en moi. Tout s'animait autour de moi, recevait un sens. Mais ma joie n'était pas longue. L'esprit continuait son travail.

« L'idée de Dieu n'est pas Dieu, me disais-je. L'idée est ce qui se passe en moi. L'idée de Dieu, c'est quelque chose que je puis réveiller ou non en moi. Ce n'est pas ce que je cherche. Je cherche ce sans quoi la vie ne saurait être. » Et comme tout se mourait autour de moi, de nouveau, je voulais me tuer.

Mais je rentrai en moi-même, et me rappelai tous ces élans de désespoir et d'espoir qui m'avaient assailli des centaines de fois. Je me rappelai que je ne vivais que dès que je croyais en Dieu. Maintenant comme auparavant, dès que je pensais connaître Dieu, je vivais ; mais dès que je l'oubliais, que je n'y croyais pas, je cessais de vivre.

Qu'est-ce donc que cette exaltation et ce désespoir ? Je ne vis pas quand je perds la foi en l'existence de Dieu. Je me serais tué depuis longtemps sans l'espoir vague de le trouver. Je vis, je vis

vraiment, quand je le sens et quand je le cherche. Alors qu'est-ce que je cherche encore ? s'écriait en moi une voix. C'est donc lui, ce sans quoi on ne peut vivre. Connaître Dieu et vivre, c'est la même chose. Dieu, c'est la vie.

Vis en cherchant Dieu, et alors il n'y aura pas de vie sans Dieu. Et mieux que jamais tout s'éclairait en moi et autour de moi. Depuis, cette lumière ne me quitta plus.

J'étais sauvé du suicide.

Quand et comment cette transformation se passa-t-elle en moi, je ne saurais le dire. De même que la vie s'éteignait en moi, graduellement, imperceptiblement, et que j'arrivais à la conclusion de l'impossibilité de vivre, à l'arrêt de la vie, au besoin du suicide, de même, graduellement, imperceptiblement, reparut en moi cette force de la vie. Et, chose étrange, cette force de la vie qui reparaisait en moi n'était pas une force nouvelle, mais l'ancienne, celle qui m'entraînait aux premiers temps de ma vie.

Je revenais en tout à l'âge enfantin et juvénile. Je revenais à la foi, à cette volonté qui m'avait produit et qui exigeait quelque chose de moi. Je revenais à la croyance que le but principal et unique de ma vie était d'être meilleur, c'est-à-dire plus en accord avec cette volonté. Je revenais à l'idée que je pouvais trouver l'expression de cette volonté dans ce que toute l'humanité, depuis les temps les plus

reculés, s'était donné pour guide, autrement dit je revenais à la foi en Dieu, au perfectionnement moral, à la tradition qui transmet le sens de la vie. La différence était qu'alors tout cela avait été accepté inconsciemment tandis que, maintenant, je savais que je ne pouvais vivre sans cela.

Il me semblait qu'il m'était arrivé une chose étrange : un jour, je ne me rappelais pas quand, on m'avait mis dans une barque, on m'avait repoussé d'une rive quelconque, inconnue de moi, en m'indiquant la direction vers l'autre bord ; on avait mis les rames dans mes mains inexpérimentées et on m'avait laissé seul. Je ramais comme je pouvais et voguais, mais plus je gagnais le large, plus le courant qui m'éloignait de la côte devenait rapide, et plus fréquentes mes rencontres avec des navigateurs emportés comme moi par le courant. Il y avait des navigateurs isolés qui continuaient à ramer ; d'autres avaient abandonné leurs rames ; il y avait de grands bateaux, d'énormes vaisseaux remplis de gens. Les uns luttaienent contre le courant, les autres se confiaient à lui. Plus je voguais, en regardant au loin la direction de tous les navigateurs, plus je perdais celle qui m'avait été indiquée.

Arrivé juste au milieu du courant, parmi les barques et les vaisseaux, je perdis complètement la direction, et jetai mes rames. De tous côtés, avec joie et allégresse, s'approchaient de moi, à voiles ou à rames, des navigateurs qui suivaient le cou-

rant, et tous m'assuraient et assuraient aux autres qu'il ne pouvait y avoir d'autre direction. Je le crus, et naviguai avec eux. Je fus emporté si loin, si loin que j'entendis le bruit de l'eau sur les rochers contre lesquels je devais aller me briser, et j'aperçus des embarcations qui sombraient là. Et je me ressaisis. Longtemps je ne pus comprendre ce qui m'était arrivé, je ne voyais devant moi que la mort vers laquelle je courais, dont j'avais peur, je ne voyais de salut nulle part et je ne savais que faire. En me retournant j'aperçus une innombrable quantité de barques qui luttèrent obstinément contre le courant. Je me souvins de la rive, des rames, de la direction, et je me mis à ramer contre le courant vers le rivage.

Ce rivage, c'était Dieu ; cette direction, la tradition ; les rames, la liberté qui m'était donnée de naviguer vers la rive, de m'unir à Dieu.

Ainsi la force de la vie se renouvela en moi, et de nouveau je commençai à vivre.

XIII

Je renonçai à la vie mondaine, ayant reconnu que ce n'était pas la vie, mais un semblant, et que les conditions d'abondance dans lesquelles nous vivons nous empêchent de comprendre la vie. En effet, pour comprendre la vie, je ne dois pas tenir compte des exceptions, de nous, les parasites de la vie, mais de la vie du simple peuple, des travailleurs, de ceux qui produisent la vie et lui donnent un sens. Le simple peuple, les travailleurs qui m'entouraient, c'était le peuple russe et je m'adressai à lui, au sens qu'il attribue à la vie. Ce sens, s'il peut être exprimé, était le suivant : chaque homme vient au monde par la volonté de Dieu. Dieu crée l'homme de telle sorte que chacun peut sauver son âme ou la perdre. Le but de l'homme dans la vie est de faire son salut.

Pour sauver son âme, il lui faut vivre selon Dieu ;

et pour vivre selon Dieu il faut renoncer à tous les plaisirs de la vie, travailler, s'humilier, souffrir, être bon. Ce sens-là, le peuple le puise dans la foi, qui lui a été transmise par les prêtres et par les traditions que garde le peuple. Ce sens m'était clair et était cher à mon cœur. Mais à ce sens de la foi, chez notre peuple non schismatique, au milieu duquel je vivais, se trouvaient liées indissolublement bien des choses qui me choquaient et me paraissaient inexplicables : les sacrements, les cérémonies religieuses, les carêmes, l'adoration des reliques et des icônes.

Le peuple ne peut séparer l'une de l'autre toutes ces choses, et moi, je ne le pouvais non plus. Quelque étrange que fût pour moi une bonne partie de ce qui constituait la religion du peuple, j'acceptai tout : je suivis les offices, je fis ma prière le matin et le soir, je jeûnai, je fis mes dévotions, et, au commencement, mon intelligence ne s'y opposa pas. Ce qui, auparavant, me semblait impossible, n'excitait plus en moi aucune résistance. Ma façon d'envisager la foi était maintenant bien différente de ce qu'elle était autrefois. Avant, la vie elle-même me paraissait pleine de sens, et la foi, une affirmation arbitraire de quelques arguments complètement inutiles, déraisonnables et indépendants de la vie. Je m'étais demandé alors quel était le sens de ces arguments, puis, ayant acquis la conviction qu'ils n'en avaient pas, je les avais rejetés. Mainte-

nant, au contraire, je savais indubitablement que ma vie n'avait et ne pouvait avoir aucun sens, et les arguments de la foi non seulement ne me paraissaient plus inutiles, mais, par une expérience irréfutable j'étais amené à la conviction qu'eux seuls donnaient le sens de la vie. Auparavant je les regardais comme un charabia absolument inutile, maintenant, au contraire, si je ne les comprenais pas, je me disais qu'ils avaient un sens et qu'il fallait apprendre à les comprendre. Je faisais le raisonnement suivant.

Je me disais : la connaissance de la foi prend sa source, ainsi que toute l'intelligence humaine, dans une origine mystérieuse. Cette origine, c'est Dieu, le commencement du corps humain aussi bien que de son intelligence. De même que mon corps me vient de Dieu, de même me viennent de lui mon intelligence et ma compréhension de la vie. Par conséquent tous les degrés de développement de cette compréhension de la vie ne peuvent être faux. Tout ce en quoi les hommes croient vraiment doit être la vérité. Elle peut être diversement exprimée, mais elle ne peut être un mensonge. Si elle me paraît être un mensonge, cela veut dire seulement que je ne la comprends pas.

Je me disais en outre : l'essence de toute religion consiste en ce qu'elle attribue à la vie un sens qui n'est pas détruit par la mort. Pour que la foi puisse répondre à la question d'un roi mourant

dans le luxe, d'un vieil esclave épuisé de travail, d'un enfant naïf, d'un sage vieillard, d'une vieille à demi folle, d'une jeune femme heureuse, d'un adolescent passionné, de tous les hommes dans les conditions les plus différentes de la vie et de l'éducation, cette réponse, s'il y a une réponse à cette unique et éternelle question de la vie : « Pourquoi est-ce que je vis ? Qu'est-ce qui résultera de ma vie ? » cette réponse, bien qu'unique par essence, doit être infiniment variée dans ses manifestations. Plus elle est unique, plus elle est vraie et profonde, plus elle doit paraître étrange et monstrueuse, cherchant à s'exprimer conformément à l'éducation et à la situation de chacun. Mais ces raisonnements qui justifiaient pour moi l'étrangeté des pratiques religieuses étaient quand même insuffisants pour me permettre d'accomplir, avec la foi, qui était l'unique affaire de ma vie, des actes dont je doutais. De toutes les forces de mon âme je désirais être en état de m'unir au peuple dans tous les rites de sa religion. Mais je ne pouvais le faire. Je sentais que je mentirais à moi-même, que je me moquerais de ce qui m'était sacré, si je le faisais.

C'est alors que vinrent à mon aide les œuvres récentes des théologiens russes. Suivant ces théologiens, le dogme fondamental de la foi est l'infailibilité de l'Église. De la reconnaissance de ce dogme découle comme conséquence nécessaire la vérité de

tout ce que confesse l'Église. L'Église, comme réunion de croyants unis par l'amour, et possédant par cela même la vraie science, devint la base de ma foi.

Je me disais que la vérité divine ne pouvait être accessible à un seul homme; elle ne s'ouvre qu'à la totalité des hommes unis par l'amour. Pour concevoir la vérité, il faut ne pas se désunir; et pour ne pas se désunir, il faut aimer ceux-là même avec qui l'on est en désaccord, se réconcilier avec eux. La vérité s'ouvrira à l'amour. Si tu ne te soumetts pas aux cérémonies de l'Église, tu violes l'amour; et ce faisant, tu te privas de la possibilité de connaître la vérité. Je ne voyais pas alors le sophisme que renferme ce raisonnement. Je ne voyais pas alors que l'union dans l'amour peut donner l'amour le plus grand, non pas la vérité divine exprimée par des mots exacts dans le symbole de Nicée. Je ne voyais pas que l'amour ne peut aucunement rendre une certaine expression de la vérité obligatoire pour l'union dans l'amour.

Alors, je ne voyais pas le défaut de ce raisonnement, et, grâce à cela, il me fut possible d'accepter et d'exécuter tous les rites de l'Église orthodoxe, sans en comprendre la plus grande partie. Je tâchais alors de toutes mes forces d'éviter tout raisonnement contradictoire, et j'essayais d'expliquer, aussi raisonnablement que possible, ces principes de l'Église, devant lesquels je me trouvais.

En accomplissant les cérémonies de l'Église, je

domptais ma raison, je me soumettais à la tradition que possédait toute l'humanité ; je m'unissais à mes ancêtres, à ceux que j'aimais, à mon père, à ma mère, à mes grands-pères et grand'mères. Eux et tous ceux qui avaient vécu auparavant croyaient et vivaient, et m'avaient engendré. Je m'unissais aussi à tous ces millions d'hommes du peuple que j'estimais. De plus, ces actions n'avaient rien de mauvais en elles-mêmes (je trouvais mauvais d'être esclave de ses passions). Me levant de bon matin pour aller aux offices, je savais que je faisais bien, par cela seul que, pour humilier l'orgueil de mon esprit, pour me rapprocher de mes aïeux et de mes contemporains, au nom de la recherche du sens de la vie, je sacrifiais mon bien-être physique.

De même, pendant les dévotions, pendant la lecture quotidienne des prières avec les genuflexions ; de même pendant l'observance de tous les carêmes. Ces sacrifices, quelque minimes qu'ils fussent, cependant étaient faits au nom du bien. Je faisais mes dévotions, je jeûnais, j'observais toutes les prières tant à la maison qu'à l'église. Pendant le service religieux, je m'attachais à chacun des mots et leur attribuais un sens, lorsque je le pouvais. A la messe, les paroles les plus importantes pour moi, étaient : « Aimons-nous les uns les autres, et soyons unis dans une même foi. » Tant qu'aux paroles : « Confessons le Père, le Fils et le Saint-Esprit », je les négligeais, car je ne pouvais les comprendre.

A cette époque il m'était si nécessaire de croire pour vivre, qu'inconsciemment, je me cachais à moi-même les contradictions et obscurités de l'enseignement religieux. Mais cette attention que j'apportais au culte avait des limites. Si la liturgie devenait de plus en plus claire pour moi, dans ses expressions principales ; si je m'expliquais tant bien que mal ces mots : « Nous consacrerons tous notre vie à Dieu-Christ », après avoir fait mention de la très sainte Vierge et de tous les saints ; si je m'expliquais la répétition perpétuelle des prières pour l'Empereur et ses parents, parce qu'ils sont plus sujets à la tentation que les autres et ont besoin de prières ; si je m'expliquais les prières pour obtenir la soumission des adversaires et des ennemis, parce que l'inimitié est un mal ; si je m'expliquais ces prières et d'autres, comme l'hymne chérubique et

les prières de l'offertoire, etc., par contre presque les deux tiers de tous les offices, restaient pour moi inexplicables, ou je sentais qu'en leur donnant une explication, je mentais, et par là détruisais complètement mon union avec Dieu, en perdant toute possibilité d'arriver à la foi.

J'éprouvais la même impression à la célébration des fêtes principales. Me souvenir du jour du sabbat, c'est-à-dire consacrer un jour à être en rapport avec Dieu, m'était compréhensible. Mais la grande fête de la Résurrection, ce grand événement, dont je ne pouvais me représenter l'authenticité, demeurait pour moi incompréhensible. C'est par ce mot de Résurrection (1) que les Russes désignent le jour férié de chaque semaine ; et ce jour-là était célébré le sacrement de l'Eucharistie qu'il m'était impossible de comprendre. Toutes les autres douze fêtes, excepté Noël, commémoraient des miracles, auxquels je tâchais de ne pas penser pour ne pas les nier : l'Assomption, la Pentecôte, l'Ascension, l'Intercession de la sainte Vierge.

À la célébration de ces fêtes, sentant qu'on attribuait de l'importance à ce qui pour moi n'en avait point, j'inventais des explications qui me tranquillisaient, ou je fermais les yeux pour ne pas voir ce qui me scandalisait.

(1) Le dimanche s'appelle en russe, *Résurrection*.

Je ressentais cela plus vivement que jamais, quand j'assistais aux sacrements les plus ordinaires et qui passaient pour les plus importants : le baptême et la communion. Ici je me trouvais en présence d'actes non pas incompréhensibles mais, au contraire, absolument compréhensibles. Ces actes me paraissaient scandaleux, et j'étais amené au dilemme : ou mentir ou les rejeter.

Je n'oublierai jamais le sentiment douloureux que j'éprouvai le jour où je communiai pour la première fois après plusieurs années. Les services, la confession, les règlements, tout cela m'était compréhensible et produisait en moi la conscience joyeuse que le sens de la vie se dévoilait à moi. La communion, je me l'expliquais comme une action accomplie en souvenir du Christ et indiquant la purification du péché et l'acceptation complète de la doctrine chrétienne. Cette explication était-elle artificieuse ou non, je ne m'en rendais pas compte. J'étais si joyeux de m'humilier devant le confesseur, un prêtre simple, timide ; de mettre au jour toute la boue de mon âme, en me repentant de mes vices ; j'étais si heureux de me confondre en pensée, par l'humilité, avec ces Pères qui avaient écrit les prières ; j'étais si joyeux de me sentir en union avec tous les croyants, que je ne voyais pas l'artifice de mon explication. Mais quand je m'approchai des portes du sanctuaire, et que le prêtre m'obligea à répéter que je croyais que ce que j'allais avaler

était le vrai corps et le vrai sang du Christ, ce fut pour moi comme un coup de couteau au cœur. Je voyais là non seulement quelque chose de faux, mais une exigence cruelle imposée par quelqu'un qui, évidemment, n'avait jamais su lui-même ce que c'était que la foi.

Maintenant je me permets de dire que c'était une exigence cruelle, mais alors je n'osais pas le penser. Je ressentais seulement une souffrance indicible. Je ne me trouvais plus dans la même situation que dans ma jeunesse, quand je pensais que dans la vie tout est clair. J'étais venu à la foi parce que, hormis la foi, je ne trouvais rien, absolument rien, que la mort. C'est pourquoi il m'était impossible de rejeter cette foi. Et je me soumis.

Mais je trouvai dans mon âme un sentiment qui m'aida à supporter cela : c'était l'humilité et la soumission. Je me suis humilié ; j'ai avalé ce sang et ce corps, sans aucun sentiment sacrilège, avec le désir de croire. Mais le coup était déjà porté. Et sachant d'avance ce qui m'attendait, je ne pouvais déjà plus revenir à cette cérémonie.

Je continuai à participer aux cérémonies de l'Église, car je croyais toujours que cette foi que je confessais était la vérité, et il m'arriva quelque chose, que je vois clairement aujourd'hui, mais qui, alors, me parut étrange.

J'écoutais le récit d'un paysan illettré, d'un pèlerin, sur Dieu, sur la religion, sur la vie, sur le

salut, et la connaissance de la foi se révélait en moi. Je me rapprochais du peuple, écoutant ses raisonnements sur la vie, sur la religion, et de plus en plus je comprenais la vérité. Ce fut encore ce qui m'arriva pendant la lecture de la vie des Saints et des Légendes. Cela devint ma lecture favorite. Abstraction faite des miracles, que j'envisageais comme un apologue exprimant l'idée maitresse, cette lecture me révélait le sens de la vie. Il y avait la vie de Macaire le Grand, du tzarévitch Ioassav (l'histoire de Bouddha); il y avait aussi les paraboles de Jean Chrysostôme, celles du pèlerin tombé dans le puits, du moine qui a trouvé de l'or, de Pierre le publicain. Il y avait encore l'histoire des Martyrs qui tous déclaraient que la mort n'excepte pas la vie; puis l'histoire des ignorants sauvés, des simples d'esprit et de ceux qui ne savaient rien de l'enseignement de l'Église.

Mais aussitôt que je me joignais aux sages croyants, ou que je prenais leurs livres, quelque doute sur moi-même, quelque mécontentement, quelque discussion irritante s'élevaient, et je sentais que plus j'approfondissais leurs paroles, plus je m'éloignais de la vérité et marchais vers l'abîme.

Combien de fois enviai-je aux paysans leur ignorance, leur incapacité de lire et d'écrire! Dans ces articles de foi qui pour moi n'avaient aucun sens, eux ne voyaient rien de mensonger. Ils pouvaient les accepter, croire en la vérité, en cette vérité à laquelle je croyais. Seulement pour moi, malheureux, il était clair que cette vérité était liée par un fil des plus fins au mensonge, et que je ne pouvais l'accepter sous une telle forme. Je vécus ainsi durant trois ans. Au commencement, — alors qu'en pénitent, je ne pénétrais que peu à peu la vérité, me guidant seulement par l'instinct et me dirigeant du côté où le ciel me paraissait le plus clair — ces contradictions me frappaient moins. Quand je ne comprenais pas quelque chose, je me disais : « C'est ma faute, c'est moi qui suis mauvais. » Mais plus je me pénétrais de ces vérités que j'apprenais, et plus

elles devenaient la base de ma vie, plus ces contradictions devenaient pénibles, sensibles, et la démarcation qui existait entre ce que je ne comprenais pas parce que je ne savais pas comprendre et ce qu'on ne pouvait comprendre autrement qu'en se mentant à soi-même, devenait d'autant plus nette.

Malgré ces doutes et ces souffrances, je tenais encore à l'orthodoxie. Mais parurent les problèmes de la vie qu'il fallait résoudre, et leurs solutions par l'Église, contraires aux principes mêmes de cette religion dont je vivais, m'obligèrent à renoncer complètement à la possibilité de toute communion avec l'orthodoxie. Ces problèmes étaient :

1° Le rapport de l'Église orthodoxe avec les autres Églises, avec le catholicisme et ce qu'on appelle les schismes. A cette époque l'intérêt que je portais à la foi m'avait rapproché des croyants de diverses confessions : des catholiques, des protestants, des vieux-croyants, des Molokhanes et d'autres. Parmi eux je rencontrais beaucoup de personnes moralement très supérieures, et vraiment croyantes. Je désirais être leur frère. Eh quoi ! La doctrine qui me promettait de nous unir tous par une seule foi, un seul amour, cette même doctrine, par la bouche de ses meilleurs représentants, me disait que toutes ces personnes vivaient dans le mensonge, que ce qui leur donnait la force de vivre n'était que la tentation du diable, que nous seuls possédions la seule vérité possible !

Je remarquai que les orthodoxes tenaient pour hérétiques tous ceux qui n'avaient pas la même croyance qu'eux; de même que les catholiques et les autres comptaient comme hérétiques ceux qui appartenait à l'orthodoxie. Je remarquai aussi qu'envers tous ceux qui ne confessaient pas la foi par les mêmes signes extérieurs, par les mêmes paroles, l'orthodoxie se montrait hostile, bien qu'elle essayât de le cacher.

En effet : 1° Affirmer que tu es dans le mensonge tandis que je suis dans la vérité, c'est la parole la plus cruelle qu'un homme puisse dire à un autre; 2° et l'homme qui aime ses enfants et ses frères ne peut pas ne point se montrer hostile envers des gens qui veulent convertir ses enfants et ses frères à une religion mensongère. Et cette hostilité augmente avec une connaissance plus profonde de la religion.

Quant à moi, qui plaçais la vérité dans l'unité de l'amour, je fus frappé de ce fait que la religion elle-même détruisait ce qu'elle devait produire.

Ce fait est surtout frappant pour nous, hommes instruits, qui avons vécu dans un pays où l'on confesse diverses religions et qui avons vu cette négation méprisante, cette confiance inébranlable qu'affectent les catholiques à l'endroit des orthodoxes et des protestants; les orthodoxes, envers les catholiques et les protestants; les protestants envers les deux autres, ainsi que les vieux-croyants et les gens de toute autre religion. On remarque

ce fait dès le premier moment. On se dit : il n'est pas possible qu'ils ne voient pas ce qui est si simple, que si deux affirmations se nient l'une l'autre, alors ni l'une ni l'autre ne renferme cette vérité unique, qui doit constituer la foi. Il y a là quelque chose, une explication quelconque s'impose.

Ayant pensé cela, je me mis à chercher cette explication. Je lisais tout ce que je pouvais sur ce sujet ; je consultais tous ceux que je pouvais, et je ne recevais aucune explication, si ce n'est celle des hussards de Soumi qui croient que leur régiment est le premier du monde, tout comme les uhlands jaunes croient que le premier régiment du monde est celui des uhlands jaunes. Les prêtres des diverses confessions, les meilleurs d'entre eux, ne purent me dire qu'une chose : qu'ils se croyaient dans la vérité et que les autres étaient dans l'erreur ; et tout ce qu'ils pouvaient c'était de prier pour ceux-ci. J'allais voir les évêques, les archevêques, les vieux moines, je les interrogeais, mais aucun ne pouvait m'expliquer cette étrangeté. Un seul m'expliqua tout, mais d'une telle manière que je ne demandai plus rien à personne.

J'ai déjà dit que pour tout incrédule qui se convertit à la foi (et toute notre jeune génération subit cette conversion), la première question qui se pose est celle-ci : Pourquoi la vérité n'est-elle pas dans le protestantisme, ou le catholicisme, mais dans l'orthodoxie ? On lui apprend au lycée, il ne peut

donc l'ignorer comme les paysans, que les protestants et les catholiques affirment de la même manière la vérité unique de leur foi. Les preuves historiques, que chaque confession interprète en sa faveur, sont insuffisantes. Ne peut-on pas, disais-je, comprendre la doctrine d'une façon assez élevée, afin que disparaissent toutes ces divergences, pour le vrai croyant? Ne peut-on pas aller plus loin dans la voie que nous suivons avec les vieux-croyants? Ils affirmaient que la croix, les alléluias, la façon de marcher autour de l'autel sont autres chez nous. Nous leur avons dit : Vous croyez au symbole de Nicée, aux sept sacrements, nous y croyons aussi, Eh bien! Tenons-nous donc à cela, et pour le reste, faites comme vous voudrez. Nous nous sommes réunis à eux parce que nous avons placé ce qui est essentiel dans la religion plus haut que tout le reste. Ne peut-on pas dire de même aux catholiques : Vous croyez à ceci et à cela, au principal; quant au *Filio que* et au pape, faites comme vous voudrez. Ne peut-on pas dire la même chose aux protestants, en tombant d'accord sur le principal?

Mon interlocuteur acquiesça à ma pensée, mais il m'objecta que de telles concessions donneraient lieu à des reproches envers le pouvoir spirituel, s'il s'écartait ainsi de la religion des ancêtres; qu'il se produirait un schisme, tandis que le devoir spirituel était de maintenir dans toute sa pureté

la religion orthodoxe grecque, qui lui a été transmise.

Et je compris tout.

Je cherche la foi, la force de la vie; eux, cherchent le meilleur moyen d'accomplir devant les hommes certaines obligations humaines. Et, accomplissant des œuvres humaines, ils les accomplissent en hommes. Ils ont beau parler de leur pitié pour les frères égarés, des prières qu'ils adressent pour eux au Très-Haut, pour accomplir des œuvres humaines, la violence est toujours nécessaire; elle a été et sera toujours appliquée. Si deux religions se croient dans le vrai, et se tiennent réciproquement pour fausses, alors, afin d'attirer les hommes vers la vérité, elles prêcheront leur doctrine. Si la doctrine mensongère est prêchée aux fils inexpérimentés de l'Église qui croit posséder la vérité, alors cette Église doit brûler le faux livre, et écarter celui qui séduit ses enfants. Que peut-on faire de ce sectaire qui se consume dans une foi mensongère, d'après l'opinion de l'orthodoxie, et qui, en ce qu'il y a de plus grave dans la vie, en la religion, tente les fils de l'Église? Que faire de lui sinon lui couper la tête ou l'enfermer?

Du temps d'Alexis Mikhaïlovitch, on brûlait ces hommes sur des bûchers, c'est-à-dire qu'on leur appliquait le plus grand châtiment de cette époque. De nos jours on applique aussi l'extrême mesure : on enferme dans une cellule.

Et je portai mon attention sur ce qu'on fait au nom de la religion. Je demeurai terrifié, et renonçai presque complètement à l'orthodoxie.

Le second rapport entre l'Église et les questions de la vie c'est la façon dont elle envisage la guerre et la peine de mort.

A cette époque, la Russie était précisément en guerre. Les Russes, au nom de l'amour du Christ, se mirent à tuer leurs frères. Il était impossible de ne pas penser à cela. On ne pouvait point ne pas voir que le meurtre est un mal contraire aux bases les plus fondamentales de toute religion. Et en même temps, dans les églises on pria pour le succès de nos armes ; les docteurs de la foi reconnaissaient ce meurtre comme une œuvre découlant de la religion, et non seulement les meurtres commis à la guerre, mais ceux que l'on commit lors des troubles qui suivirent. Je vis des membres du clergé, des moines, des pèlerins, approuver le meurtre de jeunes gens égarés, abandonnés. Je portai mon attention sur tout ce que faisaient des hommes confessant le christianisme, et je fus horrifié.

XVI

Je cessai de douter, mais j'acquis la conviction profonde que la doctrine de cette foi, à laquelle je m'étais attaché, n'était pas toute vérité. Auparavant j'aurais dit qu'elle était entièrement fausse, maintenant je ne le pouvais plus.

Le peuple avait la connaissance de la vérité, c'était indubitable, puisqu'autrement il n'aurait pu vivre. En outre, cette connaissance de la vérité m'était déjà accessible. J'en vivais déjà, je la sentais. Mais dans cette même connaissance, il y avait aussi du mensonge. Je n'en pouvais douter. Tout ce qui, auparavant, m'avait rebuté, maintenant était vivant devant moi. Je voyais bien que dans le peuple il y avait moins de ce mélange du mensonge que parmi les représentants de l'Eglise, néanmoins je voyais que dans les croyances du peuple le faux se mêlait au vrai.

Mais d'où venait le mensonge et d'où venait la vérité ? Le mensonge ainsi que la vérité existent dans la tradition, dans ce qu'on appelle la sainte Tradition et les Écritures. Le mensonge ainsi que la vérité sont transmis parce qu'on appelle l'Église.

Malgré moi j'étais ainsi amené à l'étude, à l'examen, de cette Écriture et de cette Tradition, examen que j'avais tant redouté jusqu'à ce jour.

Je m'adressai donc à l'étude de cette même théologie que jadis j'avais rejetée avec mépris, comme inutile. Alors elle me paraissait n'être qu'une série d'absurdités ; alors, de tous côtés, j'étais entouré par les phénomènes de la vie, qui me paraissaient clairs et pleins de sens, tandis que maintenant, j'aurais été content de rejeter ce qui ne rentrait pas dans mon cerveau sain. Mais je ne savais où aller. Sur cette doctrine religieuse est basée, ou du moins liée indissolublement, l'unique connaissance du sens de la vie qui me soit révélée. Quelque bizarre que cela paraisse à ma vieille et ferme raison, c'est le seul espoir d'être sauvé. Il faut l'examiner prudemment et avec attention pour la comprendre, même moins bien que je ne comprendrais les propositions scientifiques. Je ne cherche pas et ne puis chercher à la comprendre aussi parfaitement, sachant la bizarrerie de la science de la religion. Je ne chercherai pas l'explication de tout. Je sais que l'explication de tout, ainsi que le commencement de tout, doit se cacher dans l'infini.

Mais je veux comprendre de façon à être amené à ce qui est inévitable et inexprimable. Je veux que tout ce qui est inexprimable le demeure non parce que les exigences de mon esprit sont injustifiées (elles sont justifiées, et je ne puis rien comprendre en dehors d'elles), mais parce que je vois les limites de ma raison. Je veux comprendre de façon que chaque proposition inexplicable m'apparaisse comme une nécessité de ma raison même et non comme une obligation de croire.

Que la vérité soit dans la doctrine, c'est indubitable, mais il est indiscutable aussi qu'elle renferme une part de mensonge, et je dois trouver le vrai et le faux et les séparer l'un de l'autre. Voilà ce que je vais entreprendre. Ce que j'ai trouvé de faux dans cette doctrine, ce que j'y ai trouvé de vrai, à quels résultats je suis arrivé, tout cela formera les parties suivantes de cet ouvrage, qui sera probablement publié quelque jour si quelqu'un juge qu'il en vaille la peine et qu'il soit nécessaire.

1879.

J'ai écrit ce qui précède il y a trois ans.

En parcourant maintenant ces pages, en suivant de nouveau cette marche de la pensée et des sentiments qui furent les miens durant cette époque, j'ai fait un rêve.

Ce rêve me présenta en raccourci tout ce que j'avais ressenti et décrit. C'est pourquoi cette description rafraîchira la mémoire de ceux qui m'ont compris, expliquera et coordonnera tout ce qui est raconté si longuement en ces pages. Voici ce rêve.

Je suis au lit ; je ne me sens ni bien ni mal, je suis allongé sur le dos. Mais je commence à me demander si je suis bien couché. Il me semble que quelque chose me gêne aux pieds. Est-ce trop court, ou inégal ? Je ne sais, mais il y a quelque chose qui ne va pas. Je remue les pieds, et en même temps, je commence à me demander sur quoi je suis couché, alors que jusqu'à présent je n'y avais pas songé. J'examine mon lit et vois que je suis couché sur des sangles fixées aux côtés du lit. Mes pieds s'appuient sur une de ces sangles, mes jambes sur une autre ; mes pieds sont mal à l'aise. Je sais, — pourquoi ? je l'ignore, — qu'on peut déplacer ces sangles et, par un mouvement des pieds, je repousse la sangle extrême, qui est sous mes pieds. Il me semble que je vais être mieux ainsi. Mais je l'ai repoussée trop loin. Je veux la rattraper avec mes pieds ; à ce mouvement, l'autre sangle glisse de dessous mes genoux, et mes jambes pendent. Je fais un mouvement de tout le corps pour me remettre d'aplomb, sûr que je vais m'arranger. Mais ce mouvement fait glisser et déplacer sous moi les autres sangles, et je vois que l'affaire se gâte...

La partie inférieure de mon corps reste pendante ; mes pieds n'atteignent pas le sol. Je ne suis soutenu que par le haut du dos, et non seulement cette position est incommode, mais je commence à avoir peur. C'est alors que je me demande ce à quoi, auparavant, je ne songeais pas. Je me demande : Où suis-je et sur quoi suis-je couché ? Je regarde autour de moi, et surtout en bas, où mon corps est suspendu et où je sens que je vais tomber bientôt. Je regarde en bas et ne puis en croire mes yeux. Je suis sur une hauteur, non seulement sur une hauteur pareille à la plus haute tour ou à la montagne la plus élevée, mais je suis sur une hauteur que je n'aurais jamais pu imaginer.

Je ne puis même me rendre compte si véritablement je vois quelque chose, en bas, dans ce précipice sans fond au-dessus duquel je suis suspendu et qui m'attire. Mon cœur se serre, la terreur m'envahit. C'est effrayant de regarder en bas. Je sens que si je regardais je glisserais tout de suite de la dernière sangle et périrais. Je ne regarde pas. Mais ne pas regarder est pire encore, car je pense à ce qui m'arrivera, à l'instant, quand je glisserai de la dernière sangle. Et je sens, dans mon effroi, que je perds mon dernier appui et que, lentement, je glisse sur le dos, de plus en plus bas. Encore un mouvement, et rien ne me retiendra plus !...

Et voici ce qui me vient en tête : Non, il est impossible que ce soit vrai. C'est un rêve. Éveille-toi.

J'essaye de m'éveiller; je ne puis Que faire, que faire? me demandé-je, et je regarde en haut. Là haut c'est aussi l'abîme. Je regarde cet abîme céleste et m'efforce d'oublier l'autre. J'y parviens. L'infini d'en bas me repousse et m'horrifie; l'infini d'en haut m'attire et me reconforte. Je reste suspendu au-dessus de l'abîme, sur la dernière sangle. Je le sais, mais je ne regarde qu'en haut, et ma peur disparaît. Comme il arrive souvent dans les rêves, une voix quelconque me dit : Fais attention. C'est cela! Je plonge mon regard de plus en plus loin dans l'infini d'en haut, et me sens devenir calme. Je me rappelle tout ce qui était; je me souviens comment tout est arrivé : comment j'ai remué les pieds, comment je fus suspendu, comment je fus terrifié, et comment j'ai échappé à l'horreur en regardant au-dessus de ma tête. Et je me demande : Eh bien! Maintenant, pourquoi suis-je suspendu de la même façon? Ce n'est pas que je regarde autour de moi, mais je sens de tout mon corps ce point d'appui sur lequel je me tiens. Et je vois que je ne suis plus suspendu, que je ne tombe pas, mais que je me tiens solidement. Je me demande comment je me tiens, je me tâte, je regarde alentour, et je vois qu'il y a sous moi, juste au milieu de mon corps, une sangle, et qu'en regardant en haut, je me trouve couché sur elle dans l'équilibre le plus stable, et que ce n'était qu'elle seule qui me tenait auparavant.

Et, comme il arrive dans le sommeil, le mécanisme à l'aide duquel je me tiens me paraît très naturel, très compréhensible, indiscutable, bien qu'en réalité ce mécanisme n'ait pas le moindre sens. En rêve, je m'étonne même de ne l'avoir pas compris plus tôt ; en outre, là, près de ma tête, se trouve un poteau, d'une solidité incontestable, bien qu'il n'ait point de base. A ce poteau est fixée une corde, d'une façon très ingénieuse et très simple à la fois. Si l'on est couché sur cette corde par le milieu du corps et qu'on regarde en haut, la question d'une chute possible ne saurait même se poser.

Tout cela est clair pour moi, et je suis heureux et tranquille.

Il me sembla que quelqu'un me disait : Prends garde. N'oublie pas cela !

Et je m'éveillai.

RÉCITS POPULAIRES

(1881-1886)

DE QUOI VIVENT LES HOMMES

(1881)

Quand nous aimons nos frères, nous connaissons par là que nous sommes passés de la mort à la vie. Celui qui n'aime pas son frère demeure dans la mort.

... Or, celui qui aura des biens de ce monde, et qui voyant son frère dans le besoin, lui fermera ses entrailles, comment l'amour de Dieu demeure-t-il en lui ?

Mes petits enfants, n'aimons pas seulement en paroles, et par la langue, mais aimons en effet et en vérité.

(Première épître de saint Jean, III, 14, 17, 18.)

... Mes bien-aimés, aimons-nous les uns les autres, car la charité vient de Dieu; et quiconque aime les autres est né de Dieu et il connaît Dieu.

Celui qui ne les aime point, n'a point connu Dieu; car Dieu est amour.

... Personne ne vit jamais Dieu. Si nous nous aimons les uns les autres, Dieu demeure en nous, et son amour est accompli en nous.

... Et nous avons connu l'amour que Dieu a pour nous, et nous l'avons cru. Dieu est charité; et celui qui demeure

dans la charité demeure en Dieu, et Dieu demeure en lui.
... Si quelqu'un dit : J'aime Dieu, et qu'il haïsse son frère, il est menteur ; car celui qui n'aime point son frère qu'il voit, comment peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas ?

(*Ib.* iv, 7, 8, 12, 16, 20.)

I

Un cordonnier vivait avec sa femme et ses enfants dans une chambre louée à un paysan, car il ne possédait ni maison ni terre, et gagnait de quoi nourrir sa famille par son métier de cordonnier. Le pain était cher, le travail peu payé ; il mangeait tout ce qu'il gagnait. Il n'avait pour lui et sa femme qu'une seule pelisse, et encore s'en allait-elle en loques. Depuis deux années déjà, le cordonnier cherchait à acheter quelques peaux de mouton pour s'en faire une pelisse neuve. Vers l'automne, il se trouva possesseur d'un peu d'argent : trois roubles en papier étaient là, dans le coffre de la femme. Des paysans du village leur devaient cinq roubles et vingt kopeks. Un matin, le cordonnier résolut d'aller au bourg acheter sa pelisse. Il revêtit la jaquette en nankin ouaté de sa femme, mit pardessus un cafetan de drap, plaça les trois roubles dans sa poche, prit son bâton et partit après le déjeuner. « Je toucherai les cinq roubles des paysans ; avec cela et les trois roubles que j'ai, j'aurai de

« quoi acheter des peaux pour faire une pelisse », pensait-il.

Arrivé au bourg, il se rendit chez le paysan. Il n'était pas là. La femme promit de lui envoyer porter l'argent dans la semaine, mais elle ne donna rien. Chez un autre, on lui jura qu'on n'avait rien pour le payer ; on lui donna seulement vingt kopeks pour un ressemelage. Le cordonnier pensa acheter les peaux à crédit ; mais le marchand n'y voulut point consentir. Il lui dit : « Apporte-moi l'argent et alors tu choisiras les marchandises que tu voudras ; car nous ne savons que trop combien il est difficile de nous faire payer. »

Le cordonnier ne fit pas d'affaires, et à part les vingt kopeks du ressemelage, il ne reçut qu'une vieille paire de bottes qu'on lui donna à ressemeler.

Tout triste, le cordonnier alla au cabaret, but ses vingt kopeks, et se remit en route sans les peaux de mouton. Le matin, il avait eu froid tout le long du chemin, mais au retour, comme il avait bu, il avait chaud, bien qu'il fût sans pelisse. Il marcha allègrement, frappant de son bâton le sol gelé ; il fit tourner les bottes, et se dit :

« J'ai chaud sans pelisse ; j'ai bu un petit verre, l'eau-de-vie remplit mes veines, à quoi bon une pelisse ? J'en vais, j'oublie ma misère, voilà l'homme que je suis ! Qu'est-ce que ça me fait ? Je puis bien vivre sans pelisse ; je m'en passerai toute ma vie. Mais voilà, ma femme ne sera pas contente !

Et à vrai dire, il y a de quoi. On travaille pour eux, ils vous font courir... Attends un peu ! tu ne me donnes pas d'argent... je lèverai mon bonnet. Je te jure que je le ferai !... En voilà des manières, de payer par vingt kopeks ! Que peut-on faire avec vingt kopeks ? Les boire au cabaret, voilà tout !... »

Et toujours soliloquant :

« La misère ! La misère !... Et la mienne donc ! Tu as une maison, du bétail, et tout, et moi, je n'ai que moi. Tu manges le pain qui vient de ton champ, et moi, j'achète le mien ; rien que pour le pain, il faut que je trouve trois roubles par semaine. Je reviens chez moi, le pain est mangé, encore un rouble et demi à dépenser. — Donne-moi donc ce que tu me dois ! »

Le cordonnier arrive ainsi près de la chapelle, au tournant de la route. Il aperçoit, derrière la chapelle, quelque chose de blanc. Le jour tombait ; le cordonnier distinguait mal.

« Qu'est-ce qu'il y a là ? Il n'y avait pas de pierre blanche, ici. Est-ce une vache ? Non, ça n'a pas l'air d'une vache. Du côté de la tête on dirait un homme. Mais pourquoi est-il blanc ? Et pourquoi se trouverait-il ici ? »

Il s'approche, distingue mieux. Quel miracle ! C'est bien un homme !

Vivant ou mort ? Il est assis, tout nu, appuyé contre le mur de la chapelle ; il ne remue pas. Le cordonnier, pris de peur, pense :

« On a tué quelqu'un ; on l'a dépouillé et jeté là. Si je m'approche seulement, je vais m'attirer une foule d'ennuis. » Il passe, contourne la chapelle, et perd de vue l'homme. Au bout de quelques instants il se retourne et voit que l'homme s'est écarté du mur, qu'il remue et semble le regarder fixement. Plus effrayé que jamais, le cordonnier pense : « Dois-je revenir sur mes pas ou me sauver ? Si je vais auprès de lui, il peut m'arriver malheur. Peut-on savoir quel homme c'est ? Sa présence ici me paraît suspecte. Il va me sauter à la gorge et je ne m'en tirerai peut-être pas. A supposer qu'il ne m'étrangle pas, j'aurai maille à partir avec lui ? Que faire d'un homme nu ? Je ne peux pas cependant me déshabiller pour le vêtir, lui donner mon unique habit. Que Dieu me tire de là ! »

Il avait dépassé la chapelle, mais sa conscience commençait à le tourmenter. Il s'arrête au milieu de la route : « Que fais-tu, Simon, se dit-il, que fais-tu ? Un homme se meurt sans secours, et toi, tu prends peur et t'enfuis. Serais-tu donc un richard ? Craindraistu donc d'être dépouillé de tes trésors ? Ah ! Simon, ce n'est pas bien ! »

Simon retourne et s'approche de l'homme.

Simon s'approche, regarde et voit un homme jeune et robuste, dont le corps ne porte trace de violence ni de coups, mais transi de froid et visiblement effrayé. Assis contre le mur, il ne regardait pas Simon. Il avait l'air épuisé ; il ne pouvait lever les paupières.

Simon s'avança davantage, et se pencha vers l'homme qui se ranima soudain, tourna la tête, ouvrit les yeux et le regarda. Dès que Simon vit ce regard, il se prit à aimer l'homme. Il laissa tomber ses bottes, détacha sa ceinture, qu'il jeta sur elles, et enleva son cafetan.

« Pas de paroles inutiles, dit-il. Tiens, habille-toi vite. » Et Simon prit l'homme sous le bras, le souleva, le mit sur pied ; il vit son corps fin, délicat, propre, ses bras et ses jambes intacts, et son doux visage. Il lui mit son cafetan sur les

épaules, mais l'homme ne pouvait passer les manches. Simon les lui passa, ferma le cafetan, lui attacha la ceinture. Il voulut ôter son bonnet déchiré pour en coiffer l'homme, mais il se sentit froid à la tête, et pensa : « Je suis entièrement chauve, tandis que lui a de longs cheveux bouclés. » Il garda son bonnet : « Mieux vaut lui mettre les bottes », se dit-il.

Simon s'agenouilla devant l'homme, lui chaussa les bottes, puis lui dit :

— Eh bien ! Frère ! Voyons, secoue-toi un peu, réchauffe-toi. Nous n'avons plus rien à faire ici. Peux-tu marcher ?

L'homme restait debout sans parler, tout en regardant Simon avec douceur.

— Eh bien ! Pourquoi ne parles-tu pas ? Nous ne pouvons pas passer l'hiver ici. Il faut rentrer. Tiens, prends mon bâton ; appuie-toi dessus, si tu n'as pas de forces ; et en avant !

L'homme marcha, même très facilement, et ne resta pas en arrière.

Ils vont côte à côte, et Simon lui demande :

— D'où es-tu ?

— Je ne suis pas d'ici.

— Je connais les gens du pays. Comment te trouvais-tu là, derrière la chapelle ?

— Je ne peux pas le dire.

T'aurait-on fait du mal ?

— Non, personne ne m'a fait mal. Dieu m'a puni.

— Sans doute, tout dépend de Dieu... Mais enfin, on va toujours quelque part. Où vas-tu?

— Cela m'est égal.

Simon s'étonne. Cet homme n'a pas la mine d'un mauvais plaisant, sa voix est douce, mais il ne dit rien de soi. Simon songe que tout cela est bien étrange et il dit à l'homme.

— Eh bien ! Viens chez moi ; tu te réchaufferas un peu dans ma maison.

Simon s'approche de sa cour ; son compagnon marche à côté de lui. Le vent s'est levé, il transperce la chemise de Simon.

L'ivresse commence à se dissiper et il se sent transi ; il renifle, se serre dans sa jaquette et pense :

« Me voilà bien ! En voilà une affaire ! Je pars pour acheter une pelisse, je n'ai plus même un cafetan en rentrant, et je ramène encore un homme nu. Matriona ne m'en fera pas compliment. »

En pensant à elle, Simon s'attriste ; mais en regardant l'homme, il se rappelle le regard qu'il lui a jeté derrière la chapelle, et son cœur tressaille de joie.

III

La femme de Simon a fini son ménage de bonne heure. Elle a fendu du bois, apporté de l'eau, soigné les enfants, mangé ; puis elle s'est mise à songer. Elle songe au pain, s'il faut cuire aujourd'hui ou demain ? Il reste encore une grosse miche dans la huche.

« Simon a diné au village, pense-t-elle ; s'il ne soupe pas ce soir, il restera assez de pain pour demain. »

Elle tourne et retourne sa miche :

« Je ne cuirai pas aujourd'hui ; il ne reste de farine que pour une fois ; nous allons traîner jusqu'à vendredi. »

Matriona cache le pain et s'assied près de la table, pour réparer la chemise de son mari. Elle coud et pense à son homme qui est allé acheter des peaux de mouton pour une pelisse.

« Pourvu que le marchand ne l'ait pas trompé, il est si simple mon homme !... il ne tromperait jamais personne, lui, et un enfant lui en ferait accroire... Huit roubles, c'est une somme, on peut acheter une bonne pelisse avec cela, simple, bien sûr, mais une pelisse tout de même. L'hiver dernier était si dur : sans pelisse, impossible d'aller à la rivière, ou ailleurs. Ainsi il est parti, avec tout sur son dos, et moi, je n'ai rien à me mettre... Quel temps il y met ! Il devrait être de retour... Ne s'est-il point arrêté au cabaret, mon homme ? »

A peine Matriona a-t-elle pensé cela, que les marches du perron craquent, et que quelqu'un entre. Elle laisse son ouvrage et passe dans le vestibule. Elle voit entrer deux hommes : Simon et un autre paysan, tête nue, chaussé de bottes de feutre.

A son haleine, Matriona s'aperçoit tout de suite que Simon a bu.

« J'en étais sûre, se dit-elle. Il a bu. »

En le voyant sans cafetan, les mains vides, silencieux, gêné, le cœur manque à la pauvre femme.

« Il a bu l'argent, il est allé au cabaret, avec quelque galopin, et il l'amène ici. »

Matriona les laissa pénétrer dans l'izba et les suivit en silence. Elle vit l'étranger, jeune, maigre, vêtu de leur cafetan, sans chemise sous le cafetan et sans bonnet. Une fois entré, il resta immobile, les yeux baissés. Matriona pensa :

« C'est un mauvais garnement, il a peur. »

Les sourcils froncés, elle alla vers le poêle, attendant les événements.

Simon ôta son bonnet, et s'assit sur le banc, l'air bon garçon.

— Eh bien ! Matriona, nous donneras-tu à souper ? dit-il.

Matrionabougonnait entreses dents. Elle s'arrêta près du poêle, immobile, regardant tantôt l'un tantôt l'autre, en hochant la tête. Simon voyant sa femme furieuse — mais qu'y faire ? — prit un air indifférent et, saisissant la main de l'étranger :

— Assieds-toi, frère, dit-il, et soupons.

L'autre s'assied sur le banc.

— Eh bien ! N'as-tu pas cuit ce soir ?

La colère gagne Matriona.

— J'ai cuit, mais pas pour toi. Tu as bu à perdre la raison. Il part pour acheter une pelisse et revient sans cafetan, et il amène encore avec lui un vagabond tout nu. Je n'ai pas de souper pour des ivrognes comme vous.

— Assez, Matrimon ! inutile de tourner ta langue pour ne dire que des bêtises. Tu ferais mieux de me demander d'abord quel est cet homme.

— Commence par dire ce que tu as fait de l'argent ! reprit la femme.

Simon porta la main à sa poche et en retira les roubles.

— Voilà l'argent. Trifonov n'a pas payé; il a promis pour demain.

La colère reprend Matriona de plus belle. Pas de pelisse, l'unique cafetan mis sur le dos d'un vagabond tout nu, que, pour comble, il a amené avec lui! Elle prend l'argent et va le serrer en disant :

— Je n'ai pas de souper, on ne peut pas nourrir tous les ivrognes nus.

— Allons, Matriona! tiens ta langue et écoute ce qu'on va te dire.

— Moi! écouter les sottises d'un imbécile qui a bu! Ah! comme j'avais raison de ne pas vouloir t'épouser, ivrogne! Ma mère m'avait donné de la toile, tu l'as bue; tu t'en vas pour acheter une pelisse, et tu l'as bue!

Simon essaye bien, mais en vain, d'expliquer qu'il n'a dépensé au cabaret que vingt kopeks; il veut dire à sa femme comment il a trouvé l'homme, mais Matriona ne le laisse pas placer un mot, elle en dit deux pour un, et lui lance à la tête ce qui s'est passé il y a dix ans. Elle parle, parle, puis, saisissant Simon par la manche :

— Rends-moi ma jaquette! je n'ai que celle-là : tu me l'as prise; tu l'as sur le dos, chien mal peigné! que le Diable t'emporte!

Simon veut ôter la jaquette, la femme tire; les coutures éclatent. Enfin Matriona tient en mains sa jaquette; elle se la met sur la tête et se dirige vers

la porte. Elle voulait s'en aller, mais soudain elle s'arrête, prise de rage. Elle voudrait se décharger sur quelqu'un et, en même temps, elle est curieuse de savoir quel est cet homme.

IV

Debout sur le seuil, Matriona dit :

— Si c'était un honnête homme, il ne serait pas tout nu ; regarde, il n'a pas même de chemise. Si tu avais fait quelque chose de bon, tu m'aurais dit d'où tu as ramené cet élégant.

— Mais je te le dis : je passais près de la chapelle, et je trouve ce garçon tout nu, presque gelé ; nous ne sommes plus en été... C'est Dieu qui m'a guidé vers lui, il serait mort cette nuit. Que faire ? Il y a des choses qui arrivent. Je l'ai relevé, je l'ai vêtu, je l'ai amené ici. Apaise ton cœur, c'est un péché, Matriona. Nous mourrons un jour.

Matriona voulait répliquer, mais elle jeta les yeux sur l'étranger et se tut. Assis sur le banc, il se tenait immobile, les mains croisées sur ses genoux, la tête penchée sur sa poitrine ; il suffoquait comme

si quelque chose l'étouffait. Matriona se tut. Simon lui dit :

— Matriona, n'as-tu plus Dieu dans ton cœur ?

A ces paroles, Matriona considéra de nouveau l'étranger et son cœur se fondit. Quittant le seuil, elle alla vers le poêle pour préparer le souper, posa l'écuelle sur la table, versa le *kwass* et apporta le dernier pain, avec un couteau et des cuillers.

— Allons, mangez, dit-elle.

Simon poussa l'homme vers la table.

— Approche, jeune homme, dit-il.

Il coupa du pain, le trempa et tous deux se mirent à manger. Matriona s'assit au coin de la table, et le menton appuyé sur ses poings, regarda l'étranger.

Elle fut prise d'une grande pitié et se mit à son tour à l'aimer. Aussitôt l'étranger devint plus gai et, relevant la tête, il sourit à Matriona.

Le souper fini, celle-ci rangea la vaisselle et dit :

— D'où viens-tu ?

— Je ne suis pas d'ici.

— Comment t'es-tu trouvé là ?

— Je ne puis le dire.

— Qui t'a dépouillé ?

— C'est Dieu qui m'a puni.

— Et c'est pour cela que tu restais tout nu.

— Oui je restais ainsi, tout nu. Je gelais. Simon m'a vu. Il a eu pitié de moi. Il m'a mis son cafetan, m'a dit de le suivre. Toi, tu as compati à ma mi-

sère, tu m'as donné à manger et à boire. Dieu vous sauve !

Matriona se leva, retira de la fenêtre une vieille chemise de Simon, qu'elle avait rapiécée, et la donna à l'étranger, en même temps qu'une vieille paire de caleçons.

— Prends, lui dit-elle. Je vois que tu n'as même pas de chemise. Habille-toi et couche-toi où tu voudras, sur le banc ou sur le poêle.

L'étranger retira le cafetan, mit la chemise et le caleçon et s'étendit sur le banc. Matriona éteignit la chandelle, ramassa le cafetan et grimpa sur le poêle à côté de son mari. Elle se coucha en se couvrant d'un bout du cafetan.

Mais elle ne pouvait s'endormir : l'étranger la préoccupait.

Elle pensa aussi qu'on avait mangé tout ce qui restait de pain, qu'on en manquerait le lendemain, qu'elle avait donné à l'hôte la chemise et le caleçon de Simon. Et elle se sentit triste ; mais se rappelant le sourire de l'étranger, elle tressaillit de joie.

Longtemps, Matriona resta éveillée. Simon ne dormait pas non plus, et tirait le cafetan de son côté.

— Simon !

— Quoi ?

— On a mangé tout le pain ; je n'ai pas cuit aujourd'hui. Que ferai-je demain ? Dois-je demander à Mélania de m'en prêter demain ?

— Si nous vivons, nous aurons de quoi manger.

Ils se turent un moment.

— Cet homme a l'air bon, pourquoi ne dit-il rien sur lui-même ?

— Sans doute qu'il ne peut pas.

— Simon !

— Quoi ?

— Nous donnons aux autres, pourquoi est-ce que personne ne nous donne à nous ?

Simon ne sut que répondre.

— Assez causé, fit-il en se retournant ; et il s'endormit.

Simon s'éveilla de bonne heure : les enfants dormaient encore ; la femme était sortie pour demander du pain aux voisins. L'étranger de la veille, dans la vieille chemise et le vieux caleçon, était assis sur le banc, les yeux levés ; son visage était devenu plus serein.

— Eh bien ! mon brave, lui dit Simon, l'estomac demande du pain et le corps des vêtements. Il faut se suffire, se nourrir. Sais-tu travailler ?

— Je ne sais rien.

Simon ouvrit de grands yeux et dit :

— Les hommes t'apprendront tout, si tu as de la bonne volonté.

— Tout le monde travaille, je ferai comme les autres.

— Comment t'appelles-tu ?

— Michel.

— Eh bien ! Michel, tu ne veux rien dire sur toi, c'est ton affaire ; mais il faut manger ; si tu fais ce que je te dirai, je te nourrirai.

— Que Dieu te bénisse ! Enseigne-moi, montre-moi ce qu'il faut faire.

Simon prit du fil et se mit à préparer le bout.

— Ce n'est pas difficile, regarde.

Michel regarde, prend le fil à son tour, prépare le bout, et aussitôt Simon lui apprend à cirer le fil, et le tordre avec une soie de porc. Michel comprend cela aussi du premier coup. Ensuite le patron lui montre à coudre. Et Michel comprend cela aussitôt. Dès la troisième journée, quelque travail qu'on lui montrât, Michel comprenait tout de suite. Il travaillait si proprement qu'on eût pu croire qu'il avait fait des bottes toute sa vie. Il ne perdait pas une minute, mangeait peu ; son travail terminé, il restait dans son coin, les yeux levés, sans rien dire. Il ne sortait jamais, ne plaisantait jamais, ne riait jamais. On ne l'avait vu sourire qu'une fois : le premier soir, quand la femme lui avait servi à souper.

VI

Jour par jour, semaine par semaine, une année s'écoula. Michel continuait à vivre et à travailler chez Simon. L'ouvrier devint célèbre : nul ne faisait des bottes aussi soignées, aussi solides que Michel, l'ouvrier de Simon ; et on venait de partout à la ronde commander des bottes chez Simon. Simon commença à vivre à son aise.

Un jour d'hiver, Simon et Michel travaillaient ensemble, quand ils entendirent une voiture à trois chevaux avec des grelots. Ils regardèrent par la fenêtre, la voiture s'arrêta devant l'izba. Un valet sauta du siège, ouvrit la portière. Un monsieur, enveloppé d'une pelisse, descendit de la voiture, se dirigea vers la demeure de Simon et gravit le perron. Matriona ouvrit la porte toute grande. Le monsieur se baissa, entra dans l'izba, se redressa ; sa tête touchait presque au plafond, et il remplis-

sait à lui seul tout un coin de la pièce. Simon se leva, salua le monsieur avec étonnement. Jamais il n'avait vu un homme pareil. Simon lui-même était trapu, Michel, maigre, Matriona semblait une vieille bûche séchée. Cet homme semblait venir d'un autre monde : avec sa face rouge et pleine, son cou de taureau, il avait l'air d'être bâti en airain.

Après avoir soufflé avec force, il jeta sa fourrure, s'assit sur le banc, et dit :

— Lequel de vous est le patron cordonnier ?

Simon s'avança.

— C'est moi, Votre Seigneurie, dit-il.

Le monsieur appela son valet.

— Fedka ! apporte-moi le cuir.

Le domestique accourut avec un paquet. Le monsieur prit le paquet et le posa sur la table.

— Défaits ce paquet, dit-il.

L'autre obéit.

Le monsieur montra le cuir à Simon, et dit :

— Écoute, cordonnier, tu vois bien ce cuir ?

— Oui, Votre Seigneurie.

— Te rends-tu compte de la marchandise que c'est ?

Simon tâta le cuir et répondit :

— La marchandise est très bonne.

— Oui, elle est bonne, imbécile ; tu n'as encore jamais vu pareille marchandise, c'est du cuir d'Allemagne, entends-tu ? Il vaut vingt roubles, ce cuir.

Simon intimidé répond :

— Où pourrions-nous voir tout cela, nous autres?

— Sans doute. Peux-tu me faire des bottes avec ce cuir?

— Certainement, Votre Seigneurie.

Le monsieur s'écria :

— Certainement ! Comprends bien pour qui tu vas travailler et avec quelle marchandise; fais-moi des bottes qui puissent durer un an, que je puisse porter un an sans les tourner ni les déchirer. Si tu peux le faire, alors prends ce cuir et taille; sinon, refuse. Je te préviens : si les bottes se déchirent avant un an, je te fourre en prison; si elles me durent un an, tu auras dix roubles.

Simon, effrayé, hésite, il ne sait que répondre. Il regarde Michel, le pousse du coude, et lui chuchote :

— Faut-il accepter?

— Prends le travail, fait Michel.

Simon écoute Michel, accepte et s'engage à livrer des bottes qui ne tourneraient pas, ne se déchiraient pas de toute une année.

Le monsieur appela le valet, lui ordonna de lui déchausser le pied gauche, tendit son pied, et dit à Simon :

— Eh bien ! prends les mesures.

Simon prit un papier de dix *verchok* (1), le plia en

(1) Un *verchok* vaut environ 0^m 045.

bandes, se mit à genoux, essuya ses mains à son tablier pour ne pas salir la chaussette du monsieur, et se mit à prendre mesure. Simon prend la mesure de la semelle, du cou-de-pied, et se met à mesurer le mollet; mais le papier n'en peut faire le tour; le mollet est gros comme une poutre.

— Prends garde; ne fais pas trop étroit au mollet.

Simon ajoute du papier. Le monsieur, assis, agite ses doigts de pied dans la chaussette, regarde les gens qui sont là.

Il aperçut Michel.

— Quel est celui-ci? demanda-t-il.

— Mais c'est mon ouvrier, celui qui fera les bottes, répondit Simon.

— Attention ! dit le monsieur, s'adressant à Michel. Il faut qu'elles me durent un an.

Simon lève les yeux sur Michel et s'aperçoit qu'il ne regarde même pas le monsieur; il regarde au-dessus et au delà de lui, comme s'il voyait quelqu'un. Il regarde, il regarde, et tout à coup il sourit avec sérénité.

— Pourquoi ris-tu, imbécile? Veille plutôt à ce que mes bottes soient prêtes à temps.

Michel répondit :

— Vos bottes seront prêtes au moment voulu.

— C'est bien.

Le monsieur se rechaussa, s'enveloppa de sa pelisse et se dirigea vers la porte; mais, ayant

oublié de se baisser, il se cogna le front contre la solive. Il se mit à jurer, se frotta la tête, puis remonta dans sa voiture et partit.

Une fois le monsieur parti, Simon dit :

— En voilà un qui est fort comme un roc, il a rompu la solive et il s'en moque.

Matriona opina :

— Avec la vie qu'il mène, comment ne serait-ce pas un bel homme ? Coulé en airain comme il l'est, la mort ne le prendra pas de sitôt.

VII

Simon s'adressa à Michel :

— Nous avons accepté cette commande; pourvu qu'elle ne nous cause aucun ennui. Le cuir est cher, le seigneur est violent; pourvu que nous ne nous trompions pas! Tu as de meilleurs yeux, ta main est plus sûre, tiens, voici les mesures; taille-moi ce cuir; je ferai les coutures.

Michel obéit; il prit le cuir, le déroula sur l'établi, le plia en deux, saisit son tranchet et se mit à tailler.

Matriona s'approche, regarde le travail de Michel et s'étonne de ce qu'il fait. Habitée au métier, elle voit que Michel taille non des bottes mais des sandales.

Elle voulut parler mais pensa : « Je n'aurai sans doute pas compris quel genre de chaussures il

faut au seigneur. Michel sait mieux que moi ce qu'il fait; je ne m'en mêle pas. »

Michel a taillé les chaussures, il prend les morceaux et se met à coudre, non des deux côtés, mais d'un seul, comme pour des sandales. Matriona s'étonne, mais elle ne veut pas s'en mêler, et Michel continue de coudre. L'heure du repas est venue. Simon quitte sa besogne et voit que Michel a fait avec le cuir des sandales au lieu de bottes. Simon pousse un : Ah! et pense : « Comment? Michel qui durant toute une année ne s'est jamais trompé!... quel malheur il vient de faire maintenant! La marchandise est perdue; que vais-je dire au seigneur? Où trouver pareille marchandise? »

Et il dit à Michel :

— Qu'as-tu fait, mon ami? tu m'as perdu. Le seigneur m'a commandé des bottes, et toi, qu'as-tu fait?

Au même instant on frappe un grand coup à la porte. On regarde par la fenêtre, on voit quelqu'un qui attache son cheval à l'anneau de la porte. On ouvre; le domestique du monsieur entre.

— Bonsoir, patron.

— Bonsoir, que nous veux-tu?

— Madame m'envoie pour les bottes.

— Les bottes? Quoi?

— Oui, monsieur n'a plus besoin de bottes. Il est mort.

— Comment!

— Il n'est pas même rentré vivant ; il est mort dans la voiture. Nous arrivons, j'ouvre, et je le vois couché au fond, tout raide, c'est à grand'peine qu'on a pu le retirer. Madame m'a envoyé chez vous en disant : « Va dire au cordonnier de faire des sandales pour un mort au lieu des bottes que ton maître est allé commander en laissant du cuir. Qu'il se presse, attends, et rapporte les sandales. » Et voilà pourquoi je suis ici.

Michel prit les sandales et ce qui restait du cuir, roula le tout proprement et remit le paquet au domestique qui attendait.

— Adieu la compagnie ! portez-vous bien.

VIII

Un an, deux ans se passent, enfin voilà six ans que Michel vit chez Simon. C'est toujours la même chose : il ne sort jamais, parle rarement, et pendant tout ce temps il n'a souri que deux fois : la première, lorsque Matriona lui donna à manger, la seconde, à la visite du seigneur.

Simon est toujours ravi de son ouvrier, il ne lui demande plus d'où il vient, et ne craint qu'une chose, c'est qu'il ne parte.

Un jour, ils étaient tous ensemble à la maison ; la patronne mettait le pot dans le poêle, les enfants grimpaient sur les bancs et regardaient autour des fenêtres. Près d'une fenêtre, Simon poussait l'alène ; près de l'autre, Michel achevait un talon.

Un des enfants vint s'appuyer sur l'épaule de Michel, regarda à la fenêtre et lui dit :

— Vois, oncle Michel, une marchande avec deux

petites filles. On dirait qu'elles viennent de notre côté. L'une des petites est boiteuse.

A ces mots, Michel laisse son ouvrage, se tourne vers la fenêtre et regarde au dehors.

Simon s'étonne. Jamais Michel n'a regardé au dehors et le voilà collé à la vitre, et il examine quelque chose. Simon regarde à son tour par la fenêtre. Il voit en effet une femme, proprement mise, qui conduit deux fillettes, enveloppées de petites pelisses, des fichus de laine sur la tête, et se dirigeant vers sa demeure. Les enfants se ressemblent : impossible de les distinguer l'une de l'autre, mais l'une boite de la jambe gauche.

La femme s'arrête à la porte, lève le loquet et entre dans l'izba, en poussant les enfants devant elle.

— Bonjour, la compagnie.

— Soyez la bienvenue, que désirez-vous ?

La femme s'assied près de la table, les fillettes se serrent contre elle timidement ; les hommes leur font peur.

— Il me faut des souliers pour mes petites, pour le printemps.

— Bah ! c'est facile. Nous n'avons jamais fait rien d'aussi petit, mais on peut le faire ; nous essayerons. Les voulez-vous à rebords ou doublés de toile ? Michel, mon ouvrier, est très habile.

Simon se retourne et voit que Michel dévore des yeux les petites filles. Simon s'étonne. Il est vrai

que les fillettes sont jolies, avec des yeux noirs, des joues roses, potelées; les petites pelisses et les fichus sont gentils; mais pourtant il ne peut comprendre pourquoi Michel les examine avec tant d'intérêt, comme s'il les connaissait déjà. Simon, de plus en plus surpris, cause avec la femme, fait le prix et prend les mesures.

La femme pose la petite boiteuse sur ses genoux en disant :

— Prends deux mesures pour celle-ci; tu feras un soulier pour le pied-bot et trois pour l'autre pied; leurs pieds sont les mêmes; elles sont jumelles.

Après avoir pris la mesure, Simon dit, en montrant la boiteuse :

— Pourquoi est-elle venue comme ça? Une si jolie petite fille!

— C'est sa mère qui l'a estropiée.

Matriona se mêle à la conversation, curieuse de savoir qui est cette femme et qui sont ces enfants, et dit :

— N'es-tu pas leur mère?

— Ni leur mère ni leur parente, ma bonne; ce sont mes filles adoptives.

— Elles ne sont pas de ton sang et tu les choies ainsi!

— Comment ne pas les chérir? Je les ai nourries de mon lait toutes les deux. J'ai eu un enfant aussi, que Dieu m'a repris; je ne le dorlotais pas autant que celles-ci.

— A qui sont-elles?

IX

La femme, devenue prodigue de paroles, se mit à raconter :

— Il y a six ans qu'elles sont orphelines ; le père fut enterré un mardi ; la mère mourut le vendredi. Orphelines de père avant de naître, la mère ne survécut pas même un jour à leur naissance. A cette époque, je vivais au village avec mon mari ; nous étions voisins, porte à porte. Le père, un jour qu'il travaillait seul dans les bois, fut écrasé par un arbre ; il perdait ses entrailles, si bien que, de retour au logis, il trépassa. Trois jours après, sa femme accoucha de ces deux petites filles ; pauvre et solitaire, elle n'eut personne pour l'assister, ni sage-femme ni servante. Elle accoucha seule et mourut seule.

Le matin j'allai pour la voir ; j'entre et je la trouve, la malheureuse, toute froide déjà. En

mourant elle était retombée sur la petite et l'avait estropiée. Les gens s'assemblèrent ; on lava la morte, on l'ensevelit, on lui fit un cercueil et on la mit en terre. Les voisins étaient tous de braves gens. Les petites restaient seules. Où les mettre ? J'étais alors la seule nourrice du village ; j'allais mon premier-né depuis huit semaines ; je les pris, en attendant, chez moi.

Les paysans se réunirent ; on causa, on se demanda ce qu'on ferait d'elles et voici ce qu'ils me dirent : « Marie, en attendant, garde les petites, nourris-les de ton lait, et donne-nous le temps de nous mettre d'accord. »

J'avais déjà donné le sein à l'une, mais je n'avais pas fait téter l'autre, l'estropiée ; je ne pensais pas qu'elle pût vivre. Mais je me fis des reproches : elle geignait à faire pitié. Pourquoi ce petit ange doit-il souffrir ? Je la fis téter et j'allaitai les trois enfants, le mien et les deux orphelines.

J'étais jeune, forte, je mangeais bien, j'eus du lait en abondance. Dieu m'assistait. Je faisais téter deux des enfants, le troisième attendait. Quand l'un des deux était rassasié, je prenais le troisième ; et Dieu me fit la grâce de les élever. Le mien mourut deux ans après, et Dieu ne me donna plus d'enfants. Cependant nous avons acquis du bien, nous vivons maintenant au moulin, chez un marchand. Nous avons de bons gages, la vie est facile, mais je n'ai pas d'enfants. Que ferais-je seule, si je

n'avais ces fillettes ? Comment ne pas les aimer, les choyer ? Elles sont la joie de ma vie.

La femme pressa les enfants sur son cœur, embrassa la boiteuse et essuya ses yeux remplis de larmes.

Matriona soupira et dit :

— On vit sans père ni mère, on ne vit pas sans Dieu.

Ils causaient ainsi, quand tout à coup toutel'izba fut illuminée, comme par un éclair issu du coin où Michel était assis. Tous se retournent de son côté, et voient Michel assis, les mains croisées sur les genoux, les yeux levés : il souriait.

La femme partit avec les fillettes. Michel se leva du banc, posa son travail, son tablier, salua le patron et la patronne et leur dit :

— Excusez-moi, mes patrons ; Dieu m'a fait grâce, faites-moi grâce aussi.

Et les patrons voient qu'une lumière émane de Michel. Simon se lève, le salue et lui dit :

— Je vois, Michel, que tu n'es pas un homme comme les autres, et que je ne puis pas te garder ni t'interroger. Dis-moi seulement pourquoi tu étais si sombre et si craintif quand je t'ai trouvé et amené chez moi ? Pourquoi t'es-tu rasséréiné quand ma femme t'a offert à manger ? Tu as souri alors, et tu es devenu plus confiant. Plus tard, quand le seigneur est venu commander des bottes, tu as souri de nouveau, et tu es devenu plus serein encore ; et aujourd'hui, quand cette femme a amené

les petites filles, tu as souri une troisième fois, tu as rayonné. Dis-moi, Michel, pourquoi une lumière émane de toi, et pourquoi tu as souri trois fois ?

Michel répondit :

— Je rayonne, parce que j'étais puni, et que Dieu m'a pardonné. J'ai souri trois fois parce que je devais apprendre trois paroles ; et j'ai appris les paroles. J'ai appris la première quand ta femme a eu pitié de moi ; alors j'ai souri pour la première fois. La deuxième parole, je l'ai apprise quand le richard est venu commander ses bottes. A présent, en voyant les fillettes, j'ai appris la dernière parole, et j'ai souri pour la troisième fois.

Simon questionna :

— Michel, dis-moi pourquoi Dieu t'avait châtié, et quelles sont ces paroles pour que je les sache aussi ?

Michel répondit :

— Dieu m'avait puni pour une désobéissance. J'étais un ange, au ciel, et j'ai désobéi. J'étais un ange du ciel, le Seigneur m'envoya sur la terre pour chercher une âme l'âme d'une femme.

Je descendis sur la terre, et je vis une femme couchée, malade, qui venait de mettre au monde deux petites filles. Les enfants geignaient près de leur mère, trop faible pour les allaiter.

Quand elle me vit, elle comprit que Dieu demandait son âme ; elle pleura, supplia : « Ange de Dieu, mon mari a été tué, il y a trois jours, par la chute

d'un arbre dans la forêt ; je n'ai ni sœur, ni tante, ni grand'mère ; mes orphelines n'ont que moi ! Ne prends pas ma pauvre âme ! Laisse-moi élever mes enfants, jusqu'à ce qu'ils marchent ; des enfants ne peuvent pas vivre sans père ni mère. »

J'écoutai la femme, je mis un enfant à son sein, l'autre dans ses bras. Je remontai au ciel, je vins devant Dieu et lui dis : « Je n'ai pu emporter l'âme de l'accouchée. Le père a été tué par un arbre ; elle a des jumelles et elle m'a supplié de ne pas prendre son âme, de la laisser. »

Le Seigneur me répondit : « Va, et rapporte-moi l'âme de cette mère, et tu connaîtras un jour trois paroles divines : tu apprendras *ce qu'il y a dans les hommes, et ce qui n'est pas donné à l'homme, et ce qui fait vivre les hommes*. Quand tu auras appris ces trois paroles, tu reviendras au ciel. » Je retournai sur la terre et j'emportai l'âme de la pauvre mère. Les enfants quittèrent le sein maternel, le cadavre retomba, écrasant le pied d'une des petites filles.

Tandis que je m'élevais au-dessus du village, pour rapporter l'âme à Dieu, un tourbillon me saisit, mes ailes s'alourdirent, retombèrent ; l'âme monta seule vers le Seigneur et je restai gisant à terre, au bord de la route.

XI

Simon et Matriona comprirent alors qui ils avaient vêtu et nourri; qui avait vécu sous leur toit. Ils pleuraient de crainte et de joie. L'ange leur dit encore :

— Je restai seul sur le chemin, seul et nu. Je n'avais connu jusqu'alors aucune des misères humaines, ni le froid, ni la faim. Je devins homme. J'eus faim, j'eus froid, et ne sus que devenir. Je vis une chapelle consacrée au Seigneur. Je voulus m'y réfugier; la porte était cadénassée; on ne pouvait entrer. Alors je m'assis sur le seuil, cherchant à m'abriter du vent. Le soir vint; j'eus faim, j'eus froid; je souffrais. Soudain, j'entendis des pas sur la route. Un homme venait, portant des bottes; il parlait tout seul. Je vis pour la première fois la face mortelle de l'homme, depuis que moi-même j'étais devenu homme, et j'eus peur

de cette face, je me détournai. Je l'entendais qui se demandait : « Comment nourrir ma femme et mes enfants ? Comment, pendant l'hiver, se protéger contre le froid ? »

Je pensai : « Je péris de froid et de faim, et voilà, cet homme qui passe ne pense qu'à se vêtir, lui et les siens, avec des pelisses, et à se procurer du pain ; il ne saurait donc me nourrir. »

L'homme me vit ; il fronça les sourcils, devint plus terrible encore et passa... J'étais désespéré. Soudain, je l'entendis revenir, je le regardai et ne le reconnus plus : la mort qui était sur son visage avait disparu, il était redevenu un vivant, et je vis l'image de Dieu sur sa face. Il s'approcha de moi, me vêtit, me prit par la main et m'amena chez lui. Arrivés à sa demeure, une femme vint à notre rencontre, et elle parla. La femme était plus terrible que l'homme, l'haleine de la mort sortait de sa bouche ; le souffle mortel de ses paroles me coupa la respiration ; je défailtais. Elle voulait me chasser dehors, au froid, et je compris qu'elle mourrait elle-même en me chassant.

Tout à coup, son mari lui parla de Dieu. Aussitôt la femme se transforma. Pendant qu'elle nous servait à manger, et me regardait, je levai aussi les yeux sur elle : la morte était redevenue vivante, et je reconnus Dieu sur son visage. Alors je me souvins de la première parole de Dieu : *Tu connaîtras ce qu'il y a dans les hommes.* J'appris ainsi

ce qu'il y a dans les hommes : l'amour. Dans ma joie d'avoir la révélation d'une des paroles divines, je souris alors pour la première fois. Mais tout ne m'était pas révélé à la fois ; je ne comprenais pas encore *ce qui n'est pas donné à l'homme, et ce qui fait vivre les hommes.*

Je vécus chez vous une année ; l'homme vint commander des bottes, des bottes qui devaient durer un an sans tourner ni se déchirer. Je le regardai et vis près de lui un de mes compagnons, l'ange de la mort. Personne ne le vit, sauf moi. Je le connaissais, je savais qu'avant le coucher du soleil l'âme du richard serait emportée, et je pensai : l'homme prévoit pour une année à l'avance, et il ne sait pas qu'il doit mourir avant la nuit. Et je me rappelai la deuxième parole de Dieu : *Tu connaîtras ce qui n'est pas donné aux hommes.*

Je savais déjà *ce qu'il y a dans l'homme*, je venais d'apprendre *ce qui n'est pas donné aux hommes.* Il n'est pas donné à l'homme de connaître les besoins de son corps. Et je souris pour la seconde fois. J'étais heureux d'avoir aperçu mon compagnon l'ange et que Dieu m'eût révélé la deuxième parole.

Mais j'ignorais encore, je ne comprenais pas ce qui fait vivre les hommes. Je vécus ainsi, attendant la révélation de la dernière parole divine. La sixième année, la femme amena les jumelles ; je

les reconnus et j'appris tout et pensai : « La mère implorait pour ses enfants ; j'avais cru que sans père ni mère les enfants devaient périr et voilà qu'une femme, une étrangère, les a recueillies et nourries. » Et quand cette femme pleura d'attendrissement en parlant de ces petites étrangères qu'elle choyait et plaignait, je vis en elle l'image de Dieu et compris ce qui fait vivre les hommes. Je compris que Dieu m'avait révélé la troisième parole, qu'il me pardonnait, et je souris pour la troisième fois.

XII

Et le corps de l'ange se dénuda et se revêtit de lumière; les yeux humains ne pouvaient en supporter l'éclat. Sa voix, qui semblait venir non de lui, mais du ciel, s'éleva et l'ange dit :

— *Et je compris que l'homme ne vit pas de ses besoins à lui, mais qu'il vit par l'amour.* Il n'était pas donné à la mère de savoir ce qui ferait vivre ses enfants; il n'était pas donné au richard de savoir ce qu'il lui fallait; il n'est donné à aucun homme de savoir s'il lui faudra le soir des bottes pour lui vivant, ou des sandales pour lui mort.

Devenu homme, je restai vivant non parce que je sus satisfaire mes besoins humains, mais parce qu'il se trouva un passant et sa femme, pénétrés d'amour, qui eurent pitié de moi et m'aimèrent. Les orphelines vécurent, non qu'on eût songé à elles, mais parce qu'une femme étrangère avait de

l'amour dans son cœur et les plaignait et les aimait. Tous ceux qui vivent ne vivent pas parce qu'ils se suffisent à eux-mêmes, mais parce que l'amour est en l'homme.

Je savais auparavant que Dieu a donné la vie aux hommes et a voulu qu'ils vivent. Maintenant, je comprends autre chose. Je comprends que Dieu ne veut pas que l'homme vive isolément, c'est pourquoi il ne révèle à personne ce dont il a besoin. Il veut que chacun vive pour les autres, c'est pourquoi il révèle à chacun ce qui est utile à la fois à lui-même et aux autres. Je comprends maintenant que les hommes, qui croient vivre uniquement de leurs propres soucis, ne vivent en réalité que de l'amour seul. Celui qui vit en l'amour, vit en Dieu, et Dieu vit en lui ; car Dieu c'est l'amour.

Et l'ange chanta les louanges du Seigneur.

Sa voix fit trembler l'izba ; le toit s'ouvrit, une colonne de feu s'élança de la terre vers le ciel. Simon, sa femme et ses enfants se prosternèrent sur le sol. L'ange ouvrit ses grandes ailes et remonta aux cieux.

Quand Simon revint à lui, l'izba avait repris son aspect, et il s'y trouvait seul avec les siens.

LAISSE LE FEU FLAMBER, TU NE POURRAS
L'ÉTEINDRE

(1885)

Alors Pierre, s'étant approché, lui dit : Seigneur! combien de fois pardonnerai-je à mon frère lorsqu'il m'aura offensé? Sera-ce jusqu'à sept fois?

Jésus lui répondit : Je ne dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à septante fois sept fois.

C'est pourquoi ce qui arrive dans le royaume des cieux est comparé à ce que fit un roi qui voulut faire compte avec ses serviteurs.

Quand il eut commencé à compter, on lui en présenta un qui lui devait dix mille talents; et parce qu'il n'avait pas de quoi payer, son maître commanda qu'il fût vendu, lui, sa femme et ses enfants, et tout ce qu'il avait, afin que la dette fût payée.

Et ce serviteur, se jetant à terre, le suppliait, en lui disant : Seigneur, aie patience envers moi, et je te paierai tout.

Alors le maître de ce serviteur, ému de compassion, le laissa aller, et lui quitta la dette.

Mais ce serviteur, étant sorti, rencontra un de ses compagnons de service qui lui devait cent deniers, et l'ayant saisi il l'étranglait en lui disant : Paye-moi ce que tu me dois.

Et son compagnon de service, se jetant à ses pieds, le

suppliait en lui disant : Aie patience envers moi et je te paierai tout.

Mais il n'en voulut rien faire ; et, s'en étant allé, il le fit mettre en prison, pour y être jusqu'à ce qu'il eût payé sa dette.

Les autres compagnons de service, voyant ce qui s'était passé, en furent fort indignés ; et ils vinrent rapporter à leur maître tout ce qui était arrivé.

Alors son maître le fit venir et lui dit : Méchant serviteur, je t'avais quitté toute cette dette parce que tu m'en avais prié ; ne te fallait-il pas aussi avoir pitié de ton compagnon de service, comme j'avais eu pitié de toi ? Et son maître, étant irrité, le livra aux sergents jusqu'à ce qu'il lui eût payé tout ce qu'il lui devait.

C'est ainsi que vous fera mon Père Céleste, si vous ne pardonnez pas, chacun de vous, de tout cœur, les fautes de votre frère.

(MATHIEU, XVIII, 21 — 35.)

Il y avait dans un village un paysan nommé Ivan Stcherbakov. Il vivait heureux. Il était encore dans toute sa force, et on le regardait comme le meilleur travailleur du pays. En outre, il avait trois fils qui l'aidaient, l'un marié, l'autre fiancé ; le troisième, encore adolescent, commençait à labourer la terre.

La femme d'Ivan était entendue et bonne ménagère, et sa bru se trouva être aussi douce que travailleuse. Ivan aurait pu vivre très heureux avec toute sa famille. Il n'y avait de bouche inutile dans la maison que le vieux père malade (il était asthmatique, et depuis six ou sept ans il restait couché sur le poêle, sans bouger).

L'aisance régnait dans la demeure d'Ivan. Il

possédait trois chevaux avec un poulain, une vache et son veau, et quinze brebis. Les femmes confectionnaient elles-mêmes les chaussettes et les vêtements des paysans et travaillaient dans les champs, Les paysans faisaient leur besogne. La huche contenait plus de pain qu'il n'en fallait pour attendre la nouvelle fournée. L'avoine suffisait pour payer tous les impôts et subvenir à tous les besoins du ménage.

Ivan n'avait donc qu'à se laisser vivre ainsi avec ses enfants.

Malheureusement il avait pour voisin Gavriilo, le boiteux, fils de Gordéï Ivanóv, et la haine vint se mettre entre eux.

Du vivant du vieux Gordéï, quand le père d'Ivan dirigeait la maison, les paysans vivaient en bonne intelligence. Les femmes avaient-elles besoin d'un balai, ou d'un baquet, les hommes d'un balin, d'une roue de rechange, on l'envoyait chercher d'une izba à l'autre ; on se rendait mutuellement service, en bons voisins. Si un petit veau courait sur l'aire, on se contentait de le chasser en disant : « Ne le laisse pas venir chez nous, car nos gerbes ne sont pas en meules. » Quant à le cacher, ou l'enfermer dans l'aire, dans le hangar, ou à médire les uns des autres, cela n'était jamais arrivé.

Il en allait ainsi au temps des vieux. Mais quand les jeunes prirent la direction du ménage, les rapports changèrent.

Une vétille fut la cause de tout.

La poule de la bru d'Ivan commença à pondre de bonne heure; la jeune femme conservait les œufs pour la semaine sainte. Chaque jour elle trouvait un œuf sous le hangar, dans un caisson de charrette. Mais une fois, la poule, effrayée sans doute par les enfants, vola par-dessus la haie chez le voisin et y pondit. La jeune femme entendit chanter sa poule et pensa : « Je n'ai pas le temps en ce moment; il faut que je nettoie l'izba pour la fête. J'irai tout à l'heure prendre l'œuf. »

Dans la soirée elle alla sous le hangar; dans le caisson de la charrette, pas d'œuf. Elle demanda à sa belle-mère, à son beau-frère, s'ils ne l'avaient pas pris.

— Non, dirent-ils, nous ne l'avons pas pris.

Taraska, le frère cadet, lui dit :

— Ta poule a pondu dans la cour du voisin; c'est là qu'elle a chanté; et c'est de là qu'elle est revenue.

La jeune femme regarda sa poule et la vit à côté de son coq, les yeux mi-clos, sur le point de s'endormir. Elle aurait bien interrogé la poule, si elle avait pu dire où elle avait pondu.

La jeune femme partit chez sa voisine. La vieille vint à sa rencontre.

— Que veux-tu, ma fille?

— Mais voilà, grand'mère, ma poule a volé chez vous aujourd'hui; n'aurait-elle point pondu chez vous?

— Nous n'avons rien vu. Nous avons ramassé nos œufs; ceux d'autrui, nous n'en avons que faire. Nous autres, ma fille, nous n'allons pas dans la cour du voisin ramasser des œufs.

La jeune femme, mortifiée de ces paroles, dit un mot de trop, la voisine deux, et il y eut entre elles une prise de bec. La femme d'Ivan qui revenait de puiser de l'eau se mêla à la dispute. Alors la femme de Gavriilo sortit aussi et se mit à accabler sa voisine de reproches, lui jetant à la tête et le vrai et le faux. La querelle s'envenima. Toutes criaient en même temps, s'efforçant de dire deux paroles à la fois; et autant de mots, autant d'injures...

— Tu es une ci... tu es une là... Tu es une voleuse... Tu es une roulure... Et le vieux, ton beau... père, tu le laisses crever de faim, tu le laisses nu!

— C'est toi qui es une voleuse... Tu m'as pris mon tamis et tu l'as vendu. Tu as gardé chez toi la palanche; rends-la-moi.

On empoigne la palanche, on renverse l'eau, les fichus volent, on se crêpe le chignon.

Gavriilo qui revenait des champs prit la défense de sa femme. A cette vue, Ivan accourut avec son fils et se mit de la partie. Ivan était un gaillard robuste. Il bouscula tout le monde et arracha à Gavriilo une poignée de barbe.

Des gens intervinrent, et ce fut à grand'peine qu'on sépara les combattants.

Voilà l'origine de la brouille.

Gavrilo ramassa les poils de sa barbe, les mit dans un papier et s'en fut demander justice au tribunal du village.

— Je n'ai pas laissé pousser ma barbe, disait-il, pour que ce grélé d'Ivan vienne me l'arracher.

Sa femme racontait à tout venant qu'on allait juger Ivan et l'envoyer en Sibérie.

Et leur haine s'envenima de plus en plus.

Dès la première heure le vieux avait poussé à la conciliation ; mais les jeunes ne l'écoutaient guère. Il leur disait :

— C'est une sottise que vous faites, les enfants. Réfléchissez un peu : tout ce bruit pour un œuf ! Les enfants ont ramassé un œuf ? Grand bien leur fasse ! Dans un œuf, il n'y a pas grand chose... Dieu en a pour tout le monde... Et puis la vieille a prononcé une mauvaise parole ? Apprends-lui à se corriger, à mieux parler... Vous vous êtes battus ? A qui cela n'arrive-t-il pas ? Allons, faites la paix, et que tout soit dit. Si vous vous entêtez à vous faire du mal, c'est vous qui en pâtirez.

Mais les jeunes n'écoutèrent pas le vieillard. Ce qu'il disait ne leur semblait point sagesse, mais radotage sénile.

Ivan refusa de faire la paix.

— Je ne lui ai point arraché la barbe, disait-il. C'est lui-même qui, poil à poil, se l'est tirée, tandis que son fils m'a déchiré toute ma chemise ; regardez.

Ils comparurent chez le juge de paix et devant le tribunal du village.

Au cours du procès, la cheville de la charrette disparut de chez Gavriilo. Les femmes accusèrent du vol le fils d'Ivan.

— Nous l'avons vu pendant la nuit passer devant la fenêtre et s'approcher de la charrette, dirent-elles, et une commère a raconté qu'il est allé chez le cabaretier offrir la cheville.

On retourna en justice; et d'une maison à l'autre, chaque jour c'étaient des disputes et des batailles. Les enfants se répétaient les injures de leurs parents, et les femmes, quand elles se trouvaient ensemble à la rivière, faisaient marcher leurs battoirs moins que leurs langues, et toujours pour s'agonir.

Au commencement, les deux paysans s'étaient bornés à se calomnier l'un l'autre; mais ils en vinrent à faire main basse sur tout ce qu'ils voyaient traîner. Ils invitèrent même leurs femmes et leurs enfants à en faire autant. Tout alla de mal en pis.

Ivan Stcherbakov et Gavriilo le boiteux demandèrent justice au *mir*, au tribunal du village, au juge de paix. Ils eurent bientôt fatigué tous les juges. Tantôt c'était Gavriilo qui cherchait à faire condamner Ivan à l'amende; tantôt Ivan se démenait pour faire mettre à la salle de police Gavriilo. Et plus ils se nuisaient, plus ils se haïssaient. Quand deux chiens s'entreprennent, plus ils se battent,

plus ils deviennent furieux ; frappe-t-on l'un des deux par derrière, il croit que l'autre l'a mordu, et sa rage s'en accroit : tels ces deux paysans. Ils vont au tribunal, on les punit tour à tour de l'amende ou de la prison ; et, à chaque fois, ils s'irritent de plus en plus l'un contre l'autre : « Attends un peu, tu me le paieras ! »

Les choses restèrent en cet état pendant six ans.

Seul le vieillard, couché sur le poêle, rabâchait toujours la même chose, voulant leur faire entendre raison.

« Que faites-vous, enfants ? Laissez donc toutes ces histoires ; vous n'entendez rien à vos intérêts. Ne vous acharnez donc pas ainsi contre votre prochain, cela n'en vaudra que mieux. Plus vous vous entêterez, plus vous en souffrirez. »

Mais personne n'écoutait le vieillard.

La septième année, un jour, à une noce, la bru d'Ivan se mit à faire honte à Gavriilo devant tout le monde, en lui criant qu'on l'avait rencontré avec des chevaux qui ne lui appartenaient pas.

Gavriilo avait bu ; il ne put se maîtriser et frappa la femme. Il la frappa tellement qu'elle dut s'aliter pour huit jours ; et elle était alors enceinte.

Ivan, enchanté de l'occasion, alla porter plainte chez le juge d'instruction : « A présent, pensait-il, me voilà débarrassé de mon voisin ; il ira sûrement en prison et peut-être en Sibérie. »

Mais il fut vite déçu. Le juge d'instruction n'admit

pas sa requête : on était venu examiner la femme, elle était levée et ne portait nulle trace de coups.

Ivan courut alors chez le juge de paix qui l'envoya devant le tribunal du village. Là il se démena si bien, donnant au secrétaire et au président un *demi-seau* d'eau-de-vie douce, qu'il parvint à faire condamner Gavriilo aux verges.

Le jugement fut lu à Gavriilo. Le secrétaire lut : « ... Le tribunal ordonne : que le paysan Gavriilo Gordéïev sera puni de vingt coups de verges sur le dos, en présence de l'assistant du tribunal. »

Ivan écoutait aussi. Il regarda Gavriilo. Qu'allait-il faire maintenant ? Gavriilo prêta l'oreille. Après avoir entendu la lecture, il devint blanc comme un linge, il se détourna et sortit dans le vestibule. Ivan le suivit. Comme il se dirigeait vers ses chevaux, il entendit Gavriilo qui disait : « C'est bon ; tu vas fouetter mon dos, et mon dos s'échauffera ; mais prends garde qu'il ne chauffe pour toi quelque chose de pire ! »

Aussitôt Ivan retourna auprès du juge.

— Juge équitable, dit-il, il me menace de l'incendie. Ecoutez ce qu'il a dit devant témoins.

On appela Gavriilo.

— Est-il vrai que tu aies dit cela ?

— Je n'ai rien dit. Fouettez-moi, puisque vous m'y avez condamné. Je vois bien que moi seul dois souffrir pour la vérité, tandis qu'à lui tout est permis.

Gavrilo voulut encore dire quelque chose, mais ses lèvres et ses joues se mirent à trembler, et il se détourna vers le mur. Le juge lui-même prit peur en le regardant : « Pourvu qu'il ne médite pas un mauvais coup contre lui-même ou contre le voisin ! » pensa-t-il.

Et le vieux juge leur dit à tous deux :

— Allons, mes amis, réconciliez-vous ; cela vaudra mieux... Toi, Gavrilo, n'es-tu pas honteux d'avoir frappé une femme enceinte ? Heureusement que Dieu l'a préservée, sans quoi de quel péché tu aurais chargé ta conscience ! Est-ce bien ? Est-ce bien, dis ? Reconnais ta faute devant lui, repens-toi et il te pardonnera ; et nous réformerons notre jugement.

Mais le secrétaire intervint :

— C'est impossible, dit-il, car la conciliation à l'amiable, prévue par l'article 117, ne s'est pas produite ; il y a maintenant chose jugée, et le jugement est exécutoire.

Le juge ne l'écouta point.

— Assez causé, fit-il. Le premier article, frère, est celui-ci : il faut avant tout obéir à Dieu, et Dieu a ordonné la réconciliation.

Et de nouveau il se mit à parler raison aux paysans.

Peine perdue : Gavrilo se montra intraitable.

— Dans un an j'aurai un demi-siècle, disait-il ; j'ai un fils marié, et je n'ai jamais été frappé par

personne, et voici qu'aujourd'hui ce grêlé d'Ivan me fait condamner aux verges ; et ce serait moi qui irais lui demander pardon !... Non, non, assez. Ivan se souviendra de moi.

De nouveau sa voix trembla, il ne put en dire davantage, se détourna et sortit.

Du tribunal jusqu'à leurs demeures, il y avait dix *verstes* ; il était tard lorsqu'Ivan arriva chez lui. Déjà les femmes étaient allées chercher le bétail. Il détela son cheval et entra dans l'izba : personne. Les fils n'étaient pas revenus des champs, les femmes étaient encore au bétail.

Ivan s'assit sur le banc et se prit à songer. Il se rappela la pâleur de Gavriilo à la lecture de l'arrêt, et comme il s'était détourné vers le mur. Son cœur se serra. Il se mit à sa place : si c'était lui, Ivan, qu'on avait condamné aux verges ! Et il se sentit de la pitié pour Gavriilo.

Il entendit tout à coup le vieux qui toussait et se remuait, puis laissait pendre ses jambes et descendait du poêle. Le vieillard descendit et se traîna jusqu'au banc où il s'assit. Cet effort l'avait fatigué : il toussa encore, puis s'accouda sur la table et demanda :

— Eh bien ! Le jugement est-il rendu ?

— On l'a condamné à vingt coups de verges, lui répondit Ivan.

Le vieux hocha la tête :

— C'est mal, ce que tu fais là, dit-il. Oh ! que

c'est mal ! Ce n'est pas à lui, c'est à toi que tu fais du mal. Ainsi on va lui frapper le dos ? T'en trouveras-tu mieux, toi, dis ?

— Il ne le fera plus ! répondit Ivan.

— Qu'est-ce qu'il ne fera plus ? En quoi a-t-il plus mal agi que toi ?

Ivan s'emporta :

— Comment ! Ce qu'il a fait ? dit-il. Mais il a failli tuer la femme, et à présent, il me menace d'incendie. Faut-il encore que je lui demande pardon ?

Le vieillard soupira et dit :

— Ivan, tu marches, toi, dans le monde entier, et moi, depuis bien des années déjà, je reste accroupi sur le poêle et à cause de cela tu t'imagines que tu vois tout et moi rien... Non, mon petit, tu ne vois rien. La colère t'aveugle. Les péchés d'autrui sont devant toi, mais les tiens derrière ton dos. Qu'as-tu dit ? Il fait le mal ?... Mais s'il était seul à faire le mal, il n'y aurait pas de mal. Est-ce que le mal vient jamais d'un seul ? Non, il vient toujours au moins de deux. Tu vois ses méfaits et tu ne vois pas les tiens. Si lui seul était méchant et toi bon, il n'y aurait pas de mal. Qui donc lui a arraché la barbe ? Qui a gâté la meule ? Qui l'a poursuivi de tribunal en tribunal ? Tu le charges de tout et toi-même tu ne fais pas mieux que lui ; et voilà d'où vient le mal. Ce n'est pas ainsi, mon fils, que j'ai vécu, et ce n'est pas ce que je vous ai appris.

Vivions-nous ainsi, nous autres, son père et moi ? Comment vivions-nous ? En bons voisins... Il n'avait plus de farine ? La femme venait : — « Oncle Frol, il me faut de la farine. — Ma fille, va sous le hangar et prends ce dont tu as besoin. » Il n'avait personne à qui confier ses chevaux : — « Va, Ivan, charge-toi de ses chevaux. » Si je manquais de quelque chose j'allais chez lui : — « Oncle Gordëï, il me faut ceci ou cela. — Prends, oncle Frol. »

Voilà comment nous en usions entre nous ; et nous nous en trouvions bien... Mais aujourd'hui, que se passe-t-il entre vous ? Dans le temps un soldat nous parlait de Plewna : votre guerre à vous, n'est-elle pas pire que celle de Plewna ? Est-ce donc une vie que la vôtre ? Quel péché !... Toi, le maître, le chef de la famille, c'est toi qui réponds de tout. Et qu'apprends-tu à tes femmes, à tes enfants ? A vivre en chiens. Hier, Taraska, ce petit morveux, a dit les pires sottises à sa tante Anna, et sa mère en rit... Est-ce beau cela ? Est-ce donc bien ? Tu seras le premier à en souffrir. Songe donc un peu à ton âme... Tu me dis une injure, moi je t'en réponds deux ; est-ce ainsi qu'il faut agir ? Non, mon cher, Notre-Seigneur, lorsqu'il est venu sur la terre, ne nous a pas appris cela, à nous autres, pauvres sots. Quelqu'un te dit une mauvaise parole, ne lui réponds pas, et il en rougira lui-même. Voici ce que le Seigneur a enseigné : si quelqu'un te donne un

soufflet, tends l'autre joue : « Frappe-moi si je le mérite », et il en sera honteux ; il se repentira et se rangera de ton côté. Voilà ce qu'il nous a ordonné, et non d'être orgueilleux... Eh bien ! Pourquoi gardes-tu le silence ? N'est-ce pas la vérité ?

Ivan écoutait et se taisait. Le vieillard fut pris d'une quinte de toux si violente qu'il eut grand-peine à s'en remettre ; puis il continua :

— Penses-tu que Jésus-Christ est venu pour nous apprendre le mal ? Non ; c'est toujours pour nous, pour notre bien... Regarde quelle vie est la tienne. Te sens-tu mieux ou pire depuis que cette Plewna est entre vous ? Compte voir combien tu as dépensé en frais de justice, de voyages, de nourriture ? Tu as des fils, de vrais aiglons, tu n'aurais qu'à te laisser vivre, toujours arrondissant ton bien, tandis qu'il commence à diminuer, et pourquoi ? Toujours à cause de ton orgueil. Tu aurais besoin d'aller dans les champs avec tes enfants, semer le blé, et te voilà obligé de courir chez un juge ou chez un agent d'affaires ; et tu ne laboures pas au bon moment, tu ne sèmes pas en temps utile ; elle ne donne rien pour rien, notre mère nourricière. L'avoine, pourquoi n'a-t-elle pas réussi ? Quand l'as-tu semée ? Seulement à ton retour de la ville. Et qu'as-tu gagné ? Un souci de plus sur ton échine. Eh ! mon petit, ne t'occupe que de tes affaires. Remue la terre avec tes enfants ; reste chez toi. Si quelqu'un t'offense, pardonne-lui. Tu auras

alors tout le temps de t'occuper de ta besogne, et tu te sentiras ainsi l'âme plus légère.

Ivan ne disait toujours rien.

— Voilà ce que j'avais à te dire, Ivan. Ecoute les paroles d'un vieillard. Va donc, attelle ton cheval, par la même route retourne au tribunal, retire toutes tes plaintes, puis, demain matin, va chez Gavriilo, faire la paix avec lui, l'inviter chez toi. Demain est justement un jour de fête (c'était la veille de la Nativité de la Vierge); apprête ton samovar, achète de l'eau-de-vie. Mets un terme à tous ces péchés, qu'il n'en soit jamais plus question. Donne tes ordres aux femmes et aux enfants.

Ivan pousse un soupir et pense : « C'est vrai, ce que dit le vieux. »

Il est sans colère, seulement il ne sait comment s'y prendre pour faire la paix.

Comme s'il eût deviné les pensées de son fils, le vieillard poursuit :

— Va, Ivan, ne tarde pas, éteins le feu à son début; une fois allumé, tu n'en serais plus maître.

Le vieillard avait encore autre chose à dire, mais il ne put achever; les femmes entraient dans l'izba et se mettaient à jacasser comme des pies. Elles savaient déjà que Gavriilo était condamné au fouet, et les menaçait d'incendie. Elles avaient même trouvé le temps de se quereller, dans les champs, avec les femmes de Gavriilo.

Elles racontèrent que la bru de Gavriilo les avait

menacées d'un membre du tribunal qui, soi-disant, protégeait Gavriilo. Il allait maintenant changer la face du procès, et d'abord le maître d'école avait déjà rédigé une autre supplique, au tzar en personne, contre Ivan. Dans cette supplique aucun détail n'était omis : et la cheville, et un certain carré de légumes, et le reste. La moitié des biens d'Ivan allait revenir à Gavriilo.

Ivan les écoutait et son cœur se glaçait de nouveau. Il ne voulait plus faire la paix avec Gavriilo.

Chez un paysan, il y a toujours quelque besogne à faire. Sans s'attarder à bavarder avec les femmes, il se leva, sortit de l'izba et s'en alla dans l'aire, sous le hangar. Pendant qu'il y faisait son travail, le soleil avait eu le temps de se coucher, et les garçons eux aussi étaient revenus des champs, où, à deux, ils avaient labouré la terre pour ensemen-
cer le blé d'hiver.

Ivan vint à leur rencontre, les questionna sur leur ouvrage, les aida à tout arranger. Il mit de côté, pour le raccommoder, un harnais déchiré ; il voulait même rentrer les perches, mais il commençait à faire nuit. Il laissa donc les perches, fit manger les bêtes, et laissa sortir Taraska qui partait pour la nuit avec les chevaux.

« Il ne reste plus qu'à souper et à se coucher », pensa Ivan. Il prit le harnais déchiré et se dirigea vers l'izba. Il ne songeait plus ni à Gavriilo ni à ce que lui avait dit son père. Déjà il avait saisi l'an-

neau et pénétrait dans le vestibule, lorsqu'il entendit derrière la haie son voisin qui injuraitquelqu'un de sa voix rauque : « Le diable ! criait Gavriilo : il mériterait d'être tué ! »

A ces mots, l'ancienne colère contre le voisin se ralluma dans le cœur d'Ivan. Il s'arrêta, et prêta l'oreille. Gavriilo s'était tu. Ivan entra dans l'izba. Le feu était déjà allumé ; la jeune femme, dans le coin, était à son rouet ; la vieille apprêtait le repas, le fils aîné tressait des *lapti*, le second tenait un livre à la main, et Taraska se préparait à partir pour la nuit. Tout eût été très bien dans l'izba sans cette colère contre le voisin.

Ivan était de mauvaise humeur. Il chassa le chat du banc, et gronda les femmes parce que le baquet n'était pas à sa place. Mécontent, maussade, il s'assit et se mit à raccommoder le harnais. Les paroles de Gavriilo ne lui sortaient pas de la tête, ses menaces, au tribunal, et aussi les mots qu'il venait de prononcer tout à l'heure d'une voix rauque : « Il mériterait d'être tué ! »

La vieille prépara le souper de Taraska qui mangea, enfila sa petite pelisse et son cafetan, se ceignit, prit un morceau de pain, et s'en alla dehors vers les chevaux. Son frère aîné voulait l'accompagner, mais Ivan se leva lui-même et sortit sur le perron.

Dehors, l'obscurité était maintenant complète. Des nuages couvraient le ciel ; le vent se mit à

souffler. Ivan descendit le perron, aida son fils à enfourcher l'un des chevaux, chassa les poulains, s'arrêta, regarda et écouta. Taraska s'éloignait au galop dans la rue, rejoignant d'autres garçons, et tous sortaient du village.

Ivan resta ainsi quelque temps auprès de la porte cochère, il ne pouvait s'empêcher de se rappeler les paroles de Gavriilo : « Prends garde qu'il ne chauffe pour toi quelque chose de pire. »

« Il est homme à ne pas reculer, pensa Ivan. Il fait si sec maintenant et voilà le vent qui s'en mêle. Il peut se faufiler quelque part en cachette, mettre le feu par derrière ; et après, cherche... Il l'allumera, le brigand, et il aura encore raison... Ah ! si je le pinçais sur le fait, il ne s'en tirerait pas comme cela ! »

Cette idée s'ancrait si profondément dans sa tête, qu'au lieu de remonter le perron, il franchit la porte cochère, gagna la rue et tourna le coin de sa maison. « Je vais aller par là, jusqu'à ma cour ; qui sait ? Il ne faut rien négliger. »

Ivan se mit à longer le mur, d'un pas régulier. Ayant tourné le coin, il regarda le long de la haie et il lui sembla qu'à l'autre coin quelque chose avait remué, quelque chose qui avait surgi instantanément de derrière le mur.

Ivan s'arrête et retient son souffle. Il écoute, regarde : tout est tranquille ; rien que le vent qui agite les petites feuilles des saules, et siffle dans le

chaume. Il fait si noir que les yeux sont inutiles ; mais sa vue finit par s'habituer à cette obscurité et Ivan distingue et le coin, et le charrue qui se trouve là, et l'avant-toit de l'izba. Il reste ainsi quelques instants, regarde et ne voit personne : « J'aurai mal vu, se dit Ivan, mais je vais tout de même faire mon tour. »

Et il s'avance à tâtons en longeant extérieurement le hangar.

Dans ses *lapti*, il marche sans bruit ; à peine entend-il ses propres pas. Il arrive jusqu'au coin, regarde ; tout à coup, il voit à l'autre bout quelque chose étinceler auprès de la charrue, puis disparaître.

Ce lui fut comme un coup au cœur. Il s'arrêta. A la même place quelque chose étincela de nouveau, avec une clarté plus vive, et il vit distinctement un homme accroupi, le dos tourné, en bonnet, qui allumait une botte de paille.

Le cœur d'Ivan tressaillit dans sa poitrine comme un oiseau. Il rassembla ses forces et se mit à courir à grandes enjambées sur l'homme. Il ne sentait pas la terre sous ses pieds : « Eh bien ! pensait-il, je te prends sur le fait. »

A peine avait-il fait quelques pas qu'un grand feu s'allumait, mais non pas à la place où avaient brillé des étincelles, et non plus une petite lueur, mais la paille de l'avant-toit flambait et la flamme se rabattait sur le toit.

Gavrilo était là debout ; on le voyait tout entier. Comme un milan qui fônd sur une alouette, Ivan se jeta sur le boiteux. « Je vais le ligotter, se dit-il, il ne s'échappera pas. »

Mais le boiteux, entendant sans doute ses pas, se retourna et — d'où lui vint cette agilité ? — se mit à sautiller comme un lièvre le long du hangar.

— Tu ne m'échapperas pas ! s'écria Ivan s'élançant à sa poursuite.

Il allait le saisir au collet, quand Gavrilo lui glissa des mains et l'empoigna par la basque de son habit. La basque se déchira et Ivan tomba. Il se releva vivement et se mit à crier :

— Au secours ! Au secours ! Arrêtez-le !

Et il continua sa poursuite.

Pendant qu'il se relevait, Gavrilo arrivait déjà près de sa cour. Mais Ivan le rejoignait et il était près de le saisir quand soudain quelque chose l'étourdit, comme si une pierre l'eût frappé au crâne. C'était Gavrilo qui, près de sa maison, avait soulevé une poutrelle en chêne, et au moment où son adversaire fondait sur lui, lui en avait asséné un coup sur la tête à toute volée.

Le coup l'assomma ; il en vit trente-six chandelles ; ses yeux se voilèrent et il chancela. Quand il revint à lui, Gavrilo n'était plus là. Il faisait clair comme en plein jour, et, du côté de sa cour, quelque chose crépitait et fusait comme une machine.

Ivan se retourna : son hangar de derrière était

tout en feu, celui du côté s'enflammait déjà et des flammèches et des pailles allumées tombaient sur l'izba, au milieu de la fumée.

— Mais que signifie cela, mes amis? s'écria Ivan.

Il leva les mains et les laissa retomber sur ses cuisses : « Je n'avais qu'à retirer la botte de paille de l'avant-toit et à la piétiner », pensa-t-il.

— Qu'est-ce donc, mes frères? répéta-t-il.

Il voulut crier, mais le souffle lui manqua; il ne put proférer une parole. Il voulut courir, ses jambes, s'accrochant l'une à l'autre, refusèrent de lui obéir. Il se traîna lentement, fit quelques pas, chancela, la respiration lui manqua de nouveau. Il s'arrêta, reprit haleine et se remit à marcher. Avant qu'il eût pu contourner le hangar de derrière et se rapprocher du foyer de l'incendie, le hangar latéral était entièrement embrasé à son tour. Un coin de la maison brûlait aussi, ainsi que la porte cochère; et de l'izba jaillissait haut la flamme. On ne pouvait plus entrer dans la cour.

Une grande foule accourut; mais il n'y avait rien à faire. Les voisins emportaient leurs meubles et emmenaient le bétail.

De la cour d'Ivan l'incendie gagna celle de Gavriilo. Le vent s'étant élevé, la flamme franchit la rue. La moitié du village fut détruite.

De l'izba d'Ivan on ne retira que le vieillard. Les siens se sauvèrent comme ils étaient. A part

les chevaux sortis pour la nuit, on dut tout abandonner : le bétail fut brûlé vif ; les poules flambèrent dans leur poulailler ; les charrettes, les charrues, les herses, les coffres des femmes, le blé sous les hangars, tout fut anéanti. Chez Gavriilo on réussit à sauver le bétail et une partie de l'avoir.

L'incendie dura toute la nuit. Ivan était près de sa cour, regardant et ne sachant que répéter :

— Qu'est-ce donc, frères ? Il n'y avait qu'à retirer la paille et à l'éteindre.

Quand le toit de son izba s'écroula, il entra au plus fort du feu, saisit une poutre embrasée et voulut la retirer. Les femmes l'ayant aperçu l'appelaient à grands cris. Mais il retira sa poutre et revint en chercher une autre. Il chancela et tomba dans le feu. Son fils se jeta à son secours et le retira des flammes. Ivan avait la barbe, les cheveux, les vêtements brûlés, les mains déchirées, mais il ne s'en apercevait pas.

— C'est le chagrin qui le rend fou, disait-on dans la foule.

L'incendie commençait à diminuer d'intensité qu'Ivan était toujours au même endroit, répétant sans cesse :

— Frères, mais qu'est-ce donc ? Il n'y avait qu'à retirer la paille.

Vers le matin l'ancien du village envoya son fils chercher Ivan.

— Oncle Ivan, ton père se meurt et il te demande.

Ivan avait oublié son père; il ne comprenait pas ce qu'on lui disait.

— Quel père ? Qui demande-t-on ? fit-il.

— Il te demande. Il se meurt dans notre izba ; viens, oncle Ivan, dit le fils de l'ancien, le tirant par la main.

Ivan le suivit.

Pendant qu'on retirait le vieillard, des pailles enflammées étaient tombées sur lui ; et il avait reçu de graves brûlures. On l'avait emporté chez l'ancien du village qui habitait un endroit assez éloigné, que le fléau avait épargné.

Lorsqu'Ivan arriva pour voir son père, il ne se trouvait dans l'izba que la vieille femme du staroste, avec les enfants assis sur le poêle. Tous les autres avaient couru au feu. Le vieillard était étendu sur un banc, un cierge à la main, les yeux tournés vers la porte. Quand son fils entra, il fit un mouvement. La vieille s'approcha et l'avertit que son fils était là. Il lui demanda de venir plus près. Ivan s'approcha et le vieillard lui dit :

— Eh bien ! Ivan, que te disais-je ? Qui donc a incendié le village ?

— C'est lui, père ! répondit Ivan. C'est lui, je l'ai pris sur le fait. C'est sous mes yeux qu'il a mis le feu au toit... Je n'avais qu'à retirer la paille enflammée et à la piétiner ; rien ne serait arrivé.

— Ivan, dit le vieillard, je vais mourir, et tu mourras aussi. Qui a péché ?

Ivan regardait son père et se taisait. Il ne pouvait dire un seul mot.

— Dis-le devant Dieu : qui a péché ? Que t'avais-je dit ?

Alors seulement Ivan revint à lui. Il comprit. Ses narines se gonflèrent ; il tomba à genoux, fondit en larmes et dit :

— Père, c'est moi qui ai péché. Pardonne-moi ! Je suis coupable devant toi et devant Dieu.

Le vieillard agita les mains. Il prit le cierge dans sa main gauche, souleva la droite vers le front d'Ivan et voulut le bénir ; mais il ne put y arriver.

— Dieu soit loué ! Dieu soit loué ! dit-il en regardant de nouveau son fils... — Ivan ! Eh ! Ivan !

— Quoi, père ?

— Que faut-il faire maintenant ?

Ivan pleurait toujours.

— Je ne sais pas, père, comment nous allons vivre à présent.

Le vieillard ferma les yeux et remua les lèvres, comme pour réunir ses dernières forces, puis de nouveau il ouvrit les yeux et murmura :

— Vous vivrez... vous vivrez en Dieu.

Le vieillard se tut, puis sourit et reprit :

— Ecoute, Ivan, ne dénonce pas l'incendiaire. Cache le péché d'autrui, Dieu t'en remettra deux.

Et le vieillard, prenant le cierge dans ses deux mains, les joignit sur son cœur, laissa échapper un soupir, se raidit et mourut.

Ivan ne dénonça point Gavriilo, et personne ne sut qui avait causé l'incendie. Et le cœur d'Ivan n'avait plus d'amertume contre Gavriilo. Celui-ci s'étonnait qu'Ivan ne le dénonçât point. D'abord il avait peur, puis il se rassura. Les paysans ne se querellaient plus, les leurs pas davantage. Pendant qu'on reconstruisait les maisons, les deux familles demeuraient côte à côte dans la même cour. Quand le village fut rebâti et les cours plus espacées, Ivan et Gavriilo, se retrouvèrent de nouveau voisins ; et ils vécurent tous les deux en bonne intelligence, ainsi qu'avaient fait leurs pères.

Ivan Stcherbakov se rappelait sans cesse les dernières paroles du vieillard, et cet enseignement de Dieu, qu'il faut éteindre le feu à son début. Et si quelqu'un lui fait du mal, il n'en tire point vengeance mais essaye d'arranger les choses ; et si quelqu'un lui dit une mauvaise parole, il ne lui répond pas par une pire ; au contraire, il se demande comment faire comprendre à l'autre qu'il ne faut pas dire de mal ; et il enseigne la même chose aux femmes et aux enfants de sa famille.

Et Ivan Stcherbakov se trouva bien de suivre ces préceptes et vécut mieux qu'auparavant.

LE CIERGE

(1885)

Vous avez entendu qu'il a été dit : œil pour œil, et dent pour dent.

Mais moi, je vous dis de ne pas résister à celui qui vous fait du mal.

(MATTHIEU, v, 38-39.)

C'était au temps des seigneurs. Il y en avait de diverses sortes. Certains n'oubiaient pas l'heure de la mort et craignaient Dieu ; ils avaient pitié des hommes. D'autres étaient de vrais chiens. Mais les pires de tous les chefs étaient ceux qui, d'anciens serfs sortis de la boue, étaient devenus maîtres à leur tour. C'étaient ceux-ci surtout qui faisaient la vie dure aux pauvres gens.

Dans un domaine seigneurial, il y avait un certain gérant. Les paysans faisaient la corvée. Les

terres étaient vastes et bonnes : des cours d'eau, des prairies, des forêts. Il y en aurait eu assez pour tout le monde, pour le seigneur et pour ses paysans, mais le propriétaire avait pris pour gérant un domestique d'une de ses autres propriétés.

Le gérant accapara aussitôt toute l'autorité et pesa de tout son poids sur l'échine des paysans. Lui-même avait une famille : sa femme et deux filles, mariées. Il avait amassé déjà beaucoup d'argent ; il aurait pu vivre, et vivre sans pécher, mais il était insatiable et déjà endurci dans le mal. Il commença par imposer aux paysans des jours de corvée supplémentaires. Il fit construire une briqueterie ; mit tout le monde sur les dents, hommes et femmes, et vendit les briques. Les paysans allèrent à Moscou se plaindre au seigneur ; mais rien n'y fit. Il les renvoya et laissa le gérant agir à sa guise. Celui-ci apprit que les paysans avaient porté plainte et voulut se venger. La vie des paysans devint plus dure encore. Parmi eux il se trouva de faux frères : ils dénoncèrent leurs camarades et s'évertuèrent à se nuire les uns les autres. Le trouble régna parmi eux et la rage du maître augmenta.

La situation s'aggravait de plus en plus ; le gérant en arrivait à tel point que tout le monde le craignait comme une bête féroce. Quand il traversait le village, on s'écartait de lui comme d'un loup, on se cachait n'importe où pour échapper à ses yeux. Le gérant s'aperçut de l'effroi qu'il inspirait

et son irritation s'en accrut. Il se mit à accabler son monde de coups et de travail. Et les paysans souffrirent davantage encore.

Il arrive qu'on supprime de tels monstres.

Les paysans commencèrent à parler de supprimer le maître. Ils s'assemblaient souvent dans quelque coin et le plus hardi disait :

« Supporterons-nous encore longtemps ce brigand ? Mourir pour mourir, tuer une créature pareille n'est pas pécher. »

Un jour, avant la semaine sainte, il y eut réunion dans les bois : le gérant avait envoyé les paysans émonder la forêt. A l'heure du repas ils se réunirent et délibérèrent.

— Comment vivre maintenant ? dirent-ils. Il nous épuisera jusqu'au bout. Nous sommes éternués. Plus de repos ni jour ni nuit pour nous et pour nos femmes. Et s'il n'est pas satisfait, le fouet. Siméon est mort sous le fouet ; Anissius a péri dans les entraves. Qu'attendrons-nous encore ? Il reviendra ce soir et s'en donnera à cœur joie. Il suffirait de le tirer de son cheval, de lui donner un coup de hache, et tout serait dit. Nous l'enfouirons comme un chien et l'eau coulera par là-dessus. Seulement entendons-nous bien, soyons unis ; pas de défection !

Ainsi parla Vassili Minaïev. Il était le plus acharné contre le gérant, qui le fouettait toutes les semaines et lui avait pris sa femme pour en faire sa cuisinière.

Les paysans se concertèrent jusqu'à l'arrivée du gérant. Il parut à cheval et chercha noise aux ouvriers parce qu'ils ne taillaient pas les arbres comme il l'entendait. Dans les tas de branches coupées, il découvrit un petit tilleul.

— Je n'ai pas ordonné de couper les tilleuls ! fit-il. Qui a fait cela ? Avouez ou je fouette tout le monde.

Il se mit à chercher dans quelle rangée se trouvait ce tilleul.

On lui dénonça Sidor. Le gérant le frappa au visage si violemment que le sang jaillit. Il en fit autant à Vassili, sous prétexte que son tas n'était pas assez gros ; et il partit.

Le soir, les paysans se réunirent encore et Vassili parla :

— Eh bien ! vous autres, Vous n'êtes pas des hommes, mais des moineaux. Vous avez crié : — « Nous allons lui faire son affaire ! » et le moment venu, vous vous dérobez. C'est ainsi que les moineaux se réunissent contre le milan : « Point de lâcheté, point de défection ! » Et quand il arrive, tous disparaissent dans les orties. Alors le milan vient, prend ce qu'il veut et l'emporte. Les moineaux reparaissent : « Couic... couic... » Il en manque un. — « Qui manque ? Ivan. Tant pis, c'est bien fait. » C'est comme vous. Quand on ne veut pas reculer, on ne recule pas. Quand il a pris Sidor, il fallait s'approcher et en finir. Mais vous : « Point

de lâcheté, point de défection ! » et lorsqu'il est venu tous ont disparu dans le buisson.

Les disputes devinrent de plus en plus fréquentes, et les paysans jurèrent de se débarrasser du gérant. Celui-ci annonça aux paysans, au cours de la semaine sainte, qu'ils auraient à labourer les terres pour l'avoine, pendant la semaine de Pâques.

Cet ordre irrita extrêmement les paysans. La semaine sainte, ils s'assemblèrent chez Vassili et recommencèrent à délibérer.

— S'il a oublié Dieu, s'il agit de la sorte, alors il faut le tuer pour de bon, disaient-ils. Nous n'en mourrons pas moins si nous ne le faisons pas.

Pierre Mikheev vint aussi. C'était un homme timide, et il n'aimait point prendre part aux discussions. Il vint cependant, écouta et dit :

— C'est un grand péché que vous méditez là, mes frères. Perdre une âme est chose grave. Il est facile de perdre l'âme d'autrui mais alors, comment s'en trouve-t-on soi-même ? Il fait le mal ? Le mal reste avec lui. Il faut le supporter, mes frères.

Vassili se fâcha :

— Il rabâche toujours la même chose : c'est péché de tuer un homme ! Certes, oui, mais quel homme ! C'est un crime d'en tuer un bon, mais un tel chien ! Dieu même le veut. Il faut tuer les chiens enragés, si l'on a pitié des hommes. Si on ne le tuait pas, ce serait un plus grand péché. A combien

de gens fera-t-il encore du mal sans cela ! Et nous, si nous avons à expier sa mort, nous souffrirons pour les autres. On nous dira merci. Si nous n'agissons pas, il fera du mal à tout le monde. Tu dis là des sottises, Mikheev. Sera-ce un moins grand péché de travailler pendant la fête du Christ ? Mais toi-même tu n'iras pas ?

Mikheev répondit :

— Et pourquoi n'irais-je pas ? Si on m'envoie labourer, j'irai. Ce n'est pas pour moi que je travaille, et Dieu saura à qui incombe le péché. Nous devons seulement ne pas l'oublier. Ce n'est pas moi qui parle ainsi, mes frères. S'il fallait combattre le mal par le mal, Dieu l'aurait proclamé, tandis qu'il est dit, au contraire : si tu t'efforces de faire disparaître le mal, tu le prends sur toi-même. Ce n'est pas difficile de tuer un homme, mais le sang tachera ton âme. Tuer un homme, c'est ensanglanter son âme. Tu crois avoir tué un méchant, tu penses avoir détruit le mal... et tu t'aperçois que tu souffres d'un mal pire. Supporte le mal et tu le vaincras.

Après cela, les paysans ne prirent aucune résolution. Les avis étaient partagés. Les uns pensaient comme Vassili, les autres étaient du côté de Pierre et, pour ne pas pécher, préféraient patienter.

Le premier jour, le dimanche, on laissa les paysans observer la fête. Le *staroste*, avec les anciens, vint le soir annoncer qu'il y avait un ordre

venant de la maison du maître : « Michel Séménovitch, le gérant, ordonne que tout le monde aille au labour demain. »

Le *staroste* traversa tout le village, annonça à tout le monde le travail du lendemain, assignant à ceux-ci les terres placées sur l'autre bord de la rivière, à ceux-là, celles qui bordaient la grand'-route. Les paysans pleurèrent, mais n'osèrent pas désobéir. Le lendemain ils sortirent les charrues et se mirent à labourer.

On sonne l'office à l'église, le monde entier chôme la fête : les paysans travaillent.

Michel Séménovitch, le gérant, se leva assez tard, et fit le tour du domaine. Sa femme et sa fille, veuve, (elle était venue pour ces quelques jours de fêtes), s'habillèrent ; un domestique attela une petite voiture, et elles se rendirent à la messe. Elles revinrent, une seryante prépara le samovar. Michel Séménovitch rentra aussi et l'on se mit à prendre le thé. Après le thé Michel Séménovitch alluma sa pipe et fit appeler le *staroste*.

— Eh bien ! As-tu installé les paysans au labourage ?

— Mais oui, Michel Séménovitch.

— Tout le monde y est-il ?

— Tout le monde. Je les ai conduits moi-même.

— Conduits, conduits... Travaillent-ils ? Vas-y voir et dis-leur que j'irai après dîner. Il faut qu'ils tracent une *déciatine* par deux charrues, et que ce

soit bien fait. Si je trouve du mauvais ouvrage, je ne tiendrai pas compte de la fête...

— C'est bien.

Le *staroste* allait se retirer, quand Michel Séménovitch le rappela pour dire encore quelque chose, mais il se sentait embarrassé, il hésitait, enfin il dit :

— Voici de quoi il s'agit : Écoute bien ce que ces brigands disent de moi. Quels sont ceux qui profèrent des menaces, ce qu'ils disent; rapporte-moi tout. Je les connais, ces brigands, ils ne veulent pas travailler, ils voudraient rester couchés, à ne rien faire. Bâfrer et faire la fête, voilà ce qu'ils aiment, et ils ne songent pas que si on laisse passer l'époque des labours, il sera trop tard. Écoute-les donc bavarder et raconte-moi tout ce qu'on dira. J'ai besoin de le savoir. Va. Mais raconte-moi bien tout !

Le *staroste* se détourna, sortit, monta à cheval et partit aux champs retrouver les paysans.

La femme du gérant ayant entendu la conversation du *staroste* avec son mari s'approcha de lui et lui adressa une prière. C'était une femme douce et de bon cœur. Quand elle le pouvait, elle apaisait son mari et défendait les paysans auprès de lui. Elle vint donc trouver son mari et lui adressa une prière :

— Michenka, mon ami, pour le grand jour, pour la fête de Notre-Seigneur, ne commets pas de

péché, et, au nom du Christ, ne fais pas travailler les paysans.

Michel ne tint aucun compte des paroles de sa femme et lui rit au nez.

— Il y a donc bien longtemps que le martinet n'a caressé tes épaules, pour te montrer aussi hardie? Ces choses-là ne te regardent pas.

— Michenka, mon ami, j'ai eu un rêve, à ton sujet, un mauvais rêve. Écoute-moi : ne fais pas travailler les paysans.

— Je te le dis, tu as probablement trop de graisse, et tu penses que le martinet ne te cinglera pas. Prends garde!

Séménovitch se fâcha, donna un coup de sa pipe sur la bouche de sa femme, la renvoya et lui ordonna de faire servir le repas.

Michel Séménovitch mangea une galantine de tête de veau, du pâté, du *stchi* au porc, un cochon de lait rôti, une soupe au lait et aux pâtes, but de l'eau-de-vie de cerises et finit par un gâteau sucré. Puis il appela la cuisinière et lui ordonna de chanter tandis que lui-même, prenant sa guitare, se mettait à danser.

Michel Séménovitch passe ainsi le temps gaiement, rotant, pinçant les cordes et lutinant la cuisinière.

Le *staroste* entre, salue, et se met à raconter ce qu'il a vu aux champs.

— Eh bien ! On laboure? Finiront-ils leur tâche?

— Ils en ont déjà fait plus de la moitié.

— Est-ce bien tracé ?

— Oui. Je n'ai rien vu de mal fait. Ils ont peur.

— Est-ce que la terre s'ouvre bien ?

— Très bien, elle se poudroie comme de la graine de pavot.

Le gérant garda le silence quelques instants.

— Et que dit-on de moi ? On m'insulte ?

Le *staroste* parut embarrassé. Michel Séménovitch lui ordonna de dire toute la vérité.

— Parle sans crainte. Ce ne sont point tes paroles que tu prononceras, mais les leurs. Si tu dis la vérité, je te récompenserai ; si tu me caches quelque chose, je te fouetterai. Ne te fâche point... Hé ! Katucha ! Donne-lui un verre d'eau-de-vie pour l'encourager.

La cuisinière alla chercher de l'eau-de-vie et l'apporta au *staroste*. Il but à la santé, avala le contenu du verre, s'essuya la barbe. « Tant pis, pensa-t-il, ce n'est pas de ma faute qu'on ne dise pas de bien de lui. Je dirai la vérité puisqu'il le veut. » Et il commença :

— On murmure, Michel Séménovitch, on murmure...

— Mais que dit-on ? Parle.

— On dit qu'il ne croit pas en Dieu.

Le gérant se mit à rire.

— Qui a dit cela ?

— Tout le monde. On dit aussi qu'il a commerce avec le diable.

Le gérant s'esclaffa.

— C'est bon. Mais raconte en détail. Qui parle de la sorte? Que dit Vassili?

Le *staroste* n'aimait point parler mal de ses camarades, mais depuis longtemps il était brouillé avec Vassili.

— Vassili crie plus fort que les autres.

— Et que dit-il? Parle donc!

— Je n'ose le répéter... Il dit qu'il n'échappera pas à la mort impénitente.

— Ah! fort bien! Mais qu'attend-il? Pourquoi ne me tue-t-il pas? Il a donc les bras trop courts? C'est bien, Vassili, tu auras ton compte. Et Tichka, le chien, lui aussi, n'est-ce pas?

— Tout le monde dit du mal.

— Mais qu'est-ce qu'on dit?

— C'est mal de le répéter.

— Pourquoi mal? Allons, du courage! Parle.

— Ils disent : Que le ventre lui éclate et que toutes ses entrailles en sortent!

Michel Séménovitch devint tout à fait joyeux et éclata de rire.

— Nous verrons quelles entrailles sortiront les premières. Qui est-ce qui a dit cela? Tichka?

— Mais personne ne dit de bien. Tous disent du mal et menacent.

— Eh bien! Et Pierre Mikheev, que dit-il? Il me maudit aussi, ce galeux?

— Non, Michel Séménovitch, Pierre ne maudit pas.

— Et que fait-il?

— Il est le seul qui ne dise rien. Il est étrange. Je l'ai regardé avec surprise, Michel Séménovitch.

— Et pourquoi?

— Tous les paysans s'étonnent de sa conduite.

— Mais que fait-il donc?

— C'est une chose tout à fait extraordinaire.

Quand je me suis approché de lui, il travaillait sur une déciatine en talus près de Tourkino. J'arrive vers lui, et je l'entends chanter d'une voix si douce, si agréable... et sur la charrue quelque chose brille...

— Eh bien?

— C'est comme un petit feu. Je le rejoins et je vois un cierge de cinq *kopeks* fiché dans la charrue. Le cierge brûle et le vent ne l'éteint pas. Devant moi il a secoué, changé de soc, et le cierge ne s'est pas éteint.

— Et qu'a-t-il dit?

— Rien. Quand il m'a vu, il m'a souhaité la fête et s'est remis à chanter.

— Lui as-tu causé?

— Non. Des paysans se sont approchés alors, et ont ri. « Ah!... ah!... disaient-ils, Mikheev ne pourra jamais assez prier pour que son travail de la semaine de Pâques lui soit pardonné. »

— Et qu'a-t-il répondu?

— Une seule chose : « Paix sur la terre aux hommes de bonne volonté. » Il s'est remis à la

charrue, a stimulé son cheval et a continué à chanter d'une voix douce. Et le cierge brûle toujours et ne s'éteint pas.

Le gérant ne riait plus. Il déposa sa guitare, laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et resta rêveur. Il demeura ainsi absorbé un certain temps, puis il congédia la cuisinière, le *staroste*, passa derrière le paravent, se jeta sur son lit et se mit à soupirer et à geindre avec le bruit de roulage d'une charretée de gerbes.

Sa femme s'approcha pour lui causer. Il ne lui répondit pas. Il prononça seulement : « Il m'a vaincu, maintenant c'est mon tour. »

— Sors, dit-elle, va renvoyer les paysans de leur travail, cela se passera peut-être. Tu en as fait bien d'autres déjà, et tu n'as jamais eu cette frayeur-là. Pourquoi craindrais-tu maintenant ?

— Je suis perdu, répondit-il. Il m'a vaincu.

La femme répliqua :

— Le voilà qui répète toujours la même chose ! « Il m'a vaincu ! Il m'a vaincu ! » Va, renvoie les paysans de leur travail et tout ira bien. Va. Je vais faire seller le cheval.

On amena le cheval, et la femme de l'intendant persuada enfin à son mari d'aller aux champs donner congé aux paysans.

Michel Séménovitch monta à cheval et partit aux champs. Il dépassa la haie ; une femme lui ouvrit la grande porte cochère et il traversa le

village. A la vue du gérant tous s'écartaient de lui et se cachaient, qui dans sa cour, qui dans son potager, qui dans un coin.

Le gérant traversa ainsi tout le village et gagna la porte de sortie. Cette porte était fermée. Il ne pouvait l'ouvrir en restant sur son cheval. Il appela, pour qu'on vint lui ouvrir, mais personne ne parut. Il mit donc pied à terre, ouvrit lui-même et se disposa à remonter en selle. Il posa le pied dans l'étrier, et comme il lançait l'autre jambe par-dessus sa monture, l'animal prit peur à la vue d'un porc et se heurta contre la barrière.

Le gérant était lourd. Il manqua la selle et vint donner du ventre contre la barrière. Il y avait là une perche pointue plus haute que les autres. Il fut précisément projeté sur cette perche. Il se déchira le ventre et tomba sur le sol.

Les paysans revenaient de leur travail. Des chevaux, en reniflant, se refusèrent à franchir la porte. Les paysans regardèrent, et aperçurent alors Michel Sémenovitch, étendu sur le dos, les bras en croix, les yeux vitreux, les entrailles pendantes, et tout baigné dans son sang; un sang que la terre ne buvait point.

Les paysans épouvantés menèrent leurs chevaux par une autre route. Seul, Pierre Mikheev descendit, s'approcha du gérant, et, le voyant mort, lui ferma les yeux. Aidé de son fils, il attela une charrette, y plaça le cadavre, et le conduisit à la maison du maître.

Celui-ci, apprenant toute l'histoire, affranchit les paysans de la corvée.

Et les paysans comprirent alors que ce n'est point dans la vengeance, mais dans la douceur que réside la toute-puissance de Dieu.

DEUX VIEILLARDS

(1885)

La femme lui dit : Seigneur! Je vois que tu es un prophète.

Nos pères ont adoré sur cette montagne et vous dites, vous autres, que le lieu où il faut adorer est à Jérusalem.

Jésus lui dit : Femme, crois-moi : le temps vient que vous n'adorerez plus le Père ni sur cette montagne, ni à Jérusalem.

Vous adorez ce que vous ne connaissez point; pour nous, nous adorons ce que nous connaissons, car le salut vient des Juifs.

Mais le temps vient, et il est déjà venu, que les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité; car le Père demande de tels adorateurs.

JEAN, IV, 19-23.

I

Deux vieillards se préparaient à aller en pèlerinage à Jérusalem. L'un d'eux, un riche paysan,

s'appelait Efim Tarassitch Schevelev ; l'autre, qui n'était pas riche, s'appelait Elisée Bodrov.

Efim était un paysan rangé. Il ne buvait pas d'eau-de-vie, ne fumait pas, ne prisait pas, et il ne jurait jamais. C'était un homme grave et austère. Il avait été déjà deux fois *staroste* et avait quitté cette fonction sans avoir encouru d'amendes. Il avait une nombreuse famille : deux fils et un petit-fils mariés, et tous demeuraient ensemble. C'était un paysan barbu, vigoureux, droit, et il avait soixante-dix ans, que sa barbe commençait à peine à blanchir.

Elisée était un petit vieillard, ni riche, ni pauvre. Jadis il travaillait comme charpentier ; devenu vieux, il restait chez lui, il élevait des abeilles. Un de ses fils travaillait au dehors, l'autre à la maison. C'était un bonhomme jovial ; il buvait de l'eau-de-vie, prisait, aimait à chanter des chansons ; mais il était débonnaire, il vivait en bons termes avec ses parents et ses voisins. C'était un petit paysan, au teint bistré, avec une petite barbiche frisée, et comme son patron, le prophète Elisée, il avait la tête toute chauve.

Depuis longtemps les deux vieillards avaient fait le vœu de pèlerinage et s'étaient entendus pour partir ensemble. Mais Tarassitch remettait toujours : ses affaires le retenaient ; aussitôt l'une terminée, l'autre s'engageait. Tantôt c'était le petit-fils qu'il fallait marier ; tantôt c'était le fils cadet

dont il voulait attendre le retour de l'armée, tantôt une nouvelle izba qu'il était en train de construire.

Un jour de fête, les deux vieillards se rencontrèrent. Ils s'assirent sur des poutres :

— Eh bien ! commença Elisée, à quand l'accomplissement de notre vœu ?

Efim fit la grimace.

— Mais il faut attendre encore un peu : cette année j'ai justement beaucoup à faire. Je viens de commencer la construction de cette izba. Je comptais y mettre une centaine de roubles, et voilà déjà la troisième centaine d'entamée. Et je n'ai pas fini ! Remettons la chose à l'été ; vers l'été, si Dieu le permet, nous partirons sans faute.

— A mon avis, il n'est pas bon de différer davantage, répondit Elisée. Il faut y aller maintenant. C'est le bon moment ; voici le printemps.

— Oui, sans doute, c'est le moment, mais comment abandonner une entreprise commencée ?

— N'as-tu donc personne ? Ton fils te remplacera.

— Et comment cela marchera-t-il ? Je n'ai pas trop de confiance en mon aîné : je suis sûr qu'il gâtera tout.

— Nous mourrons, mon cher, et ils devront vivre sans nous. Il faut bien que tes fils se tirent d'affaire.

— Oui ; c'est vrai. Mais je voudrais avoir l'œil à tout.

— Eh ! mon ami, tu ne saurais faire tout, ni voir tout. Ainsi, récemment, mes femmes nettoyaient pour la fête. C'était tantôt une chose, tantôt une autre. Je n'aurais jamais pu tout faire. L'ainée de mes brus, une femme intelligente, disait : « C'est bien heureux que la fête vienne à jour fixe, sans nous attendre ; car autrement, malgré tous nos efforts, nous n'aurions certainement jamais fini. »

Tarassitch resta rêveur, puis il reprit :

— J'ai dépensé beaucoup d'argent à cette construction, et pour se mettre en route, il ne faut pas avoir les mains vides. Cent roubles, c'est une somme !

Elisée se mit à rire.

— Ne fais pas de péché, mon cher, dit-il. Tu possèdes dix fois plus de biens que moi, et c'est toi qui t'arrêtes à la question d'argent. Donne seulement le signal du départ. Moi qui n'ai pas d'argent, j'en saurai bien trouver.

Tarassitch sourit aussi.

— Voyez-moi ce richard ! fit-il. Mais où en prendras-tu ?

— Je fouillerai la maison ; je ramasserai quelque chose, et pour compléter la somme, je vendrai une dizaine de ruches au voisin qui m'en demande depuis longtemps.

— Mais l'essaimage sera bon cette année, et tu auras des regrets.

— Des regrets ! Mon cher, je n'ai rien regretté

de ma vie, excepté mes péchés. Il n'y a rien de plus précieux que l'âme.

— C'est vrai ; mais ça ne va pas bien quand il y a du désordre dans la maison.

— Mais c'est pis quand il y a du désordre dans l'âme. Et puisque nous l'avons promis, partons !
Allons ! Partons !

II

Et Elisée persuada son ami. Efim réfléchit, réfléchit, et le lendemain matin il vint trouver Elisée :

— Eh bien ! soit, partons ! fit-il. Tu dis la vérité. Dieu est le maître de notre vie et de notre mort. Puisque nous sommes encore vivants et que nous avons des forces, il faut partir.

Dans la semaine qui suivit, les vieillards firent leurs préparatifs. Tarassitch avait de l'argent chez lui. Il prit pour lui cent roubles et en laissa deux cents à sa vieille.

Elisée, lui, vendit à son voisin dix ruches avec les essaims à naître ; il en tira soixante-dix roubles. Les trente qui manquaient, il se les procura par petites sommes chez tous les siens. Sa vieille lui donna ses derniers écus, qu'elle conservait pour son enterrement. Sa bru lui donna les siens.

Efim Tarassitch trace d'avance à son fils aîné tout

ce qu'il devra faire : où il faudra semer, où mettre le fumier, comment finir l'izba et la couvrir. Il songe à tout, il règle tout d'avance. Elisée dit seulement à sa vieille de mettre à part, pour les donner au voisin, honnêtement, les jeunes abeilles des ruches vendues. Quant aux affaires de la maison, il n'en parle pas. « Chaque chose amène sa solution. Vous êtes assez grands ; vous saurez faire pour le mieux. »

Les vieillards étaient prêts. On leur fit des galettes, on leur confectionna des sacs, on leur tailla des bandelettes neuves ; ils mirent des chaussures neuves, prirent encore une paire de *lapti* de rechange, et ils partirent.

Leurs parents les accompagnèrent jusqu'à la sortie du village, leur firent leurs adieux ; et les vieillards se mirent en route.

Elisée avait gardé sa bonne humeur : aussitôt hors du village, il oublia tous ses soucis. Il n'a qu'une pensée : être agréable à son compagnon, ne pas laisser échapper un mot pouvant le blesser ; aller en paix et en bonne union jusqu'au terme du voyage et revenir à la maison. Tout en marchant, il murmure quelques prières, ou ce qu'il se rappelle de la vie des saints. S'il rencontre un passant sur la route, ou quand il arrive quelque part pour la nuit, il s'efforce toujours d'être aimable avec tout le monde, et de dire à chacun un mot agréable. Il marche et se réjouit. Une seule chose n'a pu lui

réussir : il voulait cesser de priser ; il avait même laissé chez lui sa tabatière, mais cela lui manquait. En route quelqu'un lui offre-t-il une prise ; alors chaque fois, il reste en arrière de son voisin pour ne pas lui donner l'exemple du péché, et il prise.

Efim Tarassitch marche d'un pas ferme. Il ne fait pas de mal, ne dit point de paroles inutiles, mais il ne se sent pas le cœur joyeux : il ne peut chasser de sa pensée les soucis domestiques. Il songe sans cesse à ce qui se passe chez lui. N'a-t-il pas oublié quelques recommandations à son fils ? Son fils fera-t-il comme il lui a été ordonné ?

Sur sa route il voit planter des pommes de terre, ou transporter du fumier, et il pense : « Fait-il comme je lui ai dit, le garçon ? »

Il retournerait volontiers lui montrer lui-même.

III

Les vieillards marchèrent cinq semaines. Les *lapti* dont ils s'étaient munis étaient usés. Ils durent en acheter d'autres. Ils arrivèrent en Ukraine. Depuis leur départ ils payaient leur gîte et leur nourriture. Une fois en Ukraine, ce fut à qui les inviterait le premier. On les logeait et les nourrissait sans vouloir accepter leur argent ; on remplissait leurs sacs de pain ou de galettes. Ils firent ainsi sept cents *verstes*.

Après avoir traversé une autre province, ils arrivèrent dans un pays où régnait la disette. Là, on les couchait encore pour rien, mais on ne leur offrait plus à manger. On ne leur donnait même pas un morceau de pain partout ; il leur arrivait de n'en pouvoir trouver même pour de l'argent. On leur disait que l'année d'avant rien n'avait poussé, que ceux qui étaient riches s'étaient ruinés, avaient tout vendu ; que ceux qui avaient juste de quoi

vivre étaient devenus pauvres et que les pauvres avaient émigré, ou mendiaient ou périssaient de misère à la maison ; et que, pendant l'hiver, ils mangeaient du son et des graines d'arroche.

Dans un village où ils passèrent la nuit, les paysans achetèrent une quinzaine de livres de pain ; puis ils partirent le lendemain, avant l'aube, afin de parcourir une longue distance avant la chaleur. Ils firent une dizaine de *verstes*, et s'approchèrent d'une petite rivière. Là ils s'assirent, puisèrent de l'eau dans leurs gobelets, y trempèrent leur pain, mangèrent, et changèrent de chaussures. Ils restèrent ainsi un moment à se reposer. Elisée prit sa tabatière de corne. Efim Tarassitch hocha la tête.

— Comment ne te défais-tu point d'une si mauvaise habitude ? dit-il.

Elisée eut un geste de découragement :

— Le péché a eu raison de moi. Qu'y puis-je ?

Ils se levèrent et poursuivirent leur chemin. Ils firent encore une dizaine de *verstes* et arrivèrent à un gros bourg, qu'ils traversèrent. Il faisait chaud. Elisée se sentit fatigué ; il voulut se reposer et boire un peu ; mais Tarassitch ne s'arrêta pas. Il était meilleur marcheur que son compagnon, qui le suivait avec peine.

— Je voudrais boire, dit-il.

— Eh bien ! bois ; moi, je n'ai pas soif.

Elisée s'arrêta.

— Ne m'attends pas, dit-il ; je vais courir jus-

qu'à cette petite izba, je boirai un coup, et te rattraperai bientôt.

— C'est bien.

Efim Tarassitch partit donc seul sur la route, pendant qu'Élisée se dirigeait vers l'izba.

Élisée s'approcha de l'izba. Elle était petite, en argile peinte, le bas en noir, le haut en blanc. L'argile s'effritait par endroits. Il y avait évidemment longtemps qu'on ne l'avait repeinte, et le toit était percé d'un côté. L'entrée de l'izba donnait sur la cour. Élisée entra dans la cour. Il vit, étendu le long de l'entrée, un homme sans barbe, maigre, la chemise dans son pantalon, à la manière petite-russienne. L'homme avait dû se coucher à l'ombre, mais le soleil dardait maintenant droit sur lui. Il était étendu et ne dormait pas. Élisée l'appela, lui demanda à boire ; pas de réponse.

« Il doit être malade, ou fort peu accueillant », pensa Élisée. Il se dirigea vers la porte. Il entendit deux voix d'enfants qui pleuraient dans l'izba. Il frappa avec l'anneau.

— Eh ! Patrons !

Personne ne bougea. Il frappa de nouveau avec son bâton :

— Eh ! Chrétiens ! Serviteurs de Dieu !

Pas de réponse. Élisée allait se retirer lorsqu'il entendit derrière la porte un gémissement.

« Il y a peut-être un malheur, là, derrière. Il faut voir. » Et Élisée revint vers l'izba.

IV

Il tourna l'anneau non fixé, ouvrit la porte et pénétra dans le vestibule. La porte de la chambre était ouverte. A gauche se trouvait le poêle ; en face, dans le coin principal où étaient suspendues les icones, une table ; devant la table un banc. Sur le banc était assise une vieille femme vêtue seulement d'une chemise, les cheveux dénoués ; la tête appuyée sur la table. Un petit garçon maigre, pâle comme cire, le ventre enflé, se tenait près d'elle. Il tirait la vieille par la manche en poussant de grands cris : il lui demandait quelque chose. Élisée entre dans la chambre qu'empestent de mauvaises odeurs. Il regarde : derrière le poêle, sur la planche, il aperçoit une femme couchée. Elle est étendue sur le ventre, ne regarde rien et ne fait que râler. Sa jambe tantôt s'étend, tantôt se contracte, elle s'agite, se débat d'un côté sur l'autre et

une odeur nauséabonde s'exhale d'elle. On voyait qu'elle avait fait sous elle ; et personne ne pouvait la nettoyer.

La vieille leva la tête et vit l'homme.

— De quoi as-tu besoin ? Que veux-tu ? Il n'y a rien ici.

Élisée comprit ce qu'elle disait, et s'approchant il dit :

— Je suis entré, servante de Dieu, pour demander à boire.

— Il n'y a personne pour apporter à boire ; et il n'y rien à prendre ici. Tu peux t'en aller.

— Mais comment ! demanda Élisée, vous n'avez donc personne de valide chez vous, pour nettoyer cette femme ?

— Personne. Mon homme se meurt dans la cour et nous ici.

A la vue d'un étranger le petit garçon s'était tu. Mais quand la vieille se mit à parler, il la tira de nouveau par la manche.

— Du pain, grand'mère, donne-moi du pain !

Et il se remit à pleurer.

A peine Élisée avait-il eu le temps d'interroger la vieille que le paysan venait s'affaïsser dans l'izba. Il se traîna le long des murs et voulut s'asseoir sur le banc ; mais il n'y réussit pas et tomba à terre. Sans se relever, il essaya de parler. Les mots sortaient avec peine, un par un ; il reprenait haleine après chacun.

— La maladie... et nous avons faim. Celui-là meurt de faim, dit-il, montrant d'un signe de tête le petit garçon. Et il se mit à pleurer.

Élisée secoua son sac derrière son épaule, l'ôta, le posa par terre, puis le souleva sur le banc, et le dénoua hâtivement. Il prit le pain, un couteau, coupa un morceau et le tendit au paysan. Celui-ci ne le prit point et montra le petit garçon et la petite fille comme pour dire : « Donne-le leur à eux. » Élisée le donna au garçon.

Le petit garçon, sentant le pain, le saisit de ses petites mains, et y enfonça jusqu'à son nez. Une petite fille sortit de derrière le poêle, et fixa ses yeux sur le pain. Élisée lui en donna aussi. Il coupa encore un morceau et le tendit à la vieille. La vieille le prit et se mit à mâcher.

— Il faudrait apporter de l'eau, ils ont la bouche sèche, dit Élisée.

— Hier ou aujourd'hui, je ne m'en souviens plus déjà, je voulais apporter de l'eau, dit la vieille, et je suis tombée. C'est à peine si j'ai pu me traîner jusqu'à la maison. Et le seau est resté là-bas si on ne l'a pas pris.

Élisée demanda où était le puits. La vieille le lui indiqua. Il sortit, trouva le seau, apporta de l'eau et fit boire tout le monde. Les enfants mangèrent encore du pain avec de l'eau ; la vieille mangea aussi ; mais le paysan ne mangea pas.

— Je ne peux pas, disait-il.

Quant à la femme, loin de se lever, elle ne revenait pas à elle et ne faisait que s'agiter sur sa planche.

Élisée se rendit dans le village, chez l'épicier, acheta du gruau, du sel, de la farine, du beurre. Il fit une espèce de soupe, prépara du gruau, et donna à manger à tout ce monde.

Le paysan mangea un peu, ainsi que la vieille. La petite fille et le petit garçon lèchèrent le plat, puis s'endormirent dans les bras l'un de l'autre. Le paysan et la vieille racontèrent leur histoire :

« Auparavant, dirent-ils, nous ne vivions pas très grassement non plus. Mais justement, voilà que rien ne poussa. Vers l'automne nos récoltes étaient déjà épuisées. Tout étant mangé, nous demandâmes aux voisins, puis aux personnes charitables. D'abord on nous donna. Ensuite on commença à nous refuser. Ils auraient bien voulu nous donner, mais ils ne le pouvaient pas; et puis nous commençons à avoir honte de demander sans cesse. Nous devons à tout le monde, et de l'argent, et de la farine, et du pain. J'ai cherché du travail, dit le paysan; je n'en ai point trouvé. On travaille juste pour son pain; pour trouver une journée de travail, il faut

perdre deux jours. Alors la vieille et la gamine sont allées mendier... Elles ne recueillaient pas grand-chose ; personne n'avait de pain. Pourtant on mangeait tout de même. Nous comptions nous trainer ainsi jusqu'à la moisson prochaine. Mais depuis le printemps on a cessé de donner. Et par surcroît la maladie est tombée sur nous ! Ça allait de mal en pis : un jour nous mangions ; deux autres, rien. Nous nous sommes tous mis à manger de l'herbe. Est-ce l'herbe ou autre chose, le fait est que la maladie prit la femme. Elle s'alita... et moi, je n'ai plus de forces... Je ne sais comment nous sortirons de là. »

« Je suis restée seule, dit la vieille ; j'ai fait ce que j'ai pu, mais, ne prenant pas de nourriture, je me suis épuisée... La petite fille dépérit et devient peureuse... Nous voulions l'envoyer chez le voisin, elle s'y refusait... Elle se tenait tapie dans un coin et n'en bougeait pas... Avant-hier la voisine entra... mais nous trouvant affamés, et la femme malade, elle tourna les talons et s'en alla... Son homme lui-même est parti n'ayant pas de quoi donner à manger à ses petits enfants... C'est ainsi que nous étions couchés, attendant la mort. »

Élisée, ayant entendu ce récit, résolut de ne pas rejoindre son compagnon le même jour et de passer la nuit dans l'izba. Le lendemain matin, il se leva et s'occupa de tout dans la maison, comme s'il eût été le patron. Aidé de la vieille, il pétrit la pâte

pour le pain et alluma le poêle. Il alla avec la petite fille chez le voisin chercher ce qu'il fallait. A chacune de ses demandes il s'apercevait qu'il n'y avait rien, pas plus pour le ménage que pour se vêtir ; tout était mangé. Alors Élisée, achetant une chose, en fabriquant une autre, se procura tout ce qui manquait. Il demeura ainsi une journée, une deuxième, puis une troisième. Le petit garçon se remit ; il se traînait sur le banc, et venait se frotter calmement près d'Élisée. La petite fille, devenue tout à fait gaie, l'aidait en tout et sans cesse courait derrière lui en criant : « Grand-père ! petit grand-père ! » La vieille se rétablit aussi et alla chez sa voisine. Le paysan commença à longer les murs. Seule la femme était encore couchée ; mais le troisième jour, elle revint à elle et demanda à manger.

« Eh bien ! pensait Élisée, je ne croyais pas rester ici aussi longtemps. Maintenant il est temps de partir. »

VI

Le quatrième jour commençaient les fêtes de Saint-Pierre et Paul.

Elisée pensa : « Je vais leur acheter de quoi se régaler, je festoierai avec eux, et le soir je partirai. »

Il retourna au village acheter du lait, de la farine bien blanche, de la graisse. Il cuisina, fit des pâtisseries avec la vieille. Le matin il alla à la messe et, à son retour, le régal commença. Ce jour-là la femme se leva et marcha. Le paysan se fit la barbe, mit une chemise propre que lui avait lavée la vieille, et se rendit au village, pour demander un service à un riche paysan, auquel il avait engagé son pré et son champ. Il était allé le prier de lui rendre ses terres avant les travaux. Le paysan rentra dans la soirée, bien triste, et se mit à pleurer. Le riche paysan avait refusé : « Apporte d'abord l'argent ! » avait-il dit.

Élisée se reprit à réfléchir ! « Comment vont-ils vivre maintenant ? Les autres s'en iront faucher ; eux non : leur pré est engagé. Quand le seigle sera mûr, les autres s'en iront moissonner ; et le seigle sera bon cette année ; et eux n'auront rien, la récolte ne leur appartiendra pas. Si je pars, ils retomberont comme ils étaient. »

Élisée résolut de ne pas partir ce soir-là et remit son départ au lendemain matin. Il alla se coucher dans la cour ; il fit sa prière, s'étendit, mais ne put s'endormir : « Il faut que je parte : il me reste si peu d'argent, si peu de temps ! Et pourtant ces pauvres diables me font pitié... Mais, peut-on secourir tout le monde ? Je ne voulais que leur apporter de l'eau et donner un peu de pain à chacun, et voilà jusqu'où les choses en sont venues ? Il y a déjà le pré et le champ à dégager. Les terres dégagées, il faudra acheter une vache pour les enfants, puis un cheval au paysan, pour transporter les gerbes... Tu es allé un peu loin, mon ami Élisée Kouznitch. Tu as perdu la boussole et tu ne peux plus t'orienter ! »

Élisée se leva, retira son castan de derrière sa tête ; ouvrit sa tabatière de corne, pris, et chercha à voir clair dans ses pensées. Mais il avait beau réfléchir, il ne pouvait rien trouver.

Il fallait partir ; mais abandonner ces malheureux, quelle misère !

Il ne savait que décider. Il remit de nouveau son

caftan sous sa tête et se recoucha. Il resta ainsi longtemps. Les coqs avaient déjà chanté quand il commença à s'endormir...

Tout à coup, il lui semble qu'il s'est réveillé. Il se voit tout habillé, avec sa besace et son bâton. Il va franchir la porte d'entrée; elle est juste entrebâillée pour laisser passer un homme. Il marche vers la porte, mais son sac s'accroche d'un côté; il veut le dégager et s'accroche de l'autre côté par son soulier; le soulier se défait. A peine est-il libre qu'il se sent de nouveau retenu, non par la clôture, mais par la petite fille qui le tient en criant : « Grand'père! Petit grand'père! du pain! » Il regarde son pied, c'est le petit garçon qui agrippe sa chaussette; et, de la fenêtre, la vieille et le paysan le regardent.

Élisée s'éveilla : « Demain, se dit-il, je rachèterai le champ et le pré; en outre j'achèterai un cheval pour l'homme, de la farine pour attendre la prochaine moisson, et une vache pour les enfants; car autrement, je m'en irais chercher le Christ par delà les mers, mais je le perdrais en moi-même. Il faut s'entr'aider. »

Il s'endormit jusqu'au matin, se leva de bonne heure, se rendit chez le riche paysan et racheta les semailles et le pré. Il racheta aussi la faux, qui avait été vendue et la rapporta à la maison. Il envoya le paysan faucher, et lui-même s'en fut chez le cabaretier pour y trouver un cheval et

une charrette à vendre. Il marchanda, acheta, fit emplette de farine, mit le sac sur la charrette, et partit ensuite pour acheter une vache. Tandis qu'il marchait dans la rue, Elisée vit devant lui deux femmes de l'Ukraine qui cheminaient en bavardant entre elles. Elisée entendit qu'elles parlaient de lui. L'une d'elles disait : « D'abord on n'a pas su quel était cet homme ; il est très simple... On a pensé que c'était un pèlerin ordinaire... Il entra pour demander à boire, et demeura chez eux... On dit qu'il leur a acheté tout... Je l'ai vu moi-même aujourd'hui chez le cabaretier leur acheter un cheval et une charrette. Il existe donc au monde des gens pareils ! Il faut aller voir. »

Elisée entendit ces propos et comprit qu'on le louait. Alors il n'alla pas acheter la vache. Il revint chez le cabaretier, et lui paya le cheval. Il attela, chargea le sac de farine et prit le chemin de l'izba. Arrivé à la porte d'entrée, il s'arrêta et descendit de la charrette. Les habitants du logis aperçurent le cheval et s'étonnèrent. Ils pensaient bien que le cheval avait été acheté pour eux ; mais ils n'osaient le dire. Le paysan vint ouvrir la porte.

— Où t'es-tu procuré ce cheval, dit-il, mon bon vieux ?

— Mais je l'ai acheté, répondit Elisée... C'est une occasion ; fauche-lui un peu d'herbe pour la nuit ; et ôte le sac.

Le paysan détela le cheval, porta le sac dans

la grange, faucha de l'herbe et en remplit le râtelier. On se mit au lit. Élisée coucha dans la cour où il avait dès le soir transporté son bissac. Tous s'étaient endormis. Élisée se leva, fit son paquet, se chaussa, enfila son caftan et s'en alla à la recherche d'Efim.

Élisée fit cinq *verstes*. Le jour commençait à poindre. Il s'arrêta sous un arbre, défit son paquet et compta son argent. Il lui restait dix-sept roubles et vingt kopeks : « Eh bien ! pensa-t-il, avec cela, impossible de passer la mer, et faire ce voyage en mendiant au nom du Christ, serait peut-être un péché de plus. Notre ami Esim saura bien s'y rendre tout seul, et il est possible qu'il mette un cierge pour moi. Quant à moi, mon vœu restera inaccompli jusqu'à ma mort. Mais le Seigneur est miséricordieux ; il m'en relèvera. »

Élisée se leva, équilibra son sac derrière ses épaules et revint sur ses pas ; seulement il contourna le village pour n'être pas vu. Bientôt il arriva chez lui. En partant il lui avait semblé difficile, pénible même, de suivre Esim. Au retour, Dieu lui accordait de marcher sans fatigue. Il

s'avançait sans s'en apercevoir, en jouant avec son bâton; et il faisait jusqu'à soixante-dix *verstes* dans une journée.

Élisée arriva chez lui. Les travaux des champs étaient terminés. Les siens se réjouirent fort de le revoir. On commença par l'interroger. Comment et pourquoi avait-il perdu son compagnon? Pourquoi, au lieu d'aller jusqu'au bout, était-il revenu au logis? Élisée ne donnait pas de détails.

— C'est que Dieu ne l'a pas voulu, répondit-il. J'ai dépensé l'argent en route et j'ai laissé mon compagnon me dépasser. Et voilà... Je n'y suis pas allé. Pardonnez-moi au nom du Christ.

Élisée remit à sa vieille le reste de l'argent, et s'enquit des affaires de la maison. Tout allait bien : les choses s'étaient arrangées pour le mieux; le ménage ne manquait de rien et tout le monde vivait en paix et en bon accord.

Les Efimov, ayant appris dans la journée le retour d'Élisée, vinrent demander des nouvelles de leur vieux. Élisée leur fit la même réponse :

— Votre vieux, dit-il, allait très bien. Nous nous sommes quittés trois jours avant la Saint-Pierre. J'ai voulu le rattraper, mais il m'est alors survenu force événements : j'ai perdu de l'argent, et il ne m'en restait plus assez pour continuer ma route. Alors je suis revenu...

On s'étonna qu'un homme aussi sage eût commis une pareille sottise : « Il est parti, il n'a pas atteint

le but, et a dépensé pour rien son argent. » On s'étonna, puis on n'y pensa plus. Élisée lui-même finit par l'oublier. Il reprit ses occupations; coupa du bois pour l'hiver avec son fils; battit le blé avec les femmes; couvrit le hangar et soigna les ruches. Il remit au voisin les dix essaims de jeunes abeilles. Sa vieille eût voulu lui cacher le compte des nouvelles abeilles, mais Élisée savait bien quelles ruches étaient pleines, lesquelles ne l'étaient pas; et, au lieu de dix, il donna dix-sept essaims à son voisin.

Élisée régla toutes ses affaires, envoya ses fils travailler au dehors et se mit lui-même à tresser des souliers d'écorce et à fabriquer des ruches.

VIII

Toute cette journée qu'Élisée passa dans l'izba près des gens malades, Efim attendit son compagnon. Il fit halte tout près du village, attendit, attendit, dormit un moment, se réveilla, demeura assis encore un peu, et ne le vit point venir. Il se fatiguait les yeux à regarder. Déjà le soleil disparaissait derrière les arbres, et Élisée ne paraissait pas. « Il a peut-être passé devant moi, à pied ou en charrette, pendant que je dormais, et ne m'aura point remarqué, pensait-il. Mais non, ce n'est pas possible, on voit loin dans la steppe... Je vais revenir sur mes pas... Mais nous pourrions nous manquer, et ce serait pire... Je vais m'en aller en avant, nous nous rencontrerons à la première nuitée. »

Il arriva dans un village, et pria le garde champêtre, s'il voyait venir un petit vieillard de telle et

telle manière, de le conduire là où il était. Elisée ne parut point pour le coucher. Efim, poursuivant sa route, demandait à chacun s'il n'avait pas vu un petit vieillard tout chauve. Personne ne l'avait vu. Efim s'étonna et continua seul son chemin. « Nous nous rencontrerons quelque part à Odessa, ou sur le bateau », pensait-il. »

Et il n'y songea plus.

En route, il rencontra un pèlerin. Ce pèlerin, vêtu de bure, avec de longs cheveux, était allé au Mont Athos, et faisait déjà pour la seconde fois le voyage de Jérusalem. Ils se rencontrèrent dans une auberge, lièrent conversation et firent route ensemble. Ils arrivèrent sans incident à Odessa. Là, ils attendirent le bateau pendant trois jours, en compagnie d'une foule de pèlerins. Il en venait de tous les côtés. Efim s'informa d'Elisée; personne ne l'avait vu.

Efim prit un passeport pour l'étranger, ce qui lui coûta cinq roubles, paya quarante roubles pour son billet d'aller et retour, et acheta du pain et des harengs pour la route. Le bateau une fois chargé, les fidèles, et avec eux Tarassitch et le pèlerin, s'embarquèrent.

On leva l'ancre et l'on partit. La journée fut bonne, mais, vers le soir, un grand vent s'éleva; la pluie se mit à tomber, les vagues balayaient, inondaient le bateau. Les hommes avaient peur, les femmes pleuraient, quelques passagers couraient

ça et là, cherchant un abri. Efim se sentit, lui aussi, gagner par la peur, mais il n'en laissa rien voir. Toute la nuit et toute la journée du lendemain, il resta immobile à sa place, auprès des vieillards de Tambov, chacun retenant son sac et ne disant rien. Le troisième jour, la mer s'apaisa, le cinquième, on arriva devant Constantinople. Quelques-uns débarquèrent et visitèrent l'église de Sainte-Sophie, qui est maintenant aux Turcs. Tarassitch ne descendit pas à terre ; il resta sur le bateau et n'acheta qu'un pain blanc. Après une escale de vingt-quatre heures, le bateau reprit la mer, toucha la ville de Smyrne, puis une autre ville, Alexandrie, et atteignit, sans accident, la ville de Jaffa. Là, tous les pèlerins devaient débarquer. Il n'y a que soixante-dix verstes pour se rendre à pied à Jérusalem.

Pendant le débarquement, les fidèles eurent un moment de peur : le navire était haut ; on jetait les passagers dans des barques, tout en bas ; et comme les barques oscillaient, on risquait de tomber à côté. Deux d'entre eux se mouillèrent quelque peu ; au bout du compte, tous débarquèrent sains et saufs.

Aussitôt on se mit en route, et le troisième jour, à l'heure du diner, on atteignit Jérusalem. Ils s'arrêtèrent hors de la ville, à l'auberge russe, firent viser les passeports, dinèrent, et s'en allèrent visiter les lieux saints

Au Saint-Sépulcre, on ne laissait pas encore

entrer. Ils se rendirent d'abord au monastère du Patriarche. Tous les pèlerins étaient réunis : d'un côté les femmes, de l'autre les hommes. On leur ordonna de se déchausser et de s'asseoir en cercle. Alors parut un moine avec une serviette ; il se mit à laver les pieds à tout le monde. Il lave les pieds, les essuie, les baise et fait ainsi le tour des pèlerins. Il essuie les pieds d'Efim et les baise aussi. On récite des prières ; on célèbre une grand' messe et une messe basse, on brûle des cierges et l'on prie pour les parents. On leur sert à manger et on leur donna du vin. Le matin, ils visitèrent la cellule où Marie l'Égyptienne avait fait son salut. On brûla des cierges et l'on chanta la messe.

De là les pèlerins allèrent visiter le monastère d'Abraham et virent le jardin de Savek, où Abraham voulut immoler son fils à Dieu. Puis ils virent l'endroit où le Christ apparut à Marie-Magdeleine, et l'église de Jacob, le frère du Seigneur. Le pèlerin lui montrait tout, et partout lui disait combien il fallait donner.

Ils s'en retournèrent à l'auberge pour le diner. Au moment de se coucher, le pèlerin, fouillant ses poches, s'écria :

— On m'a volé mon porte-monnaie avec mon argent ; il y avait vingt-trois roubles : deux billets de dix roubles et trois roubles de monnaie !

Il se lamentait, se lamentait, mais que faire ? Et il se coucha.

Une fois couché, Efim fut troublé par un doute. « On ne lui a point volé son argent, au pèlerin, pensa-t-il. Je crois qu'il n'en avait pas. Il ne donnait nulle part. Il me disait bien de donner, mais lui-même ne donnait rien. Il m'a même emprunté un rouble. » Mais aussitôt il se reprocha cette pensée : « Pourquoi porter des jugements téméraires sur un homme ? C'est un péché. Je ne le ferai plus. »

Mais dès qu'il s'assoupissait, il se rappelait de nouveau que le pèlerin regardait l'argent d'un certain air, et combien il paraissait peu sincère en disant qu'on lui avait soustrait sa bourse.

« Il n'avait pas d'argent sur lui. C'est une invention. »

Le lendemain, ils se levèrent de bonne heure et se rendirent à l'office du matin, dans le grand

temple de la Résurrection, au Saint-Sépulcre. Le pèlerin ne quittait pas Efim et le suivait partout. Ils arrivèrent au temple. Il y avait là des pèlerins : des Russes, des Grecs, des Arméniens, des Turcs, des Syriens, à ne pouvoir les dénombrer. Efim parvint avec la foule jusqu'à la Sainte-Porte. Un moine les conduisait. Il les fit passer à travers la garde turque, à l'endroit où le Christ fut descendu de la croix et oint d'huile. Là brûlaient neuf grands chandeliers. Le moine montrait et expliquait tout. Efim y déposa son cierge. Puis le moine les mena à droite, en haut, par un escalier, sur le Golgotha, là où fut la croix. Efim fit sa prière. Puis on montra la fissure qui déchira la terre jusqu'à l'enfer ; ensuite l'endroit où furent cloués à la croix les pieds et les mains du Christ ; puis le sépulcre d'Adam, dont les ossements furent humectés par le sang du Christ ; puis la pierre sur laquelle s'assit le Christ, quand on posa sur son front la couronne d'épines ; et le poteau auquel on attachait le Christ pour le flageller. Ensuite on fit voir à Efim les deux creux laissés dans la pierre par les genoux du Christ. On voulait encore montrer quelque chose, mais il se fit une poussée dans la foule : tous se hâtaient vers la grotte du Saint-Sépulcre. Un office orthodoxe allait succéder à une messe non orthodoxe.

Efim suivit la foule à la grotte. Il voulait planter là le pèlerin, contre lequel il péchait toujours en

pensée ; mais l'autre s'attachait à lui ; il le suivit à l'office de la grotte du Saint-Sépulcre. Il eût voulu se mettre tout près ; mais ils étaient venus trop tard. La foule était si dense qu'on ne pouvait ni avancer ni reculer. Efim resta donc sur place, regardant devant lui et faisant ses prières. Par moments, il tâtait s'il avait encore sa bourse et il ne cessait de penser : « Le pèlerin me trompe... Et si pourtant il ne m'avait pas trompé... Si on lui avait en effet volé son porte-monnaie !... Mais alors, pourvu qu'il ne m'arrive pas la même chose ! »

Efim, immobile et priant, fixe ses regards sur la chapelle où se trouve le Saint-Sépulcre, au-dessus duquel trente-six lampes sont suspendues. Il regarde par-dessus les têtes, et — quelle merveille! — voici que juste au-dessous des lampes, en avant de la foule, il aperçoit un petit vieillard en cafetan de bure dont la tête, entièrement chauve, luit comme celle d'Elisée Bodrov. « Il ressemble à Elisée, pense-t-il, mais ce ne doit pas être lui. Il n'a pu être ici avant moi : le bateau précédent était parti huit jours avant le nôtre; il est impossible qu'il ait pu me devancer ainsi, et il n'était point sur notre bateau. J'ai bien examiné tous les fidèles. »

Tandis qu'il réfléchissait, le petit vieillard priait et faisait trois saluts : le premier devant lui, à Dieu; les autres aux fidèles, à droite et à gauche. Quand le petit vieillard tourna la tête à droite,

Efim le reconnut aussitôt. « C'est bien Bodrov, voilà bien sa barbe noirâtre, frisée, ses poils blancs sur les joues, ses sourcils, ses yeux, son nez, et tout son visage, enfin. C'est lui. C'est bien Elisée Bodrov. »

Efim était heureux d'avoir retrouvé son compagnon ; il s'étonnait seulement qu'il eût pu arriver avant lui. « Comment ce Bodrov a-t-il pu se glisser en avant de tous les fidèles ? pensa-t-il. Il aura sans doute fait la connaissance de quelqu'un qui l'aura amené là. Je le retrouverai à la sortie, et m'en irai avec lui après m'être débarrassé de mon pèlerin. Peut-être saura-t-il me conduire, moi aussi, au premier rang. »

Efim ne quittait point des yeux Elisée, pour ne pas le manquer. L'office terminé, la foule s'ébranla. On se poussait pour aller s'agenouiller. Efim se trouva refoulé dans un coin. De nouveau il eut peur qu'on ne lui volât sa bourse. Il y porta la main et chercha à se frayer un passage pour gagner un endroit libre. Il se dégagea, marcha et chercha partout Elisée. Il sortit du temple sans l'avoir pu retrouver. Après la cérémonie, Efim courut d'auberge en auberge, en quête d'Elisée. Il ne le trouva nulle part. Ce même soir, le pèlerin ne vint pas non plus ; il avait disparu sans lui rendre son rouble. Efim resta seul.

Lé lendemain, il retourna au Saint-Sépulchre en compagnie d'un vieillard de Tambov rencontré sur

le bateau. Il voulut se porter en avant, mais de nouveau fut refoulé et resta près d'un pilier, à prier. Comme la veille, il regarda devant lui, et comme la veille, sous les lampes, tout près du Saint-Sépulcre, Elisée était là, les mains étendues, comme un prêtre à l'autel; et son crâne chauve luisait.

« Eh bien ! pensa Efim, cette fois, je ne le manquerai point. » Il se faufila jusqu'au premier rang. Pas d'Elisée. Il avait dû sortir. Le troisième jour, il se rendit encore à la messe, et, de nouveau, regarda. Elisée, tout à fait en avant, était encore là, les yeux levés comme s'il contemplait quelque chose au-dessus de lui; et sa tête chauve luisait. « Eh bien ! pensa Efim, cette fois-ci, je ne le manquerai plus. Je me tiendrai à la porte de sortie et je le verrai sûrement. »

Il sortit et attendit, attendit... Toute la foule s'écoula. D'Elisée, point. Efim demeura six semaines à Jérusalem, visitant les lieux consacrés, et Bethléem, et Béthanie, et le Jourdain. Il fit mettre le sceau du Saint-Sépulcre sur une chemise neuve destinée à l'ensevelir; il prit de l'eau du Jourdain dans une petite bouteille, et de la terre, et des cierges dans le lieu saint, et il inscrivit l'ordre des prières en huit endroits différents. Quand il eut dépensé tout son argent, qu'il ne lui resta que juste de quoi retourner, Efim se mit en route. Il gagna Jaffa, prit le bateau, arriva à Odessa et reprit à pied le chemin de sa demeure.

Efim revint par le même chemin. A mesure qu'il se rapprochait du logis, ses inquiétudes le reprénaient : Comment ça allait-il chez lui, sans lui ? « En une année, pensait-il, il passe beaucoup d'eau sous le pont. Une maison, labeur d'un siècle, peut être détruite en un moment... Comment mon fils a-t-il mené les affaires ? Comment le printemps a-t-il commencé ? Comment le bétail a-t-il passé l'hiver ? A-t-on terminé heureusement l'izba ? »

Efim atteignit le lieu où, à l'aller, il s'était séparé d'Elisée. Impossible de reconnaître les habitants du pays. Là où l'année précédente ils étaient misérables, ils vivaient aujourd'hui dans l'aisance. Les récoltes avaient été excellentes, et les paysans, oubliant leurs misères, s'étaient relevés. Le soir, Efim arriva à ce même village où, l'année dernière, Elisée l'avait quitté. A peine y était-il entré qu'une

petite fille en chemise blanche sortit d'une izba et courut vers lui :

— Petit grand-père! petit vieillard! Viens chez nous!

Efim poursuivit son chemin, mais la fillette l'appela de nouveau, le saisit par la manche et l'entraîna en riant vers l'izba. Une femme et un petit garçon parurent sur le seuil et, de la main, lui firent signe de venir.

— Viens, petit vieillard, viens souper et passer la nuit.

Efim se rendit à leur invitation. « A propos, pensa-t-il, je m'informerai d'Elisée. M'est avis que c'est précisément l'izba où, l'an passé, il alla demander à boire. »

Efim entra. La femme le débarrassa de son sac, lui donna de quoi se débarbouiller et le fit asseoir à table. On lui donna du lait, de la galette, du gruau. Tarassitch remercia et loua les gens de l'izba de leur hospitalité envers les pèlerins. La femme hocha la tête.

— Comment ne leur ferions-nous pas bon accueil? dit-elle. C'est d'un pèlerin que nous avons appris ce que c'est que la vie. Nous vivions, nous avons oublié Dieu, et Dieu nous punit; et nous attendions la mort. Oui, au printemps dernier, nous étions arrivés à un tel point que nous étions tous couchés, sans avoir rien à manger, et malades. Et nous serions morts si Dieu ne nous avait envoyé un petit

vieillard comme toi. Il entra, dans la journée, pour boire. En nous voyant, il fut pris de pitié et resta avec nous. Il nous donna à boire, nous donna à manger, nous remit sur pied, racheta notre terre et nous acheta un cheval avec une charrette, qu'il nous a laissés.

La vieille entra et interrompit le récit de la femme.

— Etait-ce un homme ? Etait-ce un ange du Seigneur ? Nous l'ignorons nous-mêmes. Il aimait tout le monde, plaignait tout le monde, et il partit sans rien dire. Nous ne savons même pas pour qui prier Dieu. Je le vois comme si c'était maintenant : je suis couchée, attendant la mort ; tout à coup, je vois entrer un petit vieillard quelconque, tout chauve, qui demande à boire. Croiriez-vous que moi, pécheresse, j'ai pensé : « Que nous veut-il, celui-là ? » Mais lui, voici ce qu'il a fait : dès qu'il nous eut vus, il ôta son sac, le posa là, à cet endroit, et le dénoua.

La petite fille se mêla à la conversation.

— Non, grand'mère, dit-elle : c'est ici ; d'abord il a posé son sac au milieu de la chambre, puis sur le banc.

Et ils discutèrent, se rappelant toutes ses paroles, tous ses actes : où il s'asseyait, où il dormait, ce qu'il faisait, ce qu'il disait à l'un ou à l'autre.

A la nuit tombante, le paysan rentra, à cheval. Lui aussi se mit à parler du séjour d'Élisée chez eux.

— S'il n'était pas venu chez nous, nous mourions avec nos péchés, nous mourions dans le désespoir, en maudissant Dieu et les hommes. Et c'est lui qui nous a sauvés; c'est grâce à lui que nous avons reconnu Dieu, que nous avons cru en la bonté des hommes. Que le Christ le sauve! Auparavant nous vivions comme des bêtes; il a fait de nous des hommes.

On fit manger, boire et coucher Efim; et les paysans se couchèrent aussi. Efim ne pouvait dormir. La pensée d'Élisée, tel qu'il l'avait vu trois fois au premier rang, à Jérusalem, le hantait : « Voilà comment il m'aura devancé, pensait-il. Mes efforts ont-ils été bénis? Je l'ignore. Mais les siens, Dieu les a bénis. »

Le lendemain les gens de l'izba laissèrent partir Efim, après l'avoir comblé de gâteaux pour la route, et eux s'en allèrent au travail. Efim poursuivit son chemin.

Il y avait juste une année qu'Efim était parti de chez lui, quand il y revint, au printemps. Il arriva à sa demeure vers le soir. Son fils n'était pas là; il était au cabaret. Il revint ivre. Efim l'interrogea. Il reconnut bien vite que son fils n'avait pas fait son devoir. Il avait gaspillé l'argent et délaissé les affaires. Le père se répandit en reproches, mais le fils lui répondit grossièrement :

— Tu aurais mieux fait de t'occuper de ta maison, au lieu de t'en aller en emportant encore avec toi tout l'argent. Et voilà qu'à présent tu me fais des reproches !

Le vieux se fâcha et frappa son fils.

Le matin, Efim Tarassitch sortit pour aller chez le *staroste*, à cause de son fils. Il passa devant la maison d'Élisée. La vieille était sur sa porte. Elle le salua.

— Bonjour, grand-père, dit-elle. As-tu fait bon voyage ?

Efim s'arrêta.

— Grâce à Dieu, je suis arrivé au but ; j'ai perdu ton vieux, mais j'ai appris qu'il est retourné au logis.

Et la vieille, qui aimait bavarder, se mit à raconter :

— Oui, dit-elle, il est revenu, notre patron ; il y a longtemps qu'il est revenu. C'était vers l'Assomption. Quelle joie quand Dieu nous l'a ramené ! Le temps nous paraissait si long sans lui ! Sa besogne n'est point considérable ; il n'est plus jeune, mais c'est toujours lui la tête de la maison ; et c'est plus gai, avec lui. Et le garçon comme il était content ! Sans lui, dit-il, la maison est comme un œil sans lumière. Nous nous ennuyons quand il n'est pas là. Que nous l'aimons et le dorlotons !

— Est-il chez lui maintenant ?

— Oui, grand-père, il est aux ruches, à soigner ses abeilles. Le miel abonde. Dieu a donné tant de force aux abeilles, que mon vieux n'a pas souvenance d'en avoir vu autant. La bonté de Dieu ne se mesure pas à nos péchés. Viens le voir, il sera tout aise.

Efim traversa le corridor et la cour et rejoignit Élisée au rucher. Il entra et vit Élisée, vêtu d'un cafetan gris, qui se tenait sous un petit bouleau, sans filet ni gants, les mains étendues, les yeux

levés, sa tête chauve et luisante, tel qu'il lui était apparu à Jérusalem, près du Saint-Sépulcre. Au-dessus de sa tête, à travers le petit bouleau, le soleil jouait, comme à Jérusalem la lumière des lampes; et autour de sa tête les abeilles dorées, volant sans le piquer, lui faisaient une auréole.

Efim s'arrêta. La vieille appela son mari.

— L'ami est là! dit-elle.

Élisée se retourna, poussa un cri de joie et alla au-devant de son compagnon, en retirant avec précaution les abeilles de sa barbe.

— Bonjour, vieux! bonjour, mon ami! As-tu fait bon voyage?

— Oh! j'ai bien usé mes jambes. Je t'ai apporté de l'eau du Jourdain. Viens chez moi la chercher. Mais je ne sais pas si Dieu a béni mes efforts...

— Eh bien! que Dieu soit loué! que le Christ te sauve!

Après un moment de silence Efim reprit :

— J'y ai été de mes jambes, mais y ai-je été de mon âme? N'est-ce point plutôt un autre...

— C'est l'affaire de Dieu, mon ami! C'est l'affaire de Dieu!

— En revenant, je me suis arrêté dans l'izba où tu étais entré.

Élisée, effrayé, lui coupa la parole :

— C'est l'affaire de Dieu, mon cher! C'est l'affaire de Dieu!... Viens chez nous, j'apporterai un peu de miel...

Et Élisée, pour détourner la conversation, parla des choses domestiques.

Efim poussa un soupir. Il s'abstint de rappeler à Élisée les gens de l'izba et ce qu'il avait vu à Jérusalem. Il comprit que Dieu n'exige de nous qu'une seule chose ici-bas : l'amour et les bonnes œuvres.

OU L'AMOUR EST, DIEU EST

(1885)

Il y avait, dans une certaine ville, un cordonnier appelé Martin Avdieitch. Il occupait dans un sous-sol une pièce éclairée d'une seule fenêtre, laquelle donnait sur la rue. Par la fenêtre on voyait passer les gens. Il est vrai qu'on ne distinguait que leurs pieds, mais Martin Avdieitch reconnaissait les passants à leurs bottes. Il vivait là depuis longtemps, à la même place et connaissait beaucoup de monde. Il était rare qu'une paire de chaussures ne lui passât pas une ou deux fois entre les mains. Il ressemblait les unes, rapiécait les autres, parfois changeait les empeignes. Et souvent il voyait de sa fenêtre l'œuvre de ses mains. Avdieitch avait beaucoup d'ouvrage, car il travaillait proprement, fournissait de bonne marchandise, ne prenait pas trop

cher et livrait au jour dit. S'il peut livrer le jour convenu, il prend le travail ; sinon, il ne trompe pas, il le dit d'avance. Et tous connaissaient Avdieitch et l'ouvrage ne manquait pas.

De tout temps, Avdieitch s'était montré bon garçon. Mais avec l'âge, il se mit à songer davantage à son âme et à se rapprocher de Dieu. Il travaillait encore chez un patron quand sa femme était morte, lui laissant un petit garçon de trois ans. Les autres, les aînés, il les avait perdus avant. D'abord, il voulut envoyer son fils chez sa sœur, à la campagne. Puis il eut pitié et pensa : « Ça lui serait trop dur, à mon petit Kapitocha, de vivre dans une famille étrangère. Je veux le garder avec moi. »

Avdieitch quitta donc son patron, se mit à son compte et garda son fils. Mais Dieu ne bénit pas Martin dans ses enfants. Kapitocha, commençait à grandir, à aider son père ; les bons jours semblaient venus, mais voilà qu'il tomba malade ; il garda le lit une semaine et mourut.

Martin ensevelit son enfant et fut pris de désespoir.

Il était si désolé, qu'il se prit même à murmurer contre la Providence ; il se sentait si malheureux, que souvent il demandait la mort à Dieu, lui reprochant de ne l'avoir pas rappelé, lui vieillard, à la place de son fils unique, de son fils adoré. Avdieitch cessa même d'aller à l'église.

Un jour vers la Pentecôte, Avdieitch eut la visite d'un de ses pays, un pèlerin, qui cheminait depuis huit ans. Ils causèrent et Avdieitch se plaignit amèrement de ses malheurs :

— Je ne tiens même plus à la vie, homme de Dieu, dit-il. Je ne désire que la mort. C'est tout ce que je demande au Seigneur. Je n'ai maintenant plus d'espérance.

Le petit vieux lui répondit.

— C'est mal de parler ainsi, Martin. Il ne nous appartient pas de juger ce que Dieu a fait. C'est au-dessus de notre intelligence. Dieu seul est juge de ce qu'il fait. Il a décidé que ton fils mourrait et que toi tu vivrais, c'est sans doute que cela vaut mieux ainsi. Et ton désespoir vient de ce que tu veux vivre pour toi, pour ton propre bonheur.

— Mais pourquoi vit-on? demanda Martin.

Le vieux répondit :

— C'est pour Dieu qu'il faut vivre. C'est lui qui te donne la vie, c'est pour lui que tu dois vivre. Quand tu commenceras à vivre pour lui, tu n'auras plus de chagrin, et tout te semblera léger.

Martin resta un moment silencieux, puis reprit :

— Et comment vivre pour Dieu?

Le vieux répondit :

— Comment vivre pour Dieu? Le Christ nous l'a révélé. Sais-tu lire? Achète l'Évangile et lis. Là tu apprendras comment il faut vivre pour Dieu; c'est écrit.

Ces paroles impressionnèrent Avdieitch. Le jour même il s'en fut acheter un Nouveau Testament, en gros caractères, et se mit à le lire. Il voulait lire seulement pendant les fêtes. Mais une fois qu'il eut commencé, il ressentit un tel soulagement, qu'il prit l'habitude d'en lire chaque jour quelques pages. Parfois, sa lecture le captivait tellement, que tout le pétrole de sa lampe était consumé sans qu'il pût encore se détacher du livre.

Il lisait ainsi chaque soir; et plus il lisait, plus il comprenait clairement ce que Dieu voulait de lui, et comment il faut vivre pour Lui. Et la joie emplissait de plus en plus son âme.

Jadis, avant de se coucher, il lui arrivait de soupirer, de gémir, en évoquant le souvenir de Kapitochka. Maintenant il se contentait de dire : « Gloire à toi ! Gloire à toi, mon Dieu ! C'est ta volonté. »

A dater de cette époque, la vie d'Avdieitch changea du tout au tout. Auparavant, il lui arrivait, les jours de fête, d'entrer au débit, de boire du thé, et même un verre d'eau-de-vie. Il se laissait aller avec un ami, et sortait du débit, non pas ivre, mais un peu gai, et il se mettait à dire des insanités, à apostropher et injurier les passants.

Mais tout cela était fini : sa vie, maintenant, s'écoulait calme et heureuse. Il se mettait à l'ouvrage avec le jour, faisait sa besogne, puis décrochait sa lampe, la posait sur la table, prenait son livre sur la planche, l'ouvrait et lisait. Et plus il lisait,

plus il comprenait, et plus son âme était paisible.

Une fois, il lui arriva de s'attarder à sa lecture plus que de coutume. Il en était à l'Évangile selon saint Luc. Il lut, au chapitre vi, les versets suivants :

« ... et à celui qui te frappe sur une joue, présente-lui aussi l'autre ; et si quelqu'un t'ôte ton manteau, ne l'empêche point de prendre aussi l'habit de dessous.

« Donne à tout homme qui te demande : et si quelqu'un t'enlève ce qui est à toi, ne le redemande pas.

« Et ce que vous voulez que les hommes vous fassent, faites-le aussi de même. »

Il lut ensuite les autres versets, où le Seigneur dit :

« Mais pourquoi m'appellez-vous Seigneur ! Seigneur ! tandis que vous ne faites pas ce que je vous dis !

« Je vous montrerai à qui ressemble tout homme qui vient à moi et qui écoute mes paroles, et qui les met en pratique.

« Il est semblable à un homme qui bâtit une maison, et qui enfin ayant enfoui et creusé profondément en a posé le fondement sur le roc, et quand il est survenu un débordement d'eau, le torrent a donné avec violence contre cette maison ; mais il ne l'a pu ébranler, parce qu'elle était fondée sur le roc.

« Mais celui qui écoute mes paroles et qui ne les met pas en pratique est semblable à un homme qui a bâti sa maison sur le sable, sans fondement ; et le torrent a donné avec violence contre elle, et aussitôt elle est tombée ; et la ruine de cette maison-là a été grande. »

A cette lecture, le cœur d'Avdieitch fut pénétré de joie. Il ôta ses lunettes, les posa sur le livre, s'accouda sur la table et demeura pensif. Il mit sa propre vie en regard de ces paroles et pensa : « Ma maison est-elle fondée sur le roc ou sur le sable ? C'est bien si c'est sur le roc. On se sent si léger, lorsqu'on se trouve seul et que l'on agit comme Dieu l'ordonne ! Tandis que si on se laisse détourner de Dieu, on peut retomber dans le péché. Je vais continuer : Je me sens si bien. Que Dieu m'assiste ! »

Ayant ainsi pensé, il voulut se coucher. Mais il ne pouvait se résoudre à quitter son livre. Et il se mit à lire encore le septième chapitre. Il lut l'histoire du Centenier et du fils de la veuve ; il lut la réponse de Jésus aux disciples de Jean. Il arriva au passage où le riche Pharisien convie chez lui le Seigneur ; il lut comment la pécheresse lui oignit les pieds et les arrosa de ses larmes, et comment il lui remit ses péchés.

Arrivé au verset 44, il lut :

« Alors se tournant vers la femme, il dit à Simon : Vois-tu cette femme ? Je suis entré dans ta

maison et tu ne m'as point donné d'eau pour me laver les pieds, mais elle a arrosé mes pieds de larmes et les a essuyés avec ses cheveux.

« Tu ne m'as point donné de baiser ; mais elle, depuis que je suis entré, n'a cessé de me baiser les pieds.

« Tu n'as point oint ma tête d'huile ; mais elle a oint mes pieds d'une huile odoriférante. »

Il lut ce verset et pensa : « *Tu ne m'as point donné d'eau pour les pieds ; tu ne m'as point donné de baiser ; tu n'as point oint ma tête d'huile.* »

Et Avdieitch, ôtant de nouveau ses lunettes, posa son livre et se mit à réfléchir : « Sans doute, il était comme moi, ce Pharisien. Moi aussi j'ai songé uniquement à moi quand je buvais mon thé, que j'avais chaud et ne manquais de rien. Je ne pensais guère au convive. C'est à moi seul que je songeais, et je ne me souciais point de l'autre. Et le convive, quel est-il ? Le Seigneur lui-même !... S'il était venu chez moi, aurais-je donc agi de la sorte ? »

Et Avdieitch s'accoudant sur ses deux mains, s'endormit sans s'en apercevoir.

— Martin ! fit tout à coup une voix à son oreille.

Martin se réveilla en sursaut : — Qui est là ?

Il se retourna, regarda vers la porte ; personne. Il se rendormit. Soudain, il entendit distinctement ces paroles :

— Martin ! Eh ! Martin ! Regarde demain dans la rue ; je viendrai.

Martin revint à lui, se leva de sa chaise et se frotta les yeux.

Il ne se rendait pas compte s'il avait entendu ces paroles en réalité ou en rêve. Il éteignit sa lampe et se coucha.

Le lendemain, il se leva avant le jour, fit sa prière, alluma son poêle, y mit à cuire une soupe aux choux et du gruau, fit bouillir son samovar, passa son tablier, et s'assit près de la fenêtre pour travailler.

Tout en travaillant, il songeait à ce qui lui était arrivé la veille, et il ne savait que penser : avait-il été le jouet d'une illusion, où lui avait-on réellement parlé? « Ces choses-là arrivent », se dit-il.

Martin était là, travaillant et regardant par la fenêtre; et quand il remarquait des bottes qu'il ne connaissait pas, il se penchait pour voir à travers la fenêtre non seulement les pieds, mais le visage du passant.

Un portier passa, en bottes de feutre neuves; puis le porteur d'eau, puis un vieux soldat du temps de Nicolas, chaussé de vieilles bottes rapiécées, et armé d'une longue pelle. A ses chaussures Avdieitch l'avait reconnu.

Il s'appelait Stepanitch, et vivait chez un marchand du voisinage qui l'avait recueilli par charité. Il était chargé d'aider les portiers.

Le vieux soldat se mit à déblayer la neige devant la fenêtre d'Avdieitch. Celui-ci le regarda et reprit sa tâche.

« Comme je suis sot de guetter ainsi, pensait Avdieitch se raillant lui-même. C'est Stépanitch qui déblaye la neige, et moi je crois que c'est le Christ qui vient me voir. Je divague, vieil imbécile que je suis. »

Cependant, après qu'il eut tiré l'aiguille une dizaine de fois, de nouveau il regarda par la fenêtre. Il vit Stépanitch qui, ayant appuyé sa pelle contre le mur, se reposait et se réchauffait.

« Il est vieux, ce pauvre homme, pensa Avdieitch. On voit qu'il n'a même plus la force de déblayer la neige. Il faudrait peut-être lui donner du thé, j'ai justement mon samovar que va s'éteindre. »

Il piqua son alène sur l'établi, se leva, posa le samovar sur la table, versa de l'eau dans la théière et frappa à la fenêtre. Stépanitch se retourna et s'approcha. Avdieitch lui fit un signe et alla ouvrir la porte.

— Entre et réchauffe-toi, lui dit-il ; tu dois avoir froid.

— Que le Christ te sauve ! Oui ; c'est vrai, les os me font mal, répondit Stépanitch.

Stépanitch entra, secoua la neige, essuya ses pieds de peur de salir la chambre, et chancela sur ses jambes.

— Ne te donne pas la peine d'essuyer tes pieds, je nettoierai, cela ne fait rien. Viens donc t'asseoir et prendre un peu de thé, dit Avdieitch.

Il remplit deux verres et en poussa un vers son

hôte ; lui-même vida le sien dans sa soucoupe et se mit à souffler dessus.

Stépanitch but, retourna son verre, posa dessus le restant du sucre et remercia. Mais on voyait qu'il en désirait encore.

— Encore un, dit Avdieitch.

Et de nouveau, il remplit les deux verres. Tout en buvant Avdieitch regardait sans cesse dans la rue.

— Attends-tu quelqu'un ? lui demanda Stépanitch.

— Si j'attends quelqu'un ? J'ai honte de dire qui j'attends. Je ne sais si j'ai raison ou non d'attendre, mais il m'est arrivé quelque chose qui m'a fort impressionné... Était-ce un rêve, ou la réalité, je ne sais... Vois-tu, mon frère, je lisais hier l'Évangile de notre petit Père le Christ : combien Il souffrit, comment Il vécut sur la terre. Tu en as entendu parler, n'est-ce pas ?

— Oui, j'ai entendu .. répondit Stépanitch. Mais nous autres, pauvres ignorants, nous ne savons pas lire.

— Eh bien ! Je lisais donc comment Il vivait sur la terre... J'ai lu comment Il est venu chez le Pharisien, et comment celui-ci n'est point allé au-devant de Lui. Eh bien ! Hier, justement après avoir lu cela, je me demandais comment honorer de son mieux notre petit Père le Christ. Je me disais : « Si pareille chose m'arrivait à moi, je ne saurais même

pas comment L'honorer assez ; et lui, le Pharisien, il ne L'a pas bien accueilli ! » Voilà ce que je pensais et je m'assoupis. Dans mon assoupissement, frère, voilà que je m'entends appeler par mon nom. Je me lève ; la voix me semble murmurer : « Attends-moi, dit-elle, je viendrai demain. » Et ainsi deux fois de suite... Eh bien ! Me croiras-tu ? cela m'est resté en tête. J'ai beau me raisonner, jé L'attends toujours, Lui, notre Père !

Stépanitch hocha la tête sans rien dire. Il acheva son thé, et coucha son verre sur la soucoupe. Mais Avdieitch le releva de nouveau et lui versa du thé.

— Prends, cela te fera du bien ! Je songe que Lui, notre Père, quand Il vivait sur la terre, Il ne rebutait personne ; et Il recherchait surtout les humbles. Il venait toujours chez les petits. Ses disciples, Il les a choisis parmi des gens comme nous, des pécheurs, des ouvriers. « Celui qui s'élève sera abaissé, disait-il ; celui qui s'abaisse sera élevé... Vous m'appelez Seigneur, et moi je vous lave les pieds : Celui qui veut être le premier doit être le serviteur des autres. » Il disait aussi : « Heureux les pauvres d'esprit, les doux et les bienfaisants. »

Stépanitch avait oublié son thé. C'était un vieillard sensible. Il écoutait, et des larmes coulaient le long de ses joues.

— Eh bien ! prends encore, lui dit Avdieitch.

Mais Stépanitch se signa, remercia, repoussa le verre et se leva.

— Je te remercie, Martin Avdieitch, de m'avoir reçu de la sorte, dit-il, et de m'avoir satisfait l'âme et le corps.

— A ton service. A une autre fois. Je suis toujours content qu'on vienne me voir, dit Avdieitch.

Stépanitch partit. Martin se versa ce qui restait de thé, le but, enleva la vaisselle, puis vint se rasseoir près de la fenêtre, et reprit un talon.

Il coud, èt, tout en cousant, il regarde par la fenêtre et attend le Christ. Il ne fait que penser à Lui et à ses actes; et dans sa tête sont toujours les diverses paroles du Christ.

Deux soldats passèrent; l'un dans des bottes d'ordonnance, l'autre dans des bottes à lui; puis un monsieur en galoches vernies, puis un boulanger avec sa corbeille. Enfin, devant la fenêtre passa une femme en bas de laine, en souliers de paysanne. Elle dépassa la fenêtre et s'arrêta tout contre le mur. Avdieitch se pencha pour regarder. Il vit, appuyée au mur et tournant le dos au vent, une femme étrangère, pauvrement vêtue, avec un enfant dans les bras. Elle essayait d'abriter son nourrisson, mais en vain, car elle n'avait rien pour l'envelopper. Cette femme portait de sordides vêtements d'été.

A travers la fenêtre, Avdieitch entendit l'enfant crier et sa mère le consoler, mais sans y parvenir.

Il se leva, ouvrit sa porte, sortit et cria dans l'escalier :

— Bonne femme ! Eh ! bonne femme !

L'étrangère l'entendit et se tourna vers lui.

— Pourquoi donc rester au froid avec ton enfant ?

Viens chez moi, tu seras mieux pour le soigner...

Par ici ! Par ici !

La femme toute surprise aperçoit un vieillard en tablier et en lunettes qui lui fait signe de venir. Elle le suit. Elle descend l'escalier et entre dans la chambre.

Le vieillard amena la femme près du lit :

— Ici, viens donc ici, lui dit-il. Assieds-toi plus près du poêle. Chauffe-toi et fais téter ton petit.

— C'est que je n'ai plus de lait, répondit-elle.

Depuis ce matin je n'ai moi-même rien mangé.

Cependant elle donna le sein à l'enfant.

Avdieitch hocha la tête. Il s'approcha de la table, prit du pain, un bol, ouvrit le poêle, où cuisaient les choux, sortit le pot de gruau, mais comme il n'était pas encore cuit, il mit seulement de la soupe aux choux dans le bol et le posa sur la table. Il coupa du pain, décrocha une serviette et mit le couvert.

— Assieds-toi, dit-il, et mange, ma bonne femme ! Moi, je garderai un peu ton enfant. J'ai eu aussi des enfants, moi, et je sais les soigner.

La femme se signa, puis se mit à table et mangea, tandis qu'Avdieitch, s'étant assis sur le lit avec l'enfant, lui envoyait des baisers pour le consoler.

Comme l'enfant continuait à pleurer, Avdieitch imagina de le menacer de son doigt, qu'il approchait et éloignait alternativement de ses lèvres, mais sans le lui mettre dans la bouche, car son doigt était noir de poix. L'enfant, le regard fixé sur le doigt, cessa de pleurer et même se mit à rire. Avdieitch était tout content.

En mangeant, la femme raconta qui elle était, et d'où elle venait.

— Je suis la femme d'un soldat, dit-elle. Voilà huit mois qu'on l'a fait partir, et depuis je n'ai pas eu de ses nouvelles. J'étais en service comme cuisinière lorsque j'accouchai. Avec un enfant on n'a pas voulu me garder, et voilà trois mois que je suis sans place. J'ai mangé tout ce que j'avais. J'ai voulu me placer comme nourrice ; je n'ai pas trouvé : on me disait que j'étais trop maigre. Alors je me suis rendue chez une marchande ; là on promet de me prendre. Je pensais que l'affaire allait s'arranger tout de suite, mais on m'a dit de revenir dans une semaine... Et elle demeure bien loin. Je n'en puis plus, et mon pauvre petit est exténué aussi. Heureusement que la logeuse a eu pitié de nous, et nous laisse, au nom du Christ, coucher chez elle. Autrement je ne saurais que devenir.

Avdieitch soupira et dit :

— N'as-tu pas de vêtements chauds ?

— Non ; hier j'ai engagé mon dernier châle, pour vingt kopeks.

La femme s'approcha du lit et prit l'enfant. Avdieitch se leva, se dirigea vers le mur, chercha et apporta une houppelande.

— Prends, dit-il ; c'est mauvais, mais cela te garantira toujours.

L'étrangère regarda le vêtement, regarda le vieillard, prit la houppelande, et fondit en larmes. Avdieitch se détourna ; puis il alla vers son lit, retira un petit coffre, l'ouvrit, chercha, et vint se rasseoir en face de la femme.

— Que le Christ te sauve, grand-père ! dit la femme. C'est Lui sans doute qui m'a conduite devant ta fenêtre. Sans cela l'enfant aurait gelé. Quand je me suis mise en route, il faisait chaud, et maintenant quel froid ! Comme il t'a bien inspiré, notre Sauveur, en te faisant regarder par la fenêtre et t'apitoyer sur moi !

Avdieitch sourit.

— C'est Lui, en effet, qui m'a inspiré cette idée, dit-il. Ce n'était point par hasard que je regardais par la fenêtre.

Et Martin raconta son rêve à la femme ; comment il avait entendu une voix, et comment le Seigneur lui avait promis de venir chez lui ce jour même.

— Tout peut arriver, fit la femme. Elle se leva, prit le vêtement, enveloppa l'enfant, salua et remercia Avdieitch.

— Prends, au nom du Christ, dit-il en lui glis-

sant dans la main une pièce de vingt kopeks ; prends pour dégager le châle.

La femme se signa : Avdieitch fit de même, puis il la reconduisit. Et la femme s'en alla.

Après avoir mangé sa soupe aux choux, Avdieitch se remit au travail. Tout en tirant l'alène, il ne quittait pas de l'œil la fenêtre ; et chaque fois qu'une ombre se profilait, il levait les yeux pour regarder qui passait. Il connaissait certains des passants, d'autres point ; mais ceux-ci n'avaient rien de particulier. A un moment, il vit s'arrêter, juste en face de sa fenêtre, une vieille femme, une marchande ambulante, qui tenait à la main un petit panier de pommes. Il n'en restait plus guère ; elle avait dû vendre les autres. Elle portait sur son dos un sac de menu bois, ramassé sans doute dans quelque chantier, et s'en retournait chez elle. Fatiguée, probablement, elle voulut changer le sac d'épaule. Elle le posa à terre, mit le panier de pommes sur une poutre et tassa le bois. Pendant qu'elle était ainsi occupée, un gamin en casquette déchirée, venu on ne sait d'où, chipa une pomme dans le panier et voulut se sauver. Mais la vieille s'en était aperçue. Elle se retourna et empoigna le gamin par la manche. L'enfant se débattit, mais elle le maintint des deux mains, lui arracha sa casquette, et lui tira les cheveux. Le gamin hurle, la femme glapit. Avdieitch, sans prendre le temps de piquer son alène, la jette par terre et court à la

porte. Dans sa hâte il trébuche dans l'escalier et laisse choir ses lunettes. Il s'élança dans la rue. La vieille tirait toujours les cheveux du gamin, le grondant de belle façon et le menaçant du commissaire.

L'enfant se débattait et criait :

— Je n'ai rien pris ! Pourquoi me battre ? Laissez-moi !

Avdieitch voulut les séparer. Il prit l'enfant par la main et dit :

— Laisse-le, grand'mère. Pardonne-lui, au nom du Christ.

— Je m'en vais si bien lui pardonner qu'il s'en souviendra jusqu'aux prochaines verges. Je vais le conduire au poste, le vaurien.

Avdieitch supplia la vieille.

— Laisse-le, grand'mère ; il ne le fera plus. Laisse-le donc, au nom du Christ.

La vieille le lâcha. Le gamin allait se sauver, mais Avdieitch le retint.

— A présent, demande pardon à la femme, et ne recommence plus à l'avenir, car je t'ai vu prendre la pomme.

L'enfant se mit à pleurer et demanda pardon.

— A la bonne heure. Et maintenant, voici une pomme.

Avdieitch prit dans le panier une pomme qu'il tendit à l'enfant.

— Je vais te la payer, grand'mère, fit-il à la vieille.

— Tu le gâteras, ce mauvais sujet, lui dit-elle. Il fallait le récompenser de manière qu'il s'en souvint toute la semaine.

— Eh ! grand'mère, grand'mère ! cela nous semble, mais Dieu n'en juge pas ainsi. S'il faut le fouetter pour une pomme, que faudra-t-il nous faire, à nous, pour nos péchés !

La vieille garda le silence. Et Avdieitch se mit à lui narrer la parabole du créancier qui remit sa dette à son débiteur, et du débiteur qui vint pour tuer son bienfaiteur.

La vieille écoutait et le gamin aussi.

— Dieu nous commande de pardonner, continua Avdieitch, sans quoi il ne nous sera point pardonné à nous-mêmes... de pardonner à tous, et surtout à ceux qui ne savent pas ce qu'ils font.

La vieille hocha la tête et soupira.

— Si c'est ainsi, fit-elle... Cependant les enfants ne sont déjà que trop portés à faire le mal.

— Alors c'est à nous, les vieux, de leur montrer le bien.

— C'est ce que je dis aussi, approuva la vieille. Moi-même j'avais sept enfants, il ne me reste plus qu'une fille...

Et la vieille se mit à raconter comment elle vivait chez sa fille ; combien elle avait de petits-enfants.

— Tu vois ma faiblesse ? dit-elle, et pourtant je travaille. Mes petits-enfants... je m'attendris sur eux ; ils sont si gentils ; il faut les voir courir à

ma rencontre ! Et Axutka ! En voilà une qui n'irait avec personne autre que moi ! « Grand'mère, dit-elle, ma bonne grand'mère !... »

L'émotion gagnait la vieille :

— Certainement, ce n'est qu'un enfant... Que Dieu le garde, fit la vieille en se tournant vers le gamin.

Mais comme elle allait recharger le sac sur ses épaules, l'enfant accourut en disant :

— Donne, grand'mère, je te le porterai. C'est sur mon chemin.

La vieille hocha la tête et lui donna le sac. Et tous deux s'en allèrent côte à côte. La vieille avait même oublié de réclamer à Avdieitch le prix de la pomme. Avdieitch, resté seul, les regardait s'éloigner en causant. Il les suivit des yeux, puis rentra chez lui, retrouva ses lunettes intactes dans l'escalier, ramassa son alêne, et reprit sa besogne. Il travailla un moment, mais il n'y voyait déjà plus assez ; et il aperçut l'allumeur de réverbères : « Il faut que j'allume ma lampe », se dit-il. Il apprêta sa petite lampe, la suspendit et se remit à l'ouvrage. Il termina une botte, l'examina : c'était bien. Il ramassa ses outils, balaya les rognures, décrocha la lampe qu'il posa sur la table, et prit l'Évangile sur la planche.

Il voulut reprendre à la page où il en était resté la veille, mais il tomba sur une autre page.

Comme il ouvrait l'Évangile, il se rappela le

songe de la veille ; et, aussitôt, il crut entendre remuer derrière lui. Il se retourna. Il lui sembla voir des gens dans le coin... C'étaient bien des gens, mais il ne pouvait les distinguer. Et une voix lui murmura à l'oreille :

— Martin ! Eh ! Martin ! Ne me reconnais-tu pas ?

— Qui es-tu ? fit Avdieitch.

— Mais c'est Moi ! dit la voix ; c'est Moi !

Et c'était Stépanitch, qui, surgissant de l'ombre, lui sourit, se dissipa comme un nuage et disparut.

— Et c'est Moi, aussi ! fit une autre voix.

Et du coin obscur surgit la femme avec l'enfant. La femme sourit, l'enfant sourit ; puis tous deux disparurent.

— Et c'est Moi aussi ! fit une autre voix.

Et surgit la vieille, avec l'enfant tenant une pomme. La vieille et l'enfant sourirent, puis disparurent.

Et Avdieitch se sentit tout joyeux. Il se signa, mit ses lunettes, et lut l'Évangile à la page où il s'était ouvert.

Dans le haut de la page il lut :

« ... Car j'ai eu faim, et vous m'avez donné à manger ; j'ai eu soif et vous m'avez donné à boire ; j'étais étranger et vous m'avez recueilli. »

Et au bas de la page :

« ... Je vous dis en vérité, qu'en tant que vous avez fait ces choses à l'un de ces plus petits de mes frères, vous me les avez faites. »

Avdieitch comprit alors que le songe ne l'avait pas trompé ; qu'en effet le Seigneur était venu chez lui ce jour-là, et que c'était Lui, qu'il avait accueilli.

LÉGENDES
POUR L'IMAGERIE POPULAIRE

(1885)

I

DIEU ET LE DIABLE

Au vieux temps jadis, il existait un bon maître. Il possédait beaucoup de biens ; il avait à son service beaucoup de serfs. Et les serfs louaient leur maître. Ils disaient : « Il n'y a pas sous le ciel de meilleur maître que le nôtre. Il nous donne à manger, nous fournit de bons vêtements et nous fait travailler raisonnablement. Jamais d'injures, jamais de rancune ; il ne ressemble en rien aux autres maîtres qui traitent leurs serfs pis que le bétail, les punissent à tout propos, et n'ont jamais une bonne parole à leur dire. Le nôtre nous veut du bien, il nous traite avec douceur et nous parle avec bonté. Nous ne pourrions trouver mieux. »

C'est ainsi que les serfs vantaient leur maître. Mais le diable était furieux de les voir vivre en

aussi bon accord avec le maître. Il s'empara donc d'un des serfs de ce maître, Aleb ; et quand il le posséda, il lui suggéra d'induire en péché les autres serfs.

Un jour donc que les serfs se reposaient et louaient leur maître, Aleb prit la parole et dit : « Mes frères, c'est à tort que vous louez la bonté de votre maître. Si vous vous mettiez à faire toutes ses volontés, le diable lui-même deviendrait bon. Nous servons bien notre maître ; nous lui obéissons en tout ; nous exécutons ses moindres ordres ; nous prévenons ses moindres désirs ; comment ne serait-il pas bon pour nous ? Mais si nous agissions autrement ; si nous faisons mal, il deviendrait tout comme les autres, il nous ferait même souffrir davantage que les maîtres les plus cruels. »

Une discussion s'engagea entre les autres serfs et Aleb. Ils discutèrent et firent un pari. Aleb gagea de mettre en colère le bon maître. Il stipula que s'il échouait, il perdrait ses habits de fête ; et que, si au contraire, il réussissait, chacun lui donnerait les siens. En outre, les serfs promirent de le défendre contre le maître, et, si on le mettait aux fers ou en prison, de le délivrer. Le pari fut tenu. Le lendemain matin, Aleb annonça qu'il mettrait le maître en colère. Aleb était attaché à la bergerie : il soignait les moutons de race, des moutons très chers. Ce matin-là, tandis que le bon maître entrait dans la bergerie avec des visiteurs auxquels il vou-

lait montrer ses moutons favoris, l'esclave du diable fit signe à ses camarades comme pour leur dire :
 « Regardez bien ! Je vais le mettre en colère. »

Les serfs accoururent, les uns regardaient par les portes, les autres par les fentes des cloisons. Et le diable grimpa sur un arbre et de là regarda dans la cour, pour mieux voir comment son possédé allait travailler pour lui. Après avoir promené un moment ses hôtes dans la cour, et leur avoir montré ses béliers et ses brebis, le bon maître voulut leur faire voir son bélier le plus précieux :
 « Les autres, dit-il, sont bons, mais celui qui a les cornes tordues n'a pas de prix, j'y tiens comme à la prune de mes yeux. »

Les béliers et les brebis se sauvent des visiteurs, et ceux-ci ne peuvent examiner la bête précieuse. Au moment où cet animal venait de s'arrêter, l'ouvrier de Satan, comme par hasard, fit peur à tout le troupeau ; une confusion s'ensuivit : pas moyen encore de voir le précieux animal. Le maître en était contrarié :

— Aleb, dit-il, mon cher ami, donne-toi la peine de saisir doucement mon mouton préféré aux cornes tordues, et retiens-le.

A peine eut-il prononcé ces paroles qu'Aleb s'élança comme un lion au milieu du troupeau, et empoigna l'animal précieux par l'échine. D'une main il lui saisit la toison, de l'autre la jambe gauche qu'il leva, et sous les yeux du maître, lui tor-

dit brusquement le pied qui craqua. Aleb lui avait cassé la jambe au-dessous du genou. Le mouton se mit à bêler, et tomba sur ses pattes de devant. Aleb lui prit la jambe droite tandis que la gauche pendait inerte comme un fouet.

Les visiteurs, les serfs, tous poussèrent des ah ! Le diable, voyant comment Aleb menait l'affaire, s'en réjouissait. Le maître devint sombre comme la nuit. Il courba la tête et ne souffla mot. Les visiteurs et les serfs se taisaient.

On attendait ce qui allait se passer.

Le maître gardait toujours le silence. Puis, s'étant secoué, comme s'il eût voulu se délivrer de quelque fardeau, il releva la tête et regarda le ciel.

Il ne le regarda pas longtemps. Les rides de son visage s'effacèrent, il sourit, il abaissa les yeux sur Aleb. Il regarda Aleb, sourit et dit :

— Oh ! Aleb, Aleb, ton maître t'a commandé de me mettre en colère. Mais mon maître est plus fort que le tien, et tu n'as pas réussi à me fâcher. C'est moi qui vais rendre ton maître furieux. Tu as craint que je ne te punisse, et tu as voulu être libre, Aleb. Sache donc que tu ne seras point puni ; et puisque tu as voulu être libre, je t'affranchis en présence de mes hôtes. Va où bon te semble, et prends tes habits de fête.

Et le bon maître rentra chez lui avec ses hôtes, et le diable, grinçant des dents, tomba de l'arbre et disparut sous terre.

II

LES PETITES FILLES PLUS SAGES QUE LES VIEUX

La semaine sainte, cette année-là, tombait de très bonne heure. A peine avait-on cessé de circuler en traîneau, la neige couvrait encore les cours, et dans la campagne les ruisseaux couraient. Dans une ruelle, une grande mare s'était formée, entre deux cours, près du fumier. Deux fillettes, de deux maisons différentes, se rencontrèrent sur le bord de cette mare : l'une petite, l'autre plus âgée. Elles avaient des robes neuves, celle de la petite était bleue, celle de la grande, jaune, à ramages. Toutes les deux avaient un foulard noué sur la tête. Au sortir de la messe, elles avaient couru à la mare, et après avoir fait admirer leurs robes, s'étaient mises à jouer. Elles voulaient s'amuser à faire jaillir l'eau. Comme la plus petite allait entrer dans

l'eau toute chaussée, l'ainée lui dit : — « N'y va pas ainsi, Malacha ; ta mère te gronderait. Je vais retirer mes souliers, fais comme moi. » — Les fillettes se déchaussèrent, relevèrent leur robe et marchèrent dans la mare à la rencontre l'une de l'autre. Malacha entra dans l'eau jusqu'à la cheville et dit :

— Que c'est profond, Akoulina ! J'ai peur.

— Cela ne fait rien répondit celle-ci. Ce ne sera nulle part plus profond. Viens tout droit à ma rencontre.

Tandis qu'elles se rapprochaient l'une de l'autre, Akoulina dit à Malacha :

— Prends garde de m'éclabousser. Va plus doucement.

Mais à peine avait-elle prononcé ces paroles que Malacha tournait son pied dans l'eau et éclaboussait la robe d'Akoulina. Non seulement sa robe se trouva éclaboussée, mais l'eau jaillit même sur son nez et ses yeux. En voyant sa belle robe ainsi maculée, elle se fâcha contre Malacha, l'injuria et courut sur elle pour la battre. Malacha eut peur. Elle vit bien qu'elle avait fait quelque chose de mauvais. Elle sortit vivement de la mare et s'élança vers sa demeure.

A ce moment passait la mère d'Akoulina. En voyant la chemisette et la robe de sa fille toutes sales, elle demanda :

— Où donc as-tu sali ta robe, vilaine ?

— C'est Malacha qui m'a éclaboussée exprès.

La mère d'Akoulina empoigna Malacha et la frappa sur la nuque. Malacha se mit à crier si fort qu'on l'entendit de toute la rue. Sa mère se précipita au dehors :

— Pourquoi bats-tu la mienne ? fit-elle. Et elle dit des grossièretés à sa voisine.

La querelle s'envenima. Les femmes allaient se prendre aux cheveux. Les paysans sortirent de leurs maisons, et une foule s'amassa dans la rue. Tout le monde criait à la fois, personne n'écoutait l'autre. On s'injurait, on se bousculait, une bagarre était imminente, lorsqu'une vieille, la grand-mère d'Akoulina, se jeta au milieu des paysans pour leur faire entendre raison.

— Que faites-vous donc, mes amis ? Et dans un pareil jour ! Pécher de la sorte, alors qu'il faudrait se réjouir !

Mais on ne l'écouta point. Elle faillit même être renversée ; et la vieille n'aurait pu les apaiser sans Akoulina et Malacha elles-mêmes.

Tandis que les femmes s'injuriaient, Akoulina avait essuyé sa robe. Elle retourna en courant à la mare, prit un petit caillou et creusa la terre pour que l'eau pût s'échapper dans la rue. Pendant qu'elle était ainsi occupée, Malacha s'approcha de son côté, et à l'aide d'un bâton, se mit à tracer une petite rigole.

Déjà les paysans commençaient à échanger des

coups, lorsque l'eau, s'échappant dans la rue par la rigole, arriva juste à l'endroit où la grand'mère essayait d'apaiser les paysans. Les enfants couraient des deux côtés du ruisselet :

— L'eau va plus vite que nous ; rattrape-la, Malacha, rattrape-la ! criait Akoulina.

Malacha voulait aussi dire quelque chose ; mais la joie lui coupait la parole. Les fillettes couraient toujours et riaient de voir le bâton nager sur le ruisselet. Elles arrivèrent ainsi jusqu'au milieu des paysans. La vieille les aperçut et cria aux gens :

— Vous ne craignez donc pas Dieu, vous, paysans ! C'est à cause de ces enfants que vous avez commencé de vous battre ; et voyez, elles l'ont oublié depuis longtemps, elles, les voilà qui jouent ensemble de bon cœur. Elles sont plus raisonnables que vous.

Les paysans regardèrent les deux fillettes et eurent honte de ce qu'ils faisaient. Ils se moquèrent d'eux-mêmes et chacun rentra chez soi.

« Si vous n'êtes pas comme des enfants, vous n'entrerez pas dans le royaume des Cieux. »

III

LES DEUX FRÈRES ET L'OR

Au temps jadis, non loin de Jérusalem, vivaient deux frères. L'aîné s'appelait Athanase, le cadet Jean. Ils vivaient dans la montagne, près de la ville, et se nourrissaient de ce que les gens leur apportaient. Les frères passaient leurs journées à travailler, non pour eux mais pour les pauvres. Partout où se trouvaient des gens accablés de besogne, des malades, des orphelins, des veuves, c'était là qu'ils venaient travailler, et ils s'en allaient sans jamais rien accepter en échange.

Ils passaient ainsi la semaine, chacun de son côté ; ils ne se retrouvaient que le samedi soir, dans leur demeure. Ils ne restaient chez eux que le jour du dimanche, priant Dieu et causant entre eux. Et l'ange du Seigneur descendait sur eux et les bé-

nissait. Le lundi, chacun repartait de son côté. Ils vécurent ainsi pendant de longues années, et chaque semaine, l'ange de Dieu descendait sur eux et les bénissait.

Un lundi, comme ils venaient de se séparer pour aller chacun de son côté, à sa besogne, l'ainé se sentit soudain tout affligé d'avoir quitté son frère bien aimé. Il s'arrêta et tourna la tête. Jean chemina tête baissée, et sans regarder en arrière. Tout à coup, il s'arrêta, comme s'il eût aperçu quelque chose, et, abritant ses yeux avec la main, regarda fixement de ce côté. Puis, il s'approcha de ce qu'il voyait, fit aussitôt un bond de côté, descendit en courant la colline et remonta l'autre versant, bien loin de l'endroit où l'on eût pu croire qu'une bête féroce l'avait poursuivi.

Très intrigué par ce manège, Athanase revint sur ses pas pour voir ce qui avait pu effrayer ainsi son frère. A mesure qu'il avançait, il voyait de loin quelque chose luire au soleil. Quand il fut tout près, il aperçut un tas d'or étalé sur le sol. Athanase s'étonna à cette vue et comprit moins encore la fuite de son frère.

« Pourquoi a-t-il eu peur ? Pourquoi s'est-il sauvé ? » se demandait-il. « Il n'y a pas de péché dans l'or ; c'est dans l'homme qu'est le péché. Si l'or peut engendrer le mal, il engendre aussi le bien. Que d'orphelins et de veuves on peut nourrir avec de l'or ! Que d'êtres nus on peut vêtir, que de

malades, d'infirmes, on peut soulager ! Nous secourons les malheureux, mais nous pouvons peu, car nos ressources sont minimes, tandis qu'avec cet or, nous pourrions faire beaucoup de bien aux hommes.»

Telles furent les pensées d'Athanase. Il voulut les communiquer à son frère, mais Jean était déjà hors de la portée de la voix ; il ne le voyait pas plus gros qu'un insecte sur l'autre versant.

Athanase, ôtant alors ses habits, y mit tout l'or qu'il put emporter, le chargea sur son épaule et s'en fut à la ville. Il entra dans une auberge, confia cet or à l'aubergiste et repartit chercher le reste. Quand il eut apporté tout l'or, il se rendit chez un marchand, acheta du terrain dans la ville, de la pierre, du bois, embaucha des ouvriers, et se mit à construire trois maisons.

Athanase demeura ainsi trois mois à la ville, il construisit trois maisons : un asile pour les veuves et les orphelins, un hospice pour les malades et les indigents, un refuge pour les pèlerins et les mendiants. Puis il trouva trois vénérables vieillards : à l'un il confia l'asile, à l'autre l'hospice, au troisième le refuge ; et comme il lui restait encore trois mille pièces d'or, il en donna mille à chacun des vieillards pour être distribuées aux pauvres.

Les trois constructions furent bientôt remplies de gens qui louaient Athanase et le remerciaient de ce qu'il avait fait. Il en éprouvait une telle joie qu'il ne pouvait se résoudre à quitter la ville. Mais

Athanase aimait son frère, et après avoir fait ses adieux à tout son monde, sans garder pour lui une seule pièce de monnaie, vêtu du vieil habit qu'il portait en venant, il reprit le chemin de sa demeure.

Comme il s'approchait de la montagne, il pensa : « Mon frère eut tort de s'enfuir ainsi du tas d'or. N'ai-je pas mieux agi que lui ? »

Mais à peine avait-il eu le temps de concevoir cette pensée que sur la route lui apparut soudain le même ange qui venait les bénir. Son regard était sévère. Athanase pâlit et dit seulement : « Pourquoi, Seigneur ? »

Et l'ange ouvrit la bouche et dit :

« Arrière ! Tu n'es pas digne de vivre avec ton frère. Un seul des bords de ton frère est plus précieux que tout ce que tu as fait avec cet or ! »

Athanase lui expliqua, alors, comment il avait nourri en grand nombre des pauvres et des pèlerins, combien d'orphelins il avait recueillis.

Mais l'ange lui dit :

— « C'est Satan qui a mis cet or sur ton chemin, pour te séduire, et c'est lui qui t'a inspiré ces paroles. »

Et la conscience d'Athanase s'éveilla. Il comprit qu'il n'avait pas agi pour Dieu. Il fondit en larmes et se repentit. Alors l'ange lui rendit l'accès de la route, où son frère l'attendait.

Depuis ce temps, Athanase ne se laissa plus séduire par le diable et son or ; et il reconnut que ce

n'est point par l'or, mais par le travail seul que
l'on peut servir Dieu et les hommes.

Et les deux frèresse remirent à vivre comme
auparavant.

IV

ILIAS

Il y avait dans la province d'Oufa un Baschkir nommé Ilias. A la mort de son père, Ilias n'était pas riche. Son père l'avait marié depuis un an à peine, quand il mourut. Ilias possédait alors sept juments, deux vaches et deux dizaines de moutons. Mais comme il était économe et laborieux, il ne tarda pas à accroître son bien. Il travaillait du matin au soir, aidé de sa femme. Il se levait tôt et se couchait plus tard que les autres, et sa fortune prospérait d'une année à l'autre. Et Ilias vécut ainsi en travaillant, pendant vingt-cinq ans, et il amassa une grande fortune. Il avait deux cents chevaux, cent cinquante têtes de gros bétail et douze cents moutons. Des serviteurs menaient paître les troupeaux, des servantes travaillaient les juments et les vaches

et faisaient du *koumiss*, du beurre et du fromage.

Ilias possédait de tout en abondance, et les gens du pays l'enviaient.

Ils disaient : « Est-il heureux, cet Ilias ! Il a des biens à n'en savoir que faire ; il n'a pas besoin de mourir ! »

Les bonnes gens recherchaient son amitié, et l'on venait le voir de bien loin. Ilias recevait chacun, et donnait à chacun de quoi boire et manger. A quiconque venait, Ilias faisait servir du *koumiss*, du thé, du mouton. Dès qu'un visiteur arrivait, on tuait un mouton ou deux ; s'il en venait plusieurs, on tuait une jument.

Il avait deux fils et une fille. Il les maria tous les trois. Ses fils, du temps qu'il était pauvre, l'aidaient et même gardaient les troupeaux de moutons ou de chevaux. Mais quand ils furent devenus riches, les deux garçons commencèrent à mal tourner ; l'un d'eux se mit à boire. L'ainé fut tué dans une rixe. Le cadet, ayant épousé une femme orgueilleuse, cessa d'écouter son père. Ilias fut obligé de se séparer de lui. Il lui donna une maison et du bétail, ce qui diminua d'autant la richesse d'Ilias. Bientôt après, une épidémie s'abattit sur ses moutons, et en fit périr un grand nombre. Ensuite il y eut une année de disette, les prairies ne donnèrent pas de foin, et il mourut beaucoup de bétail pendant l'hiver. Puis les Kirghis s'emparèrent d'une bonne partie de sa terre. Ainsi le bien d'Ilias allait

diminuant de jour en jour. Sa misère devenait de plus en plus grande, tandis que ses forces déclinaient. A soixante-dix ans il dut vendre ses fourrures, ses tapis, ses selles, ses voitures ; il vendit même jusqu'à sa dernière tête de bétail, si bien qu'il ne lui restait plus rien. De la sorte, il fut obligé, sur ses vieux jours, d'aller servir chez les autres, avec sa femme. Ilias n'avait plus rien que ce qu'il portait sur lui : une pelisse, un bonnet, une paire de souliers, et sa femme Scham-Schemagi, aussi vieille que lui. Son fils, séparé de lui, était parti pour les pays lointains ; sa fille était morte ; personne pour leur venir en aide.

Leur voisin, Mukhamed-Schah, eut pitié des deux vieillards. Lui-même n'était pas très riche et menait une vie tranquille. C'était un brave homme. Il se rappela l'hospitalité d'Ilias, eut pitié de lui, et lui dit :

— Viens vivre chez moi avec ta femme. L'été, tu travailleras pour moi, l'hiver tu donneras à manger au bétail. Scham-Schemagi, elle, traira les juments et fera le *koumiss*. Moi, je vous nourrirai, vous vêtirai et ne vous laisserai manquer de rien.

Ilias remercia son voisin et entra avec sa femme au service de Mukhamed-Schah. Au commencement, cela leur parut pénible, puis ils s'y habituèrent, et vécurent en travaillant selon leurs forces. Le maître n'eut qu'à se louer d'avoir de tels serviteurs. En effet, les vieux, ayant été maîtres eux-

mêmes, s'acquittaient à merveille des soins du ménage et savaient toujours à quoi employer leur temps. Cependant Mukhamed-Schah était peiné de les voir, eux jadis si riches, tombés maintenant si bas.

Un jour, des parents de Mukhamed-Schah vinrent de loin lui rendre visite. Parmi eux était un mollah. Le maître ordonna de prendre un mouton et de le tuer. Ilias en tua un, le fit cuire et l'envoya aux hôtes de son maître. Ceux-ci mangèrent du mouton, puis burent du thé et du *koumiss*. Ils buvaient leur *koumiss*, assis sur des coussins et des tapis, et devisaient entre eux. A ce moment, Ilias qui avait terminé sa besogne, passa devant la porte. Mukhamed-Schah l'aperçut et dit à l'un de ses hôtes :

— As-tu vu le vieillard qui vient de passer ?

— Je l'ai vu ? Qu'a-t-il d'extraordinaire ?

— Voici. C'était le plus riche du pays. Il s'appelle Ilias. Tu as peut-être entendu son nom ?

— Comment donc ! Je ne l'avais jamais vu ; mais sa renommée s'étendait au loin.

— Eh bien ! maintenant, il n'a plus rien. Il sert chez moi, et sa femme trait mes juments.

L'interlocuteur, surpris, fit claquer sa langue et hocha la tête.

— Oui, c'est la vie ! Le bonheur tourne comme une roue qui élève l'un et abaisse l'autre. — Eh bien ! est-ce qu'il en a du chagrin, le vieillard ?

— Qui le sait? Il vit sans rien dire, doucement, et travaille bien.

— Ne peut-on pas lui parler, l'interroger sur sa vie? demanda alors le visiteur.

— Sans doute, fit le maître:

Il cria hors de la tente :

— Grand-père ! Grand-père ! viens boire du *koumiss* avec nous, et amène la vieille avec toi.

Ilias entra avec sa femme. Ils saluèrent le maître et les hôtes ; puis Ilias fit la prière et s'accroupit près de la porte, tandis que sa femme passait derrière le rideau et allait s'asseoir avec la maîtresse. On donna une tasse de *koumiss* à Ilias. Il salua, but une gorgée, et reposa la tasse.

— Eh bien ! Grand-père, lui dit le visiteur, cela doit t'attrister de nous voir ainsi, en songeant à ta vie passée, en comparant ton bonheur d'autrefois avec la vie si humble que tu mènes aujourd'hui ?

Ilias sourit et répondit :

— Si je parlais moi-même de mon bonheur ou de mon malheur, tu ne me croirais peut-être pas. Interroge plutôt ma femme. C'est une femme qui a le cœur sur la langue, elle te dira la vérité.

Le visiteur cria derrière le rideau :

— Eh bien ! Grand'mère, que penses-tu de ton bonheur passé et de ta misère présente ?

Et Scham-Schemagi répondit de derrière le rideau :

— Voici ce que j'en pense. Nous avons vécu cin-

quante ans, mon vieux et moi, cherchant le bonheur sans l'avoir trouvé. C'est seulement depuis deux ans, depuis que nous n'avons plus rien et vivons aux gages d'autrui, que nous avons trouvé le vrai bonheur. Nous ne demandons rien de plus.

Les visiteurs et le maître furent saisis d'étonnement. Le maître se leva même et s'en fut écarter le rideau pour voir la vieille. Celle-ci était debout, les bras croisés sur sa poitrine, et elle souriait en regardant son vieux. Et le vieillard lui souriait aussi.

La vieille reprit :

— J'ai dit la vérité. Je ne plaisante pas. Pendant cinquante ans, nous avons cherché le bonheur ; riches, nous ne l'avons point trouvé. Et maintenant qu'il ne nous reste plus rien et que nous vivons chez les autres, nous avons trouvé le bonheur et ne désirons plus rien.

— En quoi consiste donc votre bonheur ?

— Voilà. Nous étions riches, et nous n'avions, mon vieux ni moi, pas un seul moment de répit. Nous ne pouvions ni causer entre nous, ni songer au salut de notre âme, ni prier Dieu. Et combien de soucis !

Un hôte arrivait, et voilà un souci. Nous nous disions : « Que faut-il lui servir ? Quel présent lui faire, pour qu'il garde une bonne opinion de nous ? » Le visiteur parti, il fallait surveiller nos serviteurs, toujours portés à paresser et à bâfrer, et nous prenions garde que notre bien ne se gas-

pillât point, et voilà un péché. Ou bien nous craignons que le loup n'enlevât un poulain ou un veau, ou qu'on ne nous volât ; et, une fois couchés, nous ne pouvions fermer l'œil : pourvu que les moutons n'écrasent pas les agneaux ! On se levait, on allait voir, la nuit. Une fois rassurés sur ce point, c'étaient d'autres inquiétudes : comment faire les provisions d'hiver pour le bétail ? ou pis encore. Nous n'étions pas toujours du même avis, mon vieux et moi ; lui disait ceci, moi je voulais cela ; nous nous querellions, et voilà un péché. Ainsi tombions-nous d'un souci dans l'autre, d'un péché dans l'autre. Et notre vie n'était pas heureuse.

— Et maintenant ?

— Maintenant, nous nous levons, mon vieux et moi, toujours de bon accord ; plus de discussions ni de tourments. Un seul souci : servir le maître. Nous travaillons selon nos forces, et avec plaisir, afin que les choses tournent à l'avantage du maître, et non à son préjudice. Nous arrivons, le *koumiss* est prêt, le repas servi. S'il fait froid, nous avons de la tourbe et une pelisse. Et nous pouvons causer entre nous à loisir, nous avons le temps de songer au salut de notre âme, de prier Dieu. Durant cinquante ans, nous avons cherché le bonheur, et nous ne l'avons trouvé qu'à présent.

Les hôtes se mirent à rire. Ilias leur dit :

— Ne riez pas, mes frères, ce n'est pas une plai-

santerie, cela : c'est toute la vie de l'homme. Nous étions biens sots, auparavant, ma femme et moi, quand nous pleurions la perte de nos biens. Mais, maintenant Dieu nous a dévoilé la vérité ; et ce n'est pas pour notre plaisir, c'est pour votre bien, qu'à notre tour nous vous la dévoilons.

Le mollah dit alors :

— Voilà de sages paroles. Ilias vous a dit vrai. C'est écrit dans le Coran.

Et les visiteurs, cessant de rire, devinrent pensifs.

V

HISTOIRE D'IVAN L'IMBÉCILE

DE SES DEUX FRÈRES SIMON LE GUERRIER ET TARASS
LE VENTRU, DE SA SŒUR MUETTE MÉLANIE, DU VIEUX
DIABLE ET DE TROIS DIABLOTINS.

I

Dans un royaume d'un certain pays, vivait un riche paysan. Il avait trois fils : Simon le Guerrier, Tarass le Ventru, Ivan l'Imbécile, et une fille, muette, Mélanie. Simon le Guerrier s'en fut servir le tzar ; Tarass le Ventru partit pour la ville, travailler chez un marchand ; et Ivan l'Imbécile, avec la fille, resta à la maison, travaillant et arrondissant le pécule.

Simon le Guerrier, en récompense de ses services, obtint un grade élevé et une terre ; et il épousa la fille d'un seigneur. Sa solde était forte, ses terres vastes, mais il n'en avait jamais assez.

Ce qu'amassait le mari, la femme le gaspillait, et on était toujours sans argent.

Un jour que Simon se rendait dans sa terre pour toucher ses revenus, son intendant lui dit : « Il n'y a rien à toucher. Nous n'avons ni bétail, ni outils, ni chevaux, ni vaches, ni charrue, ni herse ; il faut acheter tout, et alors il y aura des revenus. » Et Simon le Guerrier alla chez son père.

— Toi, mon père, tu es riche, dit-il, et tu ne m'as rien donné. Donne-moi le tiers qui me revient. Je m'en servirai pour mes terres.

Le vieux répondit :

— Tu n'as rien rapporté à la maison, pourquoi te donnerais-je le tiers ? Ce serait frustrer Ivan et la fille.

Simon reprit :

— Lui est imbécile, et elle est muette. De quoi ont-ils besoin ?

Le vieux répondit :

— Eh bien ! Ce sera comme Ivan voudra.

Et Ivan dit :

— Soit ! Qu'il prenne sa part.

Simon le Guerrier entra en possession de son patrimoine, l'employa à son domaine, et s'en retourna servir le tzar.

Tarass le Ventru gagna aussi beaucoup d'argent. Il épousa la fille d'un marchand. Mais il était toujours gêné. Il vint trouver son père et dit :

— Donne-moi ma part.

Le père ne voulait point davantage lui donner la part qu'il réclamait :

— Tu ne nous as rien rapporté, lui dit-il, tout ce qu'il y a dans la maison, c'est Ivan qui l'a gagné. On ne peut pas le léser, et la fille non plus.

Tarass dit alors :

— De quoi a-t-il besoin, cet imbécile ? Il ne pourra se marier ; personne ne voudra de lui. Et une fille muette n'a non plus besoin de rien... Ivan, ajouta-t-il, donne-moi la moitié du blé ; je ne demande rien des araires, et de tout le bétail je ne veux que le cheval gris : il ne te sert pas au labour.

Ivan se mit à rire et dit :

— Soit ! Je te le donnerai.

Et Tarasseut aussi sa part. Il emporta le blé à la ville, emmena l'étalon gris ; et Ivan, n'ayant plus qu'une vieille jument, labourait la terre et nourrissait ses père et mère.

II

Le vieux diable était fort marri de ce que les trois frères ne se fussent point disputés pendant leurs arrangements et se fussent quittés en bons termes. Il fit donc venir trois diabolins.

— Écoutez, leur dit-il, il y a trois frères, Simon le Guerrier, Tarass le Ventru et Ivan l'Imbécile. Au lieu de se disputer entre eux, ils vivent en parfait accord. C'est l'Imbécile qui a gâté mon affaire. Allez, prenez-les tous les trois, et brouillez-les de telle manière qu'ils s'arrachent les yeux... En êtes-vous capables?

— Nous le sommes, dirent-ils.

— Et comment ferez-vous?

— Mais voici. Nous commencerons par les ruiner pour qu'ils n'aient plus de quoi manger, puis nous les mettrons en présence, et ils se battront.

— C'est bien, dit le diable: Je vois que vous con-

naissez votre métier. Allez, et ne revenez pas avant de les avoir brouillés tous les trois : car, autrement, je vous punirais cruellement.

Les diabolotins se rendent dans leur marécage pour arrêter leur ligne de conduite. On discute, on discute; chacun veut garder pour soi la tâche la plus facile. Ils décident enfin de tirer au sort ce que chacun aura à faire; et si l'un des trois a terminé sa besogne avant les autres, il viendra aider ses deux compagnons. Les diabolotins tirent au sort, fixent le jour où ils se réuniront de nouveau dans le marécage pour savoir qui aura terminé sa tâche et lequel il faudra aider.

Le jour convenu est arrivé; les diabolotins se réunissent dans leur marécage. Ils se mettent à causer de leurs affaires. Le premier parle de Simon le Guerrier.

— Ma besogne est en bonne voie, dit-il. Demain, Simon ira chez son père.

Ses compagnons lui demandèrent comment il s'y était pris.

— Mon premier soin, dit-il, fut d'inspirer à Simon un tel courage, qu'il promit à son tzar de lui conquérir le monde entier. Alors, le tzar fit de Simon le chef de l'armée et l'envoya guerroyer contre le tzar indien. Les armées étaient déjà en présence. La même nuit, j'ai mouillé la poudre dans le camp de Simon; puis je me suis rendu chez le tzar indien, et avec de la paille, j'ai fabriqué des

soldats en nombre incalculable. Les hommes de Simon ayant remarqué que de tous côtés s'avancèrent des soldats, faits de paille, eurent peur. Simon ordonne alors de faire feu ; mais ni canons, ni fusils, ne partent. Les soldats de Simon, épouvantés, s'enfuirent comme des moutons. Et le tzar indien les mit en pièces. Simon a été flétri. On lui a repris sa terre, et on veut le mettre à mort demain. Il ne me reste plus qu'une journée de travail : le tirer de sa prison pour qu'il s'en aille chez lui. Demain tout sera terminé. Dites-moi donc auquel de vous deux je dois venir en aide ?

Le second diabletin parla de Tarass.

— Ma besogne marche bien aussi ; je n'ai pas besoin d'aide ; avant huit jours, Tarass verra sa position changer. J'ai d'abord commencé par lui grossir le ventre, et augmenter son âpreté au gain. Il est devenu si cupide, que tout ce qu'il voyait aux autres, il le voulait acquérir. Il a acheté beaucoup de choses, avec son argent, et maintenant il achète encore, mais avec de l'argent emprunté. Il a un poids bien lourd sur les épaules, et il est si bien pris dans l'engrenage, qu'il ne s'en tirera pas. Dans huit jours les échéances tomberont : j'ai transformé ses marchandises en fumier ; il ne pourra pas payer et ira chez son père.

Ils demandèrent au troisième diabletin où il en était avec Ivan.

— Que vous dirai-je ? répondit-il, mon affaire ne

va pas bien. J'ai commencé par cracher dans la cruche de *kvass* pour donner mal au ventre à Ivan. Je suis allé sur son bien et j'ai durci le sol pour qu'il ne puisse pas labourer; je pensais qu'il ne pourrait pas labourer; mais l'Imbécile est venu avec sa charrue et s'est mis à soulever la terre. Il s'y donnait beaucoup de peine et continuait quand même. Alors je lui ai cassé sa charrue. Il retourna à la maison, en prit une autre et se remit à labourer. Je suis alors entré sous la terre pour saisir le soc; mais je n'ai pu le retenir; il poussait toujours sa charrue, et le soc était aiguisé : il m'a mis les mains en sang. Il a presque tout labouré; il ne reste plus qu'une seule bande. Venez m'aider, mes frères, car si nous ne prenons pas le dessus sur lui, tous nos efforts seront perdus. Si l'Imbécile continue à travailler, ils ne sentiront point la misère. Il nourrira ses deux frères.

Le diabolin de Simon le Guerrier promet de venir l'aider le lendemain; et ils se séparèrent.

Ivan avait labouré tout son champ, sauf une seule bande. Il vint achever son travail. Il avait mal au ventre, cependant il lui fallait labourer. Il détachait la terre du soc, renversait la charrue et revenait entreprendre un autre sillon. Mais à peine avait-il commencé ce nouveau sillon, qu'il se sentit arrêté comme par une racine. C'était le petit diabolin qui s'était accroché au soc et le retenait : « Comme c'est étrange, pensa Ivan, il n'y avait pourtant là aucune racine et en voilà bien une ! »

Il enfonça sa main dans le sillon, et en tâtonnant, rencontra quelque chose de mou. Il saisit l'objet et le retira. C'était noir comme une racine, et sur cette racine quelque chose remuait : « Ah ! un diabolin vivant ! Tiens, sale bête ! »

Et Ivan fit le geste de lui briser la tête contre le sol. Mais le diabolin se mit à geindre :

— Ne m'assomme pas et je ferai tout ce que tu voudras.

— Et que feras-tu pour moi?

— Tu n'as qu'à parler ; tout ce qu'il te plaira.

Ivan se gratta la tête.

— Mon ventre me fait mal. Peux-tu me guérir?

— Oui, dit-il.

— Eh bien ! Guéris-moi.

Le diabolin se pencha sur le sillon, fouilla, fouilla avec ses griffes, retira une racine à trois pointes, et la tendit à Ivan.

— Tiens, dit-il ; il suffit d'avaler une seule de ces pointes pour que tout mal disparaisse.

Ivan arracha une des trois pointes, l'avalala et aussitôt son ventre fut guéri.

Le diabolin recommença à supplier.

— Maintenant, laisse-moi, dit-il. Je vais m'enfoncer sous la terre, et ne m'y promènerai plus.

— Eh bien ! Va à Dieu ! dit Ivan.

Et aussitôt qu'Ivan eut prononcé ce nom, le diabolin s'enfonça dans la terre comme une pierre au fond de l'eau.

Il n'en resta qu'un trou.

Ivan cacha dans son bonnet les deux autres pointes de la racine et se remit à labourer. Il termina la bande, renversa la charrue et s'en retourna au logis. Il détela, rentra dans l'izba et vit son frère aîné Simon le Guerrier, assis à table avec sa femme pour souper. On lui avait confisqué ses

biens, à grand'peine il s'était échappé de la prison pour se réfugier chez son frère.

Dès que Simon aperçut Ivan, il lui dit :

— Je suis venu pour demeurer chez toi. Nourris-moi avec ma femme jusqu'à ce que j'aie trouvé un autre abri.

— Soit! dit Ivan. Vivez ici en paix.

Comme Ivan allait s'asseoir sur un banc, la dame se sentit incommodée par l'odeur d'Ivan. Elle dit à son mari :

— Je ne puis pas souper avec un paysan qui em-
peste.

Simon le Guerrier se tourna vers Ivan :

— Ma femme dit que tu sens mauvais, tu ferais mieux de manger dans le corridor.

— Soit, dit-il. Il fait justement nuit et il est temps que je donne à manger à la jument.

Ivan prit du pain, son cafetan, et partit pour la garde de nuit.

IV

Le diabolotin de Simon le Guerrier étant libre, comme il avait été convenu avec le diabolotin d'Ivan, vint à son aide pour combattre l'Imbécile. Il se rendit au champ et chercha, chercha son compagnon : personne nulle part. Il ne trouva qu'un trou : « Tiens, pensa-t-il, évidemment il sera arrivé malheur à mon camarade. Je vais le remplacer. La terre est toute labourée. Il faut attraper l'Imbécile à la fenaison. »

Le diabolotin s'en fut dans le pré et le recouvrit entièrement d'une couche de boue. Vers l'aube, Ivan revint de sa garde de nuit, prit une faux et s'en alla faucher le pré. Il arrive, se met à faucher, fait un mouvement, un autre ; la faux s'arrête, ne coupe pas. Il la repasse. Mais malgré tous ses efforts, Ivan n'aboutit à rien. Il se dit : « Je vais retourner à la maison ; j'y prendrai une pierre à aiguiser et j'ap-

porterai du pain. J'y mettrai huit jours s'il le faut, mais je ne m'en irai pas avant d'avoir tout fauché. »

Le diabolin l'entendit et pensa : « Il est têtù, cet Imbécile. On n'en viendra pas aisément à bout. Il faut trouver autre chose. »

Ivan aiguisa sa faux et se remit à faucher. Le diabolin, se glissant dans l'herbe, empoignait l'extrémité de la faux pour l'enfoncer dans la terre. Ivan se donna beaucoup de mal, mais il acheva quand même la fenaison. Il n'en restait plus à faucher qu'une petite parcelle, au bord du marécage. Le diabolin plongea dans le marécage en disant : « Qu'il me coupe toutes les pattes, mais cette fois je ne le laisserai pas faire ! » Ivan se dirigea vers le marécage. L'herbe y était rare, et cependant il ne pouvait manier sa faux. Il se fâcha, et lança la faux de toutes ses forces. Le diabolin eut à peine le temps d'éviter le coup.

Décidément, ça n'allait pas.

Il se cacha sous un arbrisseau.

Ivan, lançant de nouveau la faux, atteignit l'arbuste, et coupa au diabolin la moitié de sa queue. Il acheva la fenaison, ordonna à la fille de rassembler le foin, et s'en alla de son côté couper les seigles.

Il arrive et trouve les tiges de seigles tout emmêlées. Le diabolin avait passé par là. Ivan revint chez lui, prit une faucille au lieu de la faux inutile, et se mit à couper. Il coupa ainsi tout le seigle.

« Il faut maintenant que je m'apprête pour l'avoine » dit-il.

Le diable à la queue coupée l'entend et pense : « Je n'ai pu l'attraper au seigle, mais je l'attraperai à l'avoine. Ce sera pour demain matin. »

A l'aube, il arriva au champ d'avoine. L'avoine était déjà coupée. Ivan avait travaillé la nuit pour perdre moins de grains. Le diable se fâcha : « Il a tout terminé, et il m'a fait très mal, l'imbécile. Même à la guerre je n'ai pas eu pareil tracas. Il ne dort pas, le maudit. Impossible de le devancer. Je vais aller maintenant dans les meules pour les faire pourrir. » Et le diable courut aux meules de seigles, se glissa dans les gerbes et s'occupa de les pourrir. Il les échauffa, s'échauffa lui-même et s'endormit.

Ivan attela sa jument et s'en alla avec la fille chercher les gerbes. Il arrive à la meule, enlève deux gerbes avec la fourche et juste empale le diable. Il retire la fourche et qu'aperçoit-il ? Un diable vivant au bout de sa fourche, et avec la queue coupée ! Il se tortille, gigote, essaye de se sauver.

— Hé ! la sale bête ! te voilà encore !

— Je suis un autre, répond-il. L'autre, c'était mon frère ; et moi j'étais chez ton frère Simon.

— Qui que tu sois, n'importe. Tu auras le même sort.

Il voulut l'écraser sur le sol, mais le diable l'implora :

— Laisse-moi; je ne recommencerai plus, et je ferai pour toi tout ce que tu voudras.

— Et que peux-tu faire?

— Je peux faire des soldats avec n'importe quoi!

— Mais à quoi bon?

— Tu en feras ce que tu voudras, car un soldat est bon à tout.

— Sauront-ils chanter?

— Oui.

— Alors, fais-en.

— Prends cette gerbe de seigle, dit le diablotin, secoues-en les épis contre le sol et dis seulement : « Mon esclave ordonne que tu cesses d'être gerbe et que chacun de tes épis se transforme en soldat. »

Ivan prit les gerbes, fit et dit ce que lui avait indiqué le diablotin; et la gerbe s'éparpilla, et les tiges qui la composaient devinrent des soldats, avec les tambours et les clairons.

Ivan se mit à rire.

— Vois-tu comme c'est amusant! C'est agréable, hein! C'est la joie des filles.

— Eh bien! fit le diablotin, laisse-moi la liberté, à présent.

— Non, je veux refaire les tiges, autrement les grains seraient perdus. Apprends-moi donc le moyen de les changer de nouveau en gerbes. Je les battrai au fléau.

— Tu n'as qu'à dire : « Autant de soldats, au-

tant de tiges. Mon esclave ordonne qu'ils rede-
viennent gerbes. »

Ivan obéit et les soldats redevinrent des gerbes.

— Laisse-moi, maintenant, supplia de nouveau
le diabolotin.

— Soit!

Ivan le posa par terre, le maintint d'une main,
de l'autre dégagea la fourche et dit : — Avec Dieu!

Mais aussitôt qu'il eut prononcé ce nom, le dia-
blotin s'enfonça dans la terre comme une pierre
dans l'eau.

Il ne resta qu'un trou.

Ivan revint à la maison. Il y trouva son second
frère Tarass avec sa femme, en train de souper.
Tarass le Ventru n'avait pu payer ses créanciers et
se réfugiait chez son père. Il aperçut Ivan :

— Eh bien! Ivan, en attendant que je sois riche
de nouveau, nourris-nous, moi et ma femme.

— Soit! dit Ivan. Vivez ici en paix.

Ivan ôta son cafetan et se mit à table.

— Je ne puis manger avec l'Imbécile, dit la
marchande, il pue la sueur.

Tarass le Ventru se tourna vers son frère.

— Ivan, tu sens mauvais, lui dit-il. Va donc
manger dans le corridor.

— Soit! répondit Ivan.

Il prit du pain et sortit dans la cour.

— D'ailleurs il est temps d'aller donner à manger
au cheval et de partir pour la garde de nuit, dit-il.

Le diable de Tarass ayant achevé sa besogne cette nuit-là, alla rejoindre ses camarades, comme il avait été convenu, et se liguier avec eux contre Ivan. Il vient au champ, cherche, cherche ses compagnons : personne. Il ne trouve qu'un trou. Il s'en va à la prairie, trouve une queue dans le marécage, et, dans les seigles, un second trou. « Ah ! pense-t-il, il leur sera arrivé malheur. Il faut donc les remplacer pour combattre Ivan. »

Et le diable s'en alla à la recherche d'Ivan. Celui-ci, ayant déjà fini sa besogne dans les champs, était maintenant en train d'abattre des arbres dans le bois. Ses frères, se trouvant à l'étroit dans la maison d'Ivan, lui avaient ordonné de couper du bois et de leur construire une nouvelle maison.

Le diable courut à la forêt, se glissa dans les branches et entreprit de gêner Ivan dans sa be-

sogne. Ivan entailla l'arbre de manière à le faire tomber sur une place vide, puis se mit à le pousser; mais l'arbre tomba du mauvais côté et s'accrocha aux branches voisines. Ivan prit une perche pour dégager l'arbre, qu'il eut beaucoup de peine à faire tomber. Puis il attaqua un autre arbre; ce fut la même chose. Il peinait, peinait, et ce fut au prix d'efforts inouïs qu'il réussit à l'abattre. Il passa à un troisième : c'était toujours la même chose.

Ivan avait projeté d'abattre une cinquantaine de jeunes arbres, il n'en avait pas même mis dix par terre quand la nuit tomba. Il était harassé; une vapeur s'échappait de lui comme un brouillard dans une forêt, et il travaillait toujours. Il abattit encore un arbre, mais il se sentit si mal aux reins qu'il n'y put tenir davantage. Il jeta sa cognée et s'assit pour se reposer.

Le diabolin; voyant Ivan s'arrêter, se réjouit : « Bon, pensa-t-il, il est fatigué, il va laisser là le travail, je vais me reposer moi-même un moment. » Tout joyeux il se mit à califourchon sur un arbre. Mais voilà qu'Ivan se lève, saisit sa cognée, la brandit, et la lance à toutes forces contre l'arbre qui tombe en craquant.

Le diabolin n'eut pas le temps de retirer ses jambes; la branche se brisa et lui prit une patte. Ivan se mit à élaguer la branche.

Il aperçoit un diabolin vivant. Il s'étonne.

— Hé, sale bête ! Te voilà encore ici ?

— Non, dit-il, je suis un autre. J'étais chez ton frère Tarass.

— Qui que tu sois, tu auras le même sort.

Ivan, levant sa cognée, allait l'abattre par le dos sur le diablotin.

Mais celui-ci supplia :

— Ne me frappe pas, je ferai pour toi tout ce que tu voudras.

— Mais que peux-tu faire ?

— Je puis fabriquer tout l'argent que tu voudras.

— Eh bien ! fabrique-m'en.

Le diablotin lui dit :

— Prends des feuilles de chêne, frotte-les dans tes mains, l'or va tomber par terre.

Ivan prit des feuilles, frotta, et l'or tomba.

— C'est bien pour amuser les enfants, dit-il.

— Alors laisse-moi partir, dit le diablotin.

— Soit !

Ivan prit la perche et délivra le diablotin.

— Avec Dieu ! dit-il.

Mais aussitôt qu'il eut prononcé ce nom, le diablotin s'enfonça dans la terre comme une pierre au fond de l'eau.

Il ne resta qu'un trou.

VI

Les frères eurent leur maison et s'installèrent chacun chez soi. Ivan, ayant terminé ses travaux champêtres, brassa de la bière et invita ses frères à venir festiner chez lui. Ceux-ci refusèrent.

— Comme si nous ne savions ce que c'est qu'une fête de paysans ! dirent-ils.

Ivan régala tous les paysans, les femmes, et but lui-même. Il devint même un peu gai et alla dans la rue regarder les rondes. Il s'approcha des rondes et invita les jeunes filles à chanter en son honneur.

— Je vous donnerai une chose que vous n'avez jamais vue de votre vie, dit-il.

Les femmes se mirent à rire et à chanter ses louanges. Quand elles eurent fini, elles lui dirent :

— Eh bien ! Donne !

— Je vais vous l'apporter tout de suite. Il prit un tamis et alla dans la forêt. Les femmes riaient.

— Quel imbécile!

Puis on ne songea plus à lui. Mais bientôt on le vit revenir en courant, le tamis rempli de quelque chose.

— Eh bien! En voulez-vous?

— Oui! Oui!

Ivan saisit une poignée d'or et la jeta aux femmes.

— Mes aïeux!

Les femmes se précipitaient pour ramasser. Les paysans accoururent aussi et s'arrachèrent les pièces d'or. Une vieille femme faillit être écrasée. Ivan riait.

— Ah! les sots, pourquoi faire du mal à une vieille? Plus doucement! Je vous en donnerai encore.

Et il se remit à jeter l'or à poignée. On venait en foule. Ivan avait vidé le tamis. On lui en demandait encore. Alors il dit :

— Non! c'est tout. Je vous en donnerai une autre fois. Et maintenant dansons et chantons!

Les femmes commencèrent à chanter.

— Elles ne sont pas jolies, vos chansons, dit-il.

— En sais-tu de plus belles?

— Je vais vous en faire entendre tout de suite.

Il alla à l'aire, prit une gerbe, en secoua les épis contre le sol en disant : « Mon esclave ordonne que

tu cesses d'être gerbe et que chacune de tes tiges se transforme en soldat. »

La gerbe s'éparpilla et les tiges se changèrent en soldats. Les tambours battirent, les clairons sonnèrent. Ivan ordonna aux soldats de chanter et de défilier dans la rue. Les gens s'étonnaient. Quand les soldats eurent fini leurs chansons, Ivan les ramena sur l'aire, en défendant expressément qu'on le suivit, et, de nouveau, il changea les soldats en gerbes, puis il rentra chez lui et se coucha.

VII

Le matin, le frère aîné, Simon le Guerrier, apprit tout cela et vint trouver Ivan.

— Apprends-moi, dit-il, où tu as pris tes soldats et où tu les as cachés.

— Qu'en veux-tu faire?

— Comment ! Ce que j'en veux faire ? Mais avec des soldats on peut tout. On peut conquérir tout un royaume.

— Ah ! que ne le disais-tu plus tôt ! fit Ivan étonné. Je t'en ferai tant que tu voudras. Précisément la sœur et moi avons beaucoup moissonné.

Ivan amena son frère devant la grange et lui dit :

— Attention ; moi, je vais en faire, et toi, tu les emmèneras, car s'il fallait les nourrir, en un jour ils dévoreraient tout le village.

Simon le Guerrier promit d'emmener les soldats,

et Ivan se mit à l'œuvre. Il secoue une gerbe, et voilà une compagnie; il secoue une autre gerbe; en voilà une autre. Et il en sort tant que le champ en est rempli.

— Eh bien ! En as-tu assez ? dit-il.

Simon était content :

— Assez. Merci, Ivan.

— C'est bien, dit-il. Et quand tu en auras besoin, je t'en ferai d'autres. Cette année il y a beaucoup de paille.

Simon le Guerrier donna ses ordres à l'armée, la groupa dans les règles et s'en fut guerroyer. A peine était-il parti qu'arriva Tarass le Ventru. Lui aussi venait d'apprendre ce qui s'était passé la veille. A son tour il demanda à son frère :

— Dis-moi où tu prends l'or ? Si je pouvais m'en procurer aussi aisément que toi, je pourrais avec cet or amasser tout l'or du monde entier.

— Vraiment ! s'étonna Ivan. Que ne le disais-tu plus tôt ! Je vais t'en donner autant que tu voudras.

Le frère se réjouit :

— Donne-m'en au moins trois tamis.

— Soit, dit-il. Allons dans la forêt. Attelle donc un cheval, autrement tu ne pourrais tout emporter.

Ils partirent dans la forêt. Ivan frotta les feuilles de chêne entre ses mains et lui amoncela un grand tas d'or.

— En as-tu assez ?

Tarass était content.

— C'est assez pour le moment. Merci, Ivan.

— C'est bien, dit-il. Quand tu en auras encore besoin, viens, je t'en froterai d'autres. Il y a beaucoup de feuilles.

Tarass le Ventru en remplit toute une charrette et s'en fut trafiquer.

Les deux frères sont partis : Simon guerroya, Tarass trafique. Simon le Guerrier conquiert tout un royaume ; Tarass le Ventru amasse beaucoup d'argent. Les deux frères se rencontrèrent. Simon avoua à Tarass d'où il avait tiré ses soldats, et Tarass lui dit d'où il tenait son argent. Et Simon le Guerrier dit à son frère :

— Moi, je me suis conquis un royaume et je vis très bien. Seulement, je n'ai pas assez d'argent pour nourrir mes soldats.

Et Tarass le Ventru dit à son tour :

— Moi, j'ai gagné beaucoup d'argent, et mon seul chagrin c'est de n'avoir personne pour le garder.

— Allons chez notre frère, proposa Simon le Guerrier. Moi je lui dirai de me faire d'autres soldats, je te les donnerai pour garder ton argent, et toi, tu lui demanderas de te froter d'autre argent, et tu me le donneras pour nourrir mes soldats.

Tous deux s'en furent chez Ivan. Ils arrivèrent. Et Simon lui dit :

— Je n'ai pas assez de soldats, mon frère, refais-m'en d'autres, au moins avec deux gerbes.

Ivan secoua négativement la tête :

— Je ne t'en ferai pas comme ça, sans raison.

— Pourquoi? tu me l'as promis!

— C'est vrai, dit-il, mais je ne t'en ferai plus.

— Et pourquoi donc, imbécile, ne m'en feras-tu plus?

— Parce que tes soldats ont tué un homme. Comme je labourais près de la route, j'ai vu une femme qui suivait un cercueil en pleurant. Je lui ai demandé : « Qui donc est mort? » Elle m'a répondu : « C'est mon mari. Les soldats de Simon l'ont tué à la guerre. » Moi, je pensais que les soldats allaient faire des chansons, et voilà qu'ils ont tué un homme. Je ne t'en donnerai plus.

Il s'obstina et ne voulut plus faire de soldats.

Alors Tarass le Ventru demanda à Ivan l'Imbécile de lui faire encore de l'or.

Ivan hocha négativement la tête :

— Je ne t'en ferai plus comme ça, sans raison.

— Comment? Tu me l'as promis?

— C'est vrai, dit-il, mais je ne t'en ferai plus.

— Et pourquoi donc, imbécile, ne m'en feras-tu plus?

— Parce que tes pièces d'or ont pris la vache de Mikhaïlovna.

— Comment, pris?

— Oui, pris! Mikhaïlovna avait une vache; ses enfants buvaient du lait. Mais un de ces derniers jours, les enfants sont venus me demander du lait.

Je leur ai dit : « Où donc est votre vache ? » Ils m'ont répondu : « L'intendant de Tarass le Ventru est venu, a donné à maman trois rondelles d'or, et elle lui a donné la vache, et nous n'avons plus de quoi boire. » Moi qui m'imaginai que tu allais t'amuser avec ces rondelles d'or, et voilà que tu as pris la vache aux enfants. Je ne t'en donnerai plus.

L'imbécile s'obstina et ne donna rien. Les deux frères s'en revinrent comme ils étaient venus. Tout en marchant, ils s'entretenaient des moyens de se tirer d'embarras. Et Simon dit :

— Ecoute ; voilà ce que nous allons faire : toi, tu me donneras de l'argent pour nourrir mes soldats ; moi, je te donnerai la moitié de mon royaume et des soldats pour garder ton argent.

Tarass accepta. Les frères partagèrent et tous deux furent tzars et tous deux riches.

VIII

Ivan, resté à la maison, nourrissait ses père et mère et travaillait dans les champs avec la fille muette.

Un jour, le vieux chien de garde d'Ivan tomba malade ; il se mourait. Ivan eut pitié de lui. Il demanda du pain à la muette, le mit dans son bonnet et sortit pour le jeter au chien. Mais son bonnet avait un trou et une petite racine en tomba avec le pain. Le vieux chien l'avalâ avec le pain. Et dès qu'il eut avalé la racine, il se leva vivement, se mit à jouer, à aboyer, à remuer la queue : il était tout à fait guéri.

Le père et la mère, témoins de ce qui s'était passé, s'en étonnèrent.

— Comment as-tu guéri le chien ? demandèrent-ils.

— J'avais deux petites racines qui guérissaient

tous les maux. Et voilà que le chien en a mangé une, répondit Ivan.

A peu de temps de là, il advint que la fille du tzar tomba malade ; et le tzar fit savoir dans toutes ses villes et dans tous ses bourgs qu'il récompenserait magnifiquement celui qui la guérirait, et que, s'il était célibataire, il lui donnerait sa fille en mariage.

Cette proclamation fut aussi connue au village d'Ivan.

Les parents d'Ivan l'appelèrent et lui dirent :

— As-tu appris ce que le tzar a fait annoncer ? Tu dis que tu as une racine : va donc guérir la fille du tzar, tu seras heureux pour le reste de tes jours.

— Soit, dit-il.

Ivan fit ses préparatifs de départ, s'habilla. En sortant sur le perron, il vit une mendiante estropiée d'un bras.

— J'ai ouï dire que tu guéris ; guéris-moi le bras, car je ne puis m'habiller toute seule.

— Soit.

Ivan sortit sa racine, la donna à la mendiante et lui dit de l'avaler. La mendiante l'avalala et fut guérie. Elle put se servir de son bras. Les parents d'Ivan vinrent lui faire leurs adieux. Mais en apprenant qu'il avait donné sa dernière racine et qu'il n'avait plus de quoi guérir la fille du tzar, ils lui firent des reproches :

— Une mendiante ! c'est d'une mendiante que

tu as eu pitié? Et de la fille du tzar tu n'as pas pitié?

Ivan eut pitié aussi de la fille du tzar. Il attela un cheval, mit de la paille dans la charrette et monta sur le siège.

— Mais où vas-tu donc, imbécile?

— Soigner la fille du tzar.

— Puisque tu n'as plus le remède?

— Cela ne fait rien, dit-il.

Et il fouetta son cheval. Il arriva à la cour. A peine avait-il gravi le perron du tzar que sa fille était guérie. Le tzar était dans la joie. Il manda Ivan, le fit habiller richement et lui dit :

— Tu vas devenir mon gendre.

— Soit! dit-il.

Et Ivan épousa la fille du tzar.

Le tzar mourut peu après et ce fut Ivan qui lui succéda.

Voilà comment les trois frères devinrent tzars.

Les trois frères vivaient et régnaient.

L'ainé, Simon le Guerrier, vivait heureux. Il avait ajouté de nombreux vrais soldats à ses soldats de paille. Il ordonna, dans tout son royaume, qu'on lui fournit un soldat par dix maisons, et que ces soldats eussent une grande taille, le corps blanc et le visage net. Il en recruta ainsi un grand nombre, qu'il exerça, et, pour peu qu'on refusât de lui obéir, il envoyait des soldats et obtenait tout ce qu'il voulait. Aussi tout le monde le craignait.

Et sa vie s'écoulait heureuse. Toutes ses fantaisies, il les réalisait; tout ce qu'il voyait de ses yeux était à lui. Il envoyait des soldats qui s'emparaient pour lui de tout ce qu'il désirait et le lui apportaient.

Tarass le Ventru était heureux aussi. Il n'avait

point gaspillé l'argent que lui avait donné Ivan; au contraire, il l'avait fait fructifier. Il avait mis de l'ordre dans les affaires de son royaume. Il tenait son or dans ses caisses et en exigeait encore de ses sujets. Il en demandait tant par village, tant par tête, tant sur les voyages, tant sur les souliers et les bandelettes, etc. Et tout ce qu'il désirait, il l'avait. En échange de son argent, on lui apportait tout et l'on venait travailler, car tout le monde a besoin d'argent.

Ivan l'Imbécile n'était pas malheureux non plus. Sitôt son beau-père enterré, il ôta ses habits de tzar et les donna à sa femme pour les enfermer dans le coffre. Il reprit sa chemise de chanvre, ses culottes, ses chaussures d'écorce et se remit à son travail.

— Je m'ennuie, dit-il. Mon ventre commence à pousser, et je n'ai plus ni appétit ni sommeil.

Il fit venir son père, sa mère, sa sœur muette et se remit à travailler.

On lui dit :

— Mais tu es tzar!

— Eh! qu'importe! un tzar a aussi besoin de manger.

Son ministre vint lui dire :

— Nous n'avons pas d'argent pour payer les traitements.

— Eh bien! dit-il, s'il n'y en a pas, ne paie pas.

— Mais ils vont tous s'en aller!

— Eh bien ! qu'ils s'en aillent. Ils auront du temps pour travailler. Qu'ils enlèvent le fumier, il n'y en a que trop d'accumulé.

On vint demander justice à Ivan. L'un se plaignait que l'autre lui avait volé de l'argent.

— Eh bien ! c'est qu'il en avait besoin ! dit Ivan.

Tous apprirent ainsi qu'Ivan était un imbécile. Et sa femme lui dit :

— On dit que tu es un imbécile.

— Eh bien ! soit. Qu'on le dise!...

La femme d'Ivan se prit à réfléchir, à réfléchir ; elle était, comme lui, une imbécile.

— Que faire ? dit-elle. Je ne puis m'opposer à la volonté de mon mari. Où va l'aiguille, suit le fil.

Elle ôta sa robe de tzarine, la mit dans le coffre, et se rendit chez la muette pour apprendre à travailler. Elle apprit à travailler et se mit à aider son mari.

Bientôt tous les gens sensés quittèrent le royaume d'Ivan, il n'y resta que des imbéciles. Personne n'avait d'argent ; on vivait en travaillant ; on se nourrissait et l'on nourrissait les autres.

Le vieux diable attendait, attendait des nouvelles des diabolins pour savoir comment ils avaient perdu les trois frères. Mais après une longue attente, il alla se renseigner lui-même. Il chercha, chercha; rien nulle part, sinon des trous. « Eh bien! pensa-t-il, ils n'ont pas eu le dessus. Il faut que je me mette moi-même à la besogne. »

Il s'en fut à la recherche des trois frères dans leurs anciens logis, mais ils n'étaient plus là, et il les trouva tous trois dans un royaume différent.

Tous trois vivent et règnent.

Le vieux diable en fut blessé. « Eh bien! se dit-il, je vais moi-même me mettre à la besogne. »

Il va d'abord chez Simon le Tzar. Il s'y rend, non sous son propre aspect, mais il prend la forme d'un général.

— J'ai entendu dire, Simon le Tzar, que tu étais

un guerrier fameux, dit-il. Je connais à fond le métier des armes, je vais te servir.

Simon le Tzar l'interrogea, le trouva intelligent et le prit à son service.

Le nouveau général enseigna au tzar l'art d'organiser une armée forte.

— La première condition, dit-il, c'est d'avoir beaucoup de soldats; autrement, tu aurais dans ton royaume trop de gens inutiles. Il faut recruter tous les jeunes gens indistinctement, tu auras alors cinq fois plus de soldats. Puis il faut des fusils et des canons d'un nouveau modèle. Je t'inventerai des fusils qui lanceront cent balles à la fois, lesquelles pleuvront comme des petits pois. Et je te fabriquerai des canons qui lanceront au loin l'incendie : un homme, un cheval, un mur, tout flambera.

Simon le Tzar écouta le nouveau général. Il ordonna d'enrôler tous les jeunes gens, construisit de nouvelles fabriques, où l'on fabriqua des fusils et des canons nouveaux. Bientôt après il partit en guerre contre le tzar voisin. Lorsque Simon fut en présence de l'ennemi, il ordonna à ses soldats de lancer sur lui les balles des fusils et le feu des canons. D'un seul coup il estropia et brûla la moitié de l'armée ennemie.

Le tzar voisin eut peur, se soumit et abandonna son royaume à Simon. Celui-ci était content. « Maintenant, dit-il, je vais combattre le tzar indien. »

Mais le tzar indien avait entendu parler de Simon. Il imita ses transformations et même le surpassa. Non seulement il réunit tous les jeunes gens mais aussi toutes les femmes célibataires de son royaume, de sorte que son armée était plus nombreuse que celle de Simon. Il avait les mêmes fusils et les mêmes canons, et en outre, il trouva le moyen de voler dans l'air et de jeter d'en haut des bombes explosibles.

Ainsi Simon le Tzar s'en fut guerroyer contre le tzar indien, pensant le battre comme l'autre. Mais la faux coupe, coupe, et finit par buter. Le tzar indien ne laissa pas l'ennemi venir à sa portée. Il envoya des femmes voler au-dessus de l'armée de Simon, et la cribler de bombes explosibles. Les femmes se mirent donc à faire pleuvoir des bombes sur l'armée de Simon, comme la poudre sur les cafards. L'armée de Simon prit la fuite, le laissant tout seul. Le tzar indien s'empara du royaume de Simon le Guerrier, tandis que celui-ci fuyait où le menaient ses yeux.

Ayant ainsi terminé avec Simon, le vieux diable se rendit chez Tarass le Ventru. Il prit la forme d'un marchand, s'établit dans son royaume et s'adonna au trafic. Il payait largement chaque chose et l'on accourait en foule pour gagner de l'argent chez lui. On en gagna tant qu'on put payer l'arriéré des impôts et que les impôts courants furent payés régulièrement. Tarass le Tzar s'en réjouit. « Je dois

remercier ce marchand, pensa-t-il, désormais j'aurai encore plus d'argent et je vivrai mieux. » Tarass le Tzar fut tenté par de nouvelles entreprises : il voulut d'abord se bâtir un nouveau palais. Il fit savoir au peuple qu'on pouvait lui apporter du bois et de la pierre et venir travailler chez lui. Il fixait de bons prix. Il croyait que, pour son argent, on accourrait en foule travailler chez lui, comme autrefois.

Mais pas du tout : il voit que la pierre, le bois, sont portés chez le marchand, et que chez le marchand vont tous les ouvriers.

Tarass le Tzar éleva ses prix. Le marchand surenchérit. Tarass avait beaucoup d'argent, mais le marchand en avait bien davantage, Il l'emporta : et le palais du tzar ne put être bâti.

Tarass eut l'idée de se faire planter un jardin. A l'automne, le tzar fit savoir au peuple qu'on pouvait venir travailler chez lui, pour planter le jardin. Personne ne vint. Tous étaient occupés chez le marchand, à creuser un étang.

L'hiver vint. Tarass le tzar voulut se faire faire une pelisse de zibeline. Il en envoya acheter. Mais l'envoyé revint et dit :

— Il n'y a pas de zibelines. Toutes les fourrures sont chez le marchand, il a tout payé plus cher, et des zibelines il s'est fait un tapis.

Tarass le Tzar eut besoin d'acheter des trotteurs. Il en envoya acheter. Les envoyés revinrent et dirent :

— Tous les trotteurs sont chez le marchand; ils servent au transport de l'eau pour son étang.

Ainsi le tzar ne pouvait réaliser aucun de ses projets. On ne voulait rien faire pour lui, tandis qu'on faisait tout pour le marchand : on lui portait seulement l'argent du marchand pour les impôts. Et le tzar avait tant d'argent qu'il ne savait où le mettre, mais il vivait très mal. Il avait renoncé à ses entreprises, mais voilà qu'il lui devenait difficile de trouver même à vivre. Tout lui manquait : tous ses domestiques, ses cuisinières, ses cochers, l'avaient quitté pour le marchand, si bien que la nourriture même commençait à faire défaut. Il envoyait au marché acheter quelque chose. On ne trouvait rien, le marchand avait tout dévalisé. A lui, on n'apportait que l'argent des impôts.

Tarass le Tzar se fâcha, et expulsa de son royaume le marchand. Celui-ci s'établit juste à la frontière et continua son trafic. En échange de son argent on lui apportait tout, au tzar rien.

Tout allait de mal en pis pour le tzar. Il passait des journées entières sans manger. Mais voilà que courut le bruit que le marchand se vantait d'acheter le tzar lui-même.

Le tzar Tarass eut peur ; il ne savait que faire.

Simon le Guerrier vint chez lui.

— Secours-moi, dit-il, le tzar indien m'a dépossédé.

— Que ferais-je ! dit Tarass ; je suis resté moi-même deux jours sans manger.

En ayant ainsi terminé avec les deux frères, le vieux diable partit chez Ivan. Sous la forme d'un général, il vint persuader à Ivan d'organiser une armée dans son royaume.

— Un tzar ne saurait vivre sans armée, dit-il. Laisse-moi faire, et avec ton peuple je recruterai des soldats et t'organiserai une armée.

Ivan l'écouta.

— Soit ! dit-il. Fais ; et apprends-leur à chanter de jolies chansons, cela me plaît.

Le vieux diable partit donc en tournée dans le royaume d'Ivan, en faisant appel aux volontaires. Il déclara que tout le monde serait accueilli et que chacun recevrait une mesure d'eau-de-vie et un bonnet rouge.

Les imbéciles se mirent à rire :

— Nous avons de l'eau-de-vie tant que nous en

voulons ; nous la faisons nous-mêmes. Quant aux bonnets, nos femmes nous en feront de toutes les couleurs, et des bariolés.

Le vieux diable retourna alors auprès d'Ivan.

— Les imbéciles ne veulent pas s'enrôler volontairement, dit-il. Il faut les enrôler par force.

— Soit ! dit Ivan. Enrôle-les par force.

Alors le vieux diable déclara au peuple que tous les imbéciles devaient venir s'inscrire comme soldats, et que tous ceux ceux qui refuseraient seraient mis à mort par Ivan.

Les imbéciles vinrent trouver le général.

— Tu dis que si nous refusons de nous enrôler, le tzar nous mettra à mort ; mais tu ne dis pas ce qu'on fera de nous quand nous serons soldats. Il paraît qu'on les tue aussi.

— Oui, cela arrive.

Après cette réponse, les imbéciles résistèrent de plus belle.

— Nous n'irons pas, dirent-ils. Si nous devons être tués, nous préférons l'être chez nous.

— Imbéciles que vous, êtes ! Imbéciles ! dit le vieux diable. Les soldats, on peut les tuer, mais ils ont des chances d'échapper à la mort ; tandis que si vous n'obéissez pas, Ivan vous fera mourir sûrement.

Les imbéciles réfléchirent : puis se rendirent chez Ivan l'Imbécile.

— Il y a un général, dirent-ils, qui nous ordonne

à tous de nous faire soldats. « Si vous vous enrôlez, dit-il, il se peut que vous ne soyez pas tués ; et si vous ne vous enrôlez pas, le tzar Ivan vous mettra sûrement à mort. »

Ivan se mit à rire.

— Mais comment, à moi seul, vous tuerais-je tous ? dit-il. Si je n'étais pas un imbécile, je vous l'expliquerais ; mais je n'y entends rien moi-même.

— Alors, nous n'irons pas ?

— Soit ! dit-il. N'y allez pas.

Les imbéciles retournèrent chez le général et renouvelèrent leur refus d'être soldats.

Le vieux diable voit que son affaire ne marche pas. Il se rend chez le tzar de Tarakansk, dont il a capté la confiance.

— Allons en guerre contre Ivan le Tzar, dit-il. Il ne lui manque que de l'argent ; le blé, le bétail, les autres biens sont en abondance.

Le tzar de Tarakansk partit en guerre. Il réunit une grande armée, des fusils, des canons, et marcha à la frontière pour envahir le royaume d'Ivan.

On vint informer Ivan :

— Le Tzar de Tarakansk vient guerroyer contre toi.

— Soit ! dit-il. Qu'il vienne.

Le tzar de Tarakansk passa la frontière avec toute son armée et envoya son avant-garde à la découverte de l'armée d'Ivan.

On cherche, on cherche, pas d'armée. On attend s'il n'en paraîtra point une à l'horizon. Il n'en est pas même question. Impossible de se battre. Le tzar de Tarakansk envoie occuper les villages. Les soldats viennent dans un village. Les imbéciles, hommes et femmes, sortent de leurs demeures, regardent les soldats et s'étonnent. Les soldats prennent leur blé, leur bétail. Les imbéciles donnent tout ; personne ne se défend.

Les soldats occupent un autre village ; c'est la même chose. Ils marchent ainsi un jour, puis un autre ; et c'est partout de même : on leur donne tout, personne ne se défend ; les gens du pays les invitent même à vivre avec eux.

— Mes chers amis, disent-ils, si vous vivez mal chez vous, venez donc vous installer chez nous pour toujours.

Les soldats marchent, marchent ; pas d'armée. Partout des gens qui vivent, se nourrissent, ne se défendent pas, et invitent les soldats à demeurer avec eux.

Les soldats finirent par s'ennuyer. Ils se rendirent chez le tzar de Tarakansk et lui dirent :

— Nous ne pouvons pas nous battre. Conduis-nous ailleurs. Si c'était la guerre, à la bonne heure ! Mais ici, autant vaudrait couper de la gélatine. Nous ne pouvons guerroyer ici.

Le tzar de Tarakansk se fâcha. Il ordonna à ses soldats de parcourir tout le royaume, de ruiner les

villages, d'abattre les maisons, de brûler tout le blé, de tuer tout le bétail.

— Si vous n'obéissez pas, leur dit-il, je vous ferai tous mourir!

Les soldats, pris de peur, exécutèrent l'ordre du tzar. Ils se mirent à brûler les maisons, les blés, à tuer le bétail.

Les imbéciles ne se défendirent pas davantage. Ils ne faisaient que pleurer. Les vieillards, les femmes, les enfants, tous pleuraient.

— Pourquoi nous faire du mal? disaient-ils. Pourquoi détruire tant de biens? Si vous en avez besoin, prenez-les plutôt.

A la fin, cette besogne écœura les soldats. Ils refusèrent d'aller plus loin, et toute l'armée se dispersa.

XII

Le vieux diable partit, voyant bien qu'il ne pourrait venir à bout d'Ivan, au moyen des soldats. Il revint bientôt sous la forme d'un monsieur cossu, s'établit dans le royaume d'Ivan, et résolut de le combattre au moyen de l'argent, comme il l'avait fait pour Tarass le Ventru.

— Moi, je veux vous faire du bien, leur dit-il, vous apprendre d'excellentes choses ; je veux me faire une maison chez vous et installer une industrie.

— Soit ! lui dit-on. Reste chez nous.

Le lendemain matin, le monsieur cossu sortit sur la place publique avec un grand sac d'or et une feuille de papier, et dit :

— Vous vivez tous comme des pourceaux. Je veux vous apprendre comment il faut vivre. Construisez-moi une maison sur ce plan-là. Vous

travaillerez, moi je dirigerai, et je vous paierai avec de l'or.

Et il leur montra l'or. Les imbéciles s'étonnèrent. Ils ne connaissaient pas l'argent : ils n'échangeaient entre eux que les produits de leur travail. Ils admirèrent l'or.

— Ces objets sont jolis, dirent-ils.

Et ils donnèrent leur travail au monsieur cossu en échange de ces objets d'or. Comme chez Tarass, le vieux diable répandit l'or à poignées ; on lui donna en échange des travaux et des produits de toutes sortes.

Tout joyeux il pensa : « Mes affaires vont au mieux. Je vais ruiner l'imbécile comme j'ai ruiné Tarass, et l'acheter lui-même avec tous ses imbéciles. »

Mais quand les imbéciles eurent réuni assez de pièces d'or, ils les donnèrent à leurs femmes pour s'en faire des colliers ; toutes les jeunes filles en mirent dans leurs tresses, et les petits enfants commencèrent à jouer avec dans la rue. Les Imbéciles trouvèrent qu'ils en avaient assez et n'en voulurent pas davantage. Cependant la maison du monsieur cossu n'était encore qu'à moitié bâtie ; et il n'avait pas encore sa provision de blé et de bétail pour l'année. Il annonça qu'on pouvait venir travailler chez lui, et lui apporter du blé et du bétail, en échange de quoi il donnerait beaucoup de pièces d'or.

Personne ne vint travailler. Personne ne lui apporta rien.

Parfois seulement un gamin ou une fillette venaient échanger un œuf contre une pièce d'or. C'était tout, et rien d'autre à manger.

Le monsieur cossu eut faim. Il s'en alla dans le village, pour acheter de quoi manger. Il entra dans une cour, offrit une pièce d'or pour une poule; la femme refusa la pièce : « J'en ai assez comme cela », dit-elle.

Il partit chez une autre femme, qui n'avait pas d'enfants, et, pour un hareng, lui offrit encore une pièce d'or.

— « Qu'en ferais-je, mon bon ? dit-elle. Je n'ai pas d'enfant; personne pour jouer avec. J'ai déjà pris trois de ces petits objets d'or, par curiosité.

De là, il se rendit chez un paysan pour avoir du pain. L'homme refusa également la pièce d'or : — « Pas besoin, dit-il. Si tu veux quelque chose, au nom du Christ, c'est différent. Alors, attends, je vais dire à ma femme de te couper un morceau. »

Le diable se mit à cracher et se sauva à toutes jambes.

On lui offrait quelque chose au nom du Christ, alors que ce nom seul était pour lui pire qu'un coup de couteau.

Ainsi il ne put pas trouver de pain. Partout où allait le vieux diable, on refusait de lui donner quelque chose en échange de son argent, et on lui

disait : « Offre-nous autre chose, ou travaille, ou bien : Prends pour l'amour du Christ. »

Et le vieux diable n'avait à offrir que de l'argent. Travailler il ne le voulait; accepter au nom du Christ lui était impossible.

Le vieux diable se fâcha.

— Que voulez-vous encore puisque je vous donne de l'argent? Avec de l'argent vous achèterez ce que vous voudrez et ferez travailler qui bon vous semblera.

Les imbéciles ne veulent rien savoir :

— Non, non, disent-ils, ce n'est pas la peine; nous ne payons rien à personne, et nous n'avons point d'impôts. Alors, à quoi bon l'argent?

Le vieux diable se coucha sans souper. Ivan l'Imbécile fut mis au courant de ce qui se passait. Quelqu'un vint lui demander :

— Que faut-il faire? Il est apparu chez nous un monsieur bien mis, qui aime la bonne chère et s'habille proprement. Il ne veut ni travailler, ni demander au nom du Christ. Il ne fait qu'offrir des pièces d'or à tout le monde. Au commencement, pour avoir des pièces, on lui donnait de tout, mais maintenant que nous en avons assez, on ne lui donne rien. Que faire pour lui, pour qu'il ne meure pas de faim?

— Eh bien! répondit Ivan, il faut lui donner à manger. Qu'il aille de porte en porte comme un mendiant.

Le vieux diable fut donc obligé d'aller de porte en porte. Il arriva ainsi à la maison d'Ivan et il demanda à manger à la muette qui était en train de préparer le repas de son père. La muette avait été si souvent trompée par des paresseux qui venaient de bonne heure pour le diner, sans avoir travaillé, et mangeaient tout le gruau, qu'elle était devenue habile à les reconnaître à leurs mains; ceux qui avaient les mains calleuses étaient admis à la table; pour les autres, rien que les rogatons.

Le vieux diable se glissa vers la table. La muette lui prit la main et l'examina : pas de callosités, des mains blanches avec de longues griffes. Elle se mit à pousser des sons rauques et repoussa le diable de la table.

La femme d'Ivan intervint.

— Ne te fâche pas, mon beau monsieur, ma belle-sœur chasse de la table quiconque n'a pas les mains calleuses. Attends un peu, quand tous auront diné, tu mangeras les restes.

Le vieux diable était mortifié : dans la maison du tzar, manger avec les pourceaux !

Et il dit à Ivan :

— C'est une loi stupide, cette loi de ton royaume qui veut que chacun travaille de ses mains. C'est par bêtise que vous avez inventé cela. Est-ce avec les mains seulement qu'on travaille ? Avec quoi penses-tu que travaillent les gens intelligents ?

— Comment le saurions-nous, nous autres im-

béciles? répondit Ivan. Nous, c'est avec les mains et l'échine que nous travaillons.

— Parce que vous êtes des imbéciles. Mais moi, je vais vous apprendre à travailler avec la tête. Vous verrez alors que cette manière est préférable à l'autre.

— Comment! fit Ivan étonné. Ah! ce n'est pas sans raison qu'on nous appelle des imbéciles.

— Seulement, dit le vieux diable, ce n'est pas facile de travailler avec la tête. Vous me refusez à manger parce que je n'ai pas les mains calleuses, mais vous ignorez qu'il est cent fois plus difficile de travailler avec la tête. Il arrive parfois que la tête craque.

Ivan resta songeur :

— Pourquoi donc, l'ami, te donner tant de peine? Ce n'est pas bon quand la tête craque. En ce cas, le travail facile, avec les mains et l'échine, te vaudrait mieux.

— Si je me donne tant de peine, fit le vieux diable, c'est justement parce que j'ai pitié de vous autres, imbéciles. Sans moi, vous resteriez des imbéciles. Mais moi qui travaille avec la tête, je vais vous apprendre à faire comme moi.

Ivan s'étonna :

— Apprends! apprend! dit-il. Les mains finissent par se lasser, alors on pourra changer, on pourra travailler avec la tête.

Le diable promit de les instruire.

Alors, Ivan fit savoir dans tout son royaume qu'il était arrivé un monsieur bien mis qui apprendrait à tous à travailler avec la tête, qu'on fait plus de besogne avec la tête qu'avec les mains; et que chacun devait venir s'instruire.

Dans le royaume d'Ivan, il y avait une très haute tour, avec une échelle toute droite le long du mur, et une plate-forme au sommet. Ivan y fit monter le beau monsieur, afin que tout le monde le vit. Le monsieur se plaça tout en haut et commença à parler. Les imbéciles le regardaient. Ils croyaient que ce monsieur allait leur montrer réellement comment on travaille sans les mains, avec la tête, seule; alors que le vieux diable enseignait seulement en paroles comment on peut vivre sans travailler.

Les imbéciles n'y comprirent rien. Ils regardèrent longtemps, puis chacun s'en retourna à ses affaires. Le vieux diable resta sur la tour, un jour, puis un autre, parlant sans cesse. Mais voilà qu'il eut faim. Les imbéciles n'avaient pas eu l'idée de lui monter du pain. Ils pensaient que, travaillant mieux avec la tête qu'avec les mains, ce serait pour lui un jeu que de faire du pain.

Un jour se passe encore; le vieux diable au sommet de la tour ne cessait de discourir. Et les gens s'approchaient l'un après l'autre, regardaient, regardaient, puis s'en allaient.

— Eh bien! demandait Ivan, ce monsieur a-t-il commencé à travailler avec sa tête?

— Pas encore, lui disait-on. Il bâvarde toujours.

Le vieux diable resta encore un jour sur le sommet de la tour. Il s'affaiblissait. Une fois il vacilla sur ses jambes et se heurta la tête contre le pilier. Un imbécile s'en aperçut et le raconta à la femme d'Ivan. Celle-ci courut trouver son mari qui travaillait dans les champs.

— Viens voir, dit-elle. On dit que le monsieur a commencé à travailler avec sa tête.

Ivan s'étonna :

— Vraiment ! fit-il.

Il fit tourner son cheval, s'approcha de la tour. Le vieux diable, complètement épuisé, vacillait sur ses jambes et se cognait la tête contre le pilier. Juste comme Ivan arrivait, le diable chancela, tomba sur l'échelle, et dégringola en heurtant du front tous les barreaux l'un après l'autre.

— Oh ! oh ! fit Ivan. Il disait donc vrai, le beau monsieur ; il arrive que la tête en craque ! Ce n'est pas comme les callosités, à ce travail-là on risque d'attraper des bosses à la tête.

Le vieux diable tomba, la tête enfoncée dans le sol. Ivan voulut s'approcher pour voir s'il avait fait beaucoup d'ouvrage, mais soudain, la terre s'entr'ouvrit et le vieux diable disparut dans ses profondeurs.

Il ne resta qu'un trou.

Ivan se gratta la tête.

— Eh ! la sale bête ! dit-il. C'est encore lui ! Ce

doit être le père des autres : comme il est gros!

Ivan est encore en vie. On accourt en foule dans son royaume.

Ses frères sont venus chez lui ; il les nourrit. A quiconque vient chez lui et dit : — « Nourris-nous ! » Il répond : — « Soit, vivez, rien ne nous manque. »

Mais il existe dans ce royaume une loi, une seule : Qui a des callosités aux mains se mette à table ; qui n'en a pas, mange les rogatons.

LÉGENDES POPULAIRES.

(1886)

COMMENT UN DIABLOTIN RACHETA
UN MORCEAU DE PAIN

Un pauvre paysan était parti de chez lui pour labourer, sans avoir déjeuné ; mais il avait pris à la maison et emporté un morceau de pain. Le paysan retourna la charrue, et déposa sous un buisson le morceau de pain qu'il couvrit de son cafetan. Le cheval se fatigua et le paysan eut faim. Il enfonça dans la terre le soc de la charrue, détela le cheval, qu'il laissa brouter en liberté, et lui-même s'approcha de son cafetan ; pour déjeuner. Le paysan soulève son cafetan : pas de pain. Il cherche, cherche, tourne et retourne le cafetan, le secoue : pas de pain. Le paysan s'étonna : « Comme c'est bizarre », pensa-t-il, « je n'ai vu personne, et quelqu'un a emporté mon pain. »

C'était un diabletin qui avait volé le pain pendant que le paysan labourait. Il s'était assis der-

rière le buisson pour entendre le paysan vociférer et appeler le diable.

Le paysan était triste : « Bah ! fit-il à la fin, je ne mourrai pas de faim ; évidemment, il était nécessaire à celui qui l'a emporté, qu'il mange. A sa santé ! »

Le paysan alla au puits, but de l'eau, se reposa, rejoignit le cheval, l'attela de nouveau et se remit à travailler. Le diablotin était furieux de ne pas avoir conduit au péché le paysan. Et il alla raconter cela à son grand chef. Il vint chez son chef et lui raconte qu'il a dérobé le pain du paysan, et que celui-ci, au lieu de jurer a dit : A sa santé !

Le grand chef se fâcha :

— Si, dans ce cas, le paysan t'a vaincu, toi seul en es coupable, tu n'as pas su t'y prendre, dit-il. Si les paysans et après eux les femmes, prennent une telle habitude, nous n'aurons plus de quoi vivre. Retourne chez le paysan et mérite ce pain. Si d'ici trois ans tu ne triomphes pas du paysan, je te plongerais dans l'eau bénite.

Le diablotin eut peur. Il accourut sur la terre, et se mit à songer au moyen de racheter sa faute. Il pense, pense et trouve. Le diablotin se déguisa en brave homme et alla se présenter comme ouvrier chez le pauvre paysan. Il apprit au paysan qu'il fallait, par un été sec, semer le blé dans le marais. Le paysan écouta son ouvrier et ensemença le marais.

Chez les autres paysans, tout est brûlé par le soleil, chez le paysan pauvre, le blé est fort et haut de tige ; le paysan se nourrit jusqu'au printemps, et il lui reste encore beaucoup de blé.

L'été suivant, l'ouvrier apprit au paysan à semer sur les collines. L'été fut pluvieux. Chez tous, le blé était pourri, ne donnait pas de grain, et chez le paysan, sur les collines, poussait un blé magnifique. Le paysan avait encore plus de grains. Il ne savait qu'en faire.

L'ouvrier apprit au paysan à fabriquer de l'eau-de-vie avec le blé. Le paysan distilla beaucoup d'alcool, se mit à boire et à faire boire les autres. Le diablotin vint trouver son chef et se vanta d'avoir triomphé. Le chef partit voir.

Il vient chez le paysan et voit que celui-ci a convié les richards et les régale d'eau-de-vie. C'est la maîtresse de la maison qui sert l'eau-de-vie aux convives. Mais en faisant le tour, voilà qu'elle s'accroche à la table et renverse un verre. Le paysan se fâche, injurie sa femme : « En voilà une sottise du diable ! dit-il. Est-ce que c'est de l'eau de vaisselle pour jeter par terre une chose aussi précieuse ! »

Le diablotin poussa du coude son chef : « — Regarde bien », dit-il. Le paysan injuria sa femme et se mit à servir lui-même. Un pauvre paysan qui n'était pas invité revient de son travail ; il salue tout le monde, s'assoit à l'écart. Il voit les gens

boire de l'eau-de-vie. Il est fatigué et voudrait boire aussi. Il reste assis, il reste, avalant sa salive ; le patron ne lui donne pas d'eau-de-vie. Il marmotte entre ses dents : « Est-ce qu'on peut avoir de l'eau-de-vie pour tout le monde ! »

Cela plut au diable, et le diabolin se glorifie : — « Attends, tu verras, ce sera encore pire. »

Les riches paysans ont bu, l'hôte aussi. Ils commencent à se flagorner les uns les autres, à prononcer des paroles mensongères ou calomniatrices. Le grand chef écoute, écoute, il complimente pour cela le diabolin aussi. — « Si ce breuvage, dit-il, les pousse à se flagorner et à se tromper les uns les autres, alors ils seront tous entre nos mains. » — « Attends, dit le diabolin, ce n'est pas tout. Laisse-les boire encore un petit verre. Maintenant ils sont comme des renards qui remuent la queue les uns devant les autres, ils veulent se tromper mutuellement ; mais regarde, tout à l'heure ils deviendront méchants comme des loups. »

Les paysans vident encore un petit verre ; leurs paroles deviennent plus vives, plus grossières. Au lieu de flagorneries ce sont des injures. Ils s'irritent les uns contre les autres, sont prêts à se battre, s'arrachent le nez. L'hôte prend part à la mêlée ; lui aussi est battu.

Le grand chef regarde. Cela aussi lui fait plaisir : — « Cela, dit-il, c'est bien. » Et le diabolin reprend : — « Attends, ce sera pis encore ! Qu'ils

boivent un troisième verre, ils seront comme des porcs. »

Les paysans ont bu le troisième verre, et sont devenus tout à fait ivres. Ils baragouinent et crient sans savoir eux-mêmes quoi, et ne s'écou- tant plus les uns les autres. Ils se séparent ; les uns s'en vont seuls, les autres par groupes de deux ou trois. Tous tombent dans les rues. L'hôte est sorti accompagné de ses invités et tombe le nez dans la mare, se salit et grogne comme un porc.

Cela plut encore au grand chef : — « Eh bien ! dit- il, tu as inventé un bon breuvage, tu as gagné ton morceau de pain. Dis-moi comment tu as composé cette boisson. Tu as dû y mettre du sang de renard, c'est ce qui a rendu le paysan rusé comme un renard ; puis du sang de loup, ce qui l'a rendu méchant comme un loup, et du sang de porc, ce qui l'a rendu comme un porc ? »

— « Non, répondit le diabolin. Ce n'est pas ce que j'ai fait. Je n'ai fait que de lui donner trop de blé. Ce sang bestial est toujours en lui, mais il ne peut se manifester quand il y a juste ce qu'il faut de blé pour se nourrir. Alors il n'hésite même pas à partager le dernier morceau de pain. Mais quand il a eu trop de blé, alors il s'est demandé comment se mieux amuser. Et je lui ai trouvé un divertissement : boire de l'eau-de-vie. Et quand, pour son amuse- ment, il se mit à transformer le blé en alcool, aus- sitôt circula en lui le sang du renard, du loup, du

porc. Qu'il continue seulement à boire de l'eau-de-vie, et il n'y aura en lui que la brute. »

Le grand chef félicita le diablotin, lui pardonna le morceau de pain, et lui donna un grade supérieur dans son service.

LE PÉCHEUR REPENTANT

« Puis il disait à Jésus : Seigneur ! souviens-toi de moi quand tu seras entré dans ton règne. »

« Et Jésus lui dit : « Jete dis en vérité, que tu seras aujourd'hui avec moi dans le paradis ».

(Luc, xxiii, 42, 43.)

Il y avait sur la terre un homme de soixante-dix ans, qui, toute sa vie, avait vécu dans le péché.

Cet homme tomba malade, mais ne se repentit point. Quand sa fin fut proche, pendant sa dernière heure, il se mit à pleurer :

« Seigneur, pardonne-moi comme tu pardonnas aux larrons sur la croix. » A peine eut-il prononcé ces mots qu'il trépassa. Son âme aima Dieu, eut foi en sa miséricorde, et vola à la porte du paradis. Là le pécheur se mit à frapper, suppliant qu'on le laissât entrer dans le royaume du ciel.

Et il entendit derrière la porte une voix qui disait : « Quel est cet homme qui frappe à la porte du paradis? Quels actes a-t-il accomplis durant sa vie? » Alors la voix de l'accusateur répondit, énumérant tous les péchés que cet homme avait commis; et il ne cita pas une seule bonne action.

Et la voix reprit, derrière la porte : « Les pécheurs n'entrent pas dans le royaume de Dieu. Va-t-en d'ici! »

L'homme dit alors : « Seigneur, j'entends ta voix, mais je ne vois pas ta face et ne sais pas ton nom. »

Et la voix répondit : « Je suis l'apôtre Pierre. »

Et le pécheur dit : « Aie pitié de moi, apôtre Pierre. Rappelle-toi la faiblesse de l'homme et la bonté de Dieu. C'est bien toi qui fus le disciple du Christ, qui recueillis sa doctrine de sa propre bouche? Tu as eu l'exemple de sa vie. Rappelle-toi! Il avait l'âme torturée, et par trois fois il te demanda de ne pas dormir, de prier; cependant tu t'endormis, car tes paupières tombaient de sommeil, et par trois fois il te surprit dormant; j'ai fait de même.

« Et rappelle-toi encore : tu lui avais promis, jusqu'à la mort, de ne point le renier, et par trois fois tu le renias, lorsqu'on le mena devant Caïphe. J'ai fait de même.

« Et rappelle-toi encore : quand le coq chanta, et que tu sortis en versant des larmes amères. J'ai

fait de même. Tu ne peux pas me refuser d'entrer. »

Derrière la porte du paradis la voix se tut.

Au bout d'un instant le pécheur se remit à frapper, suppliant qu'on le laissât entrer dans le royaume du ciel.

Et il entendit, derrière la porte, une autre voix qui disait : « Quel est cet homme, et quels actes a-t-il accomplis sur la terre ? »

Et de nouveau, la voix de l'accusateur répondit, énumérant tous les péchés que l'homme avait commis ; et il ne cita pas une seule bonne action.

Et la voix reprit, derrière la porte : « Un si grand pécheur ne peut vivre avec nous en Paradis ; va-t-en. »

L'homme dit alors : « Seigneur, j'entends ta voix, mais je ne vois pas ta face et ne sais point ton nom ! »

Et la voix répondit : « Je suis le roi prophète David. »

Le pécheur ne se désespéra point. Il resta à la porte du paradis, et dit :

« Aie pitié de moi, roi David ! Rappelle-toi la faiblesse de l'homme et la bonté de Dieu. Dieu t'aimait ; il t'avait placé au-dessus de tous les autres hommes. Royaume, gloire, or, femmes, enfants, tu avais tout. Mais une fois, du haut de la terrasse, tu aperçus la femme d'un pauvre homme, tu te laissas séduire par le péché, tu pris la femme d'Uri,

et le livras lui-même au glaive des Ammonites. Toi, le riche, tu pris au pauvre sa dernière brebis, et tu le fis périr lui-même.

« Je fis de même. Rappelle-toi encore comment tu te repentis, disant : « Je reconnais ma faute et me repens de mon péché. » J'ai fait de même. Tu ne peux pas me refuser d'entrer. »

Derrière la porte du paradis, la voix se tut.

An bout d'un instant, le pécheur se remit à frapper, suppliant qu'on le laissât entrer dans le royaume du ciel.

Derrière la porte se fit entendre une troisième voix qui disait :

« Que est cet homme ? Et quels actes a-t-il accomplis durant sa vie ? »

Et pour la troisième fois la voix de l'accusateur énuméra tous les péchés que cet homme avait commis ; et il ne cita pas une seule bonne action.

Et la voix reprit, derrière la porte : « Les pécheurs n'entrent pas dans le royaume du ciel ! Vatt-en. »

L'homme dit alors : « Seigneur, j'entends ta voix mais je ne vois pas ta face et je ne sais point ton nom. »

La voix répondit : « Je suis Jean l'Évangéliste, le disciple préféré du Christ. »

Le pécheur s'en réjouit et dit : « Maintenant on ne me refusera pas d'entrer. Pierre et David ne me laisseront pas à la porte parce qu'ils connaissent

la faiblesse de l'homme et la bonté de Dieu. Et toi tu ne me repousseras pas parce que tu es pénétré d'amour. N'est-ce pas toi, Jean l'Évangéliste, qui as écrit : « Dieu est amour, et qui n'aime pas ne connaît pas Dieu? » N'est-ce pas toi qui, dans ta vieillesse, aimais à répéter : « Frères, aimons-nous les uns les autres! » Comment me mépriserais-tu, comment me rejetterais-tu maintenant? Ou renie tes propres paroles ou aime-moi et ouvre-moi le royaume du Ciel! »

Et la porte du paradis s'ouvrit toute grande, et Jean l'Évangéliste serra dans ses bras le pécheur repentant et le laissa entrer au royaume du ciel.

UN GRAIN GROS COMME UN OEUF DE POULE

Un jour, des enfants trouvèrent dans un ravin un objet gros comme un œuf de poule, avec une rainure au milieu, et dont la forme était celle d'un grain. Un passant le vit dans leurs mains, le leur acheta pour cinq kopeks, l'emporta à la ville et le vendit au tzar comme une curiosité.

Le tzar fit appeler des sages et leur ordonna de rechercher si c'était un grain ou un œuf.

Les sages réfléchirent longuement mais ne purent donner de réponse. On laissa l'objet sur le rebord d'une fenêtre. Survint une poule qui se mit à le piquer; elle y fit un trou; et l'on vit alors que c'était un grain.

Les sages vinrent informer le tzar que c'était un grain de seigle.

Le tzar s'en étonna. Il ordonna aux sages de rechercher où et quand ce grain avait poussé. Les

sages cherchèrent, cherchèrent, consultèrent les livres et ne trouvèrent rien.

Ils vinrent trouver le tzar et lui dirent : « Nous ne pouvons vous donner la réponse. Nos livres ne disent rien sur ce point. Il faut demander aux paysans si parmi les vieillards quelqu'un n'aurait point ouï dire où et quand un pareil grain avait poussé. »

Le tzar envoya chercher le plus ancien des vieux paysans. On découvrit un vieillard qu'on amena devant le tzar. Le vieillard entra; il était tout cassé, édenté, et marchait péniblement sur deux béquilles.

Le tzar lui montra le grain. Mais le vieillard n'avait plus de bons yeux; ce fut moitié tâtant, moitié regardant, qu'il put l'examiner.

Et le tzar l'interrogea :

— Dis-moi, grand-père, ne saurais-tu pas d'où peut provenir un pareil grain? N'en aurais-tu point semé toi-même de semblables dans tes champs, ou acheté de pareils quelque part?

Le vieux était sourd. Il entendait et comprenait à peine; cependant il répondit : — Non, je n'ai jamais semé, ni moissonné, ni acheté un pareil seigle. Le grain que j'achetais n'était pas plus gros que celui d'aujourd'hui... Mais il faudrait interroger mon père, ajouta-t-il; peut-être a-t-il ouï dire où un pareil grain a pu germer.

Le tzar envoya chercher le père du vieillard.

On l'amena devant le tzar. C'était un très vieil

homme, avec une seule béquille. Le tzar lui montra le grain. Le vieux voyait encore très bien ; il examina le grain.

Le tzar l'interrogea :

— Dis-moi, petit vieillard, ne saurais-tu point où a pu pousser un grain pareil ? Toi-même n'en aurais-tu point semé de semblables ou durant ta vie, acheté quelque part ?

Le vieillard avait l'oreille dure ; cependant il entendait mieux que son fils :

— Non, dit-il, je n'ai jamais semé ni moissonné, non plus qu'acheté de seigle pareil. De mon temps l'argent n'existait même pas : chacun mangeait son propre pain, et si quelqu'un en manquait, les autres lui en donnaient. Je ne sais pas où a pu pousser un pareil grain. Quoique de mon temps le seigle fût plus grand qu'aujourd'hui, je n'en ai jamais vu d'aussi gros. Mais j'ai entendu dire à mon père que de son temps le seigle était plus beau et le grain plus gros ; il faudrait l'interroger.

Le tzar envoya chercher le père du vieillard. On le trouva aussi et on l'amena devant le tzar.

Le vieillard entra chez le tzar sans béquille, le jarret ferme, l'œil lucide, l'ouïe saine et la voix claire. Le tzar lui montra le grain. Le vieux, après l'avoir regardé et examiné, dit :

— Il y a longtemps que je n'avais vu du seigle d'autrefois.

Il mordit le grain et mâchonna entre ses dents :

— C'est bien le même, dit-il.

— Dis-moi donc alors, petit grand'père, où et quand a poussé un pareil grain ? N'en as-tu point toi-même semé de semblable dans tes champs, ou durant ta vie, acheté quelque part ?

Le vieillard répondit :

— De mon temps, un pareil seigle poussait partout. C'est de ce seigle-là que je mangeais autrefois, et faisais manger aux autres ; c'est de ce même seigle que je semais, que je moissonnais, que je faisais moudre.

— Dis-moi, grand'père, l'achetais-tu ou le semais-tu toi-même dans tes champs ? demanda le tzar.

Le vieillard sourit :

— De mon temps, dit-il, personne n'aurait même songé à se charger d'un tel péché : vendre ou acheter du pain ! On ne connaissait pas même l'argent. Nous avions toujours assez de grains pour nous nourrir.

Le tzar lui demanda encore :

— Dis-moi, grand'père, où tu semais ce grain-là et où se trouvait ton champ.

Le vieillard répondit :

— Mon champ, c'était la terre de Dieu. Où je labourais, là était mon champ. La terre était libre ; on n'appelait point la terre sa propriété, on ne possédait que son propre travail.

— Dis-moi encore deux choses, fit le tzar. D'abord pourquoi ce grain poussait-il autrefois et ne pousse-t-il plus maintenant? Ensuite pourquoi ton petit-fils marche-t-il avec deux béquilles, ton fils sur une seule, et pourquoi toi-même es-tu si valide? Tes yeux sont bons, tes dents solides, tes paroles nettes et affables. Dis-moi pourquoi, grand'père?

Le vieillard répondit :

— Parce que les gens ont cessé de vivre de leur propre travail et aiment mieux faire travailler les autres. Il n'en était pas de même dans l'ancien temps; autrefois, on vivait d'après la loi de Dieu; on se contentait du nécessaire, sans jalouser personne.

FAUT-IL BEAUCOUP DE TERRE
POUR UN HOMME ?

I

La sœur aînée, qui habite la ville, est venue à la campagne faire visite à sa sœur. L'aînée a épousé un marchand de la ville ; la cadette, un paysan qui vit à la campagne. Les sœurs boivent le thé et causent. L'aînée vante son existence à la ville. Elle raconte combien elle y vit largement, quelle bonne nourriture ils ont ; et comme elle va aux promenades, aux fêtes et aux théâtres.

La sœur cadette, piquée, se met à dénigrer la vie d'un marchand et à exalter la sienne, celle d'une paysanne.

— Je ne changerais pas mon sort pour le tien, dit-elle. Notre vie, à nous autres, est obscure, c'est

vrai, mais nous ne connaissons pas la crainte. Votre vie est plus affinée, mais tantôt vous gagnez beaucoup, tantôt vous perdez tout. Aujourd'hui tu es riche, demain tu tendras la main. Notre existence, à nous paysans, est plus sûre. Le paysan a le ventre étroit, mais long. Nous ne serons jamais riches, mais nous aurons toujours de quoi manger.

— Oui, mais en vivant avec les cochons et les veaux ! répondit l'ainée. Ni belles manières, ni luxe, malgré tout le travail de ton mari ; vous demeurez dans le fumier et y mourrez aussi ; et le même sort attend vos enfants.

— Sans doute ! dit la cadette, c'est le métier qui veut ça. Mais par contre, notre vie est indépendante. Nous ne nous inclinons devant personne, nous ne craignons personne. Vous autres, à la ville, vous êtes exposés à la tentation. Aujourd'hui c'est bien, mais demain viendra le diable qui tentera ton mari par les cartes, l'eau-de-vie ou les femmes ; et tout ira mal. Est-ce que ces choses-là n'arrivent pas ?

Sur le poêle, le mari, Pakhom, écoutait le bavardage des femmes.

— C'est la vraie vérité, fit-il. Nous autres, qui remuons la terre nourricière depuis notre enfance, nous ne songeons guère aux futilités. Le seul malheur c'est qu'on a trop peu de terre. Mais si j'avais de la terre à discrétion, alors je n'aurais peur de personne, pas même du diable.

Après avoir pris le thé, les femmes causèrent encore toilette, rangèrent la vaisselle, puis allèrent se coucher.

Le diable assis derrière la porte avait tout entendu. Il fut tout aise de ce que la femme du paysan eût amené son mari à le braver. Ne s'était-il pas vanté, en effet, que s'il avait beaucoup de terre, le diable lui-même ne le vaincrait pas ? « C'est bien, pensa-t-il, à nous deux ! Je te donnerai beaucoup de terre. C'est par là que je te prendrai. »

II

Le paysan avait pour voisine une petite propriétaire, qui possédait cent vingt *déciatines* de terre. Elle vivait en bons termes avec les paysans, ne faisait de mal à personne ; mais elle prit pour régisseur un soldat retraité, qui se mit à accabler d'amendes les paysans. Malgré toutes les précautions que prenait Pakhom, tantôt c'était son cheval qui entrait dans l'avoine, tantôt une vache qui pénétrait dans le jardin, ou les veaux qui s'échappaient dans le pré. Et pour chaque délit, une amende.

Pakhom payait, jurait et frappait les siens. Tout cet été il eut beaucoup à souffrir du régisseur, aussi fut-il heureux quand revint le moment de rentrer le bétail, bien qu'il dût le nourrir ; mais du moins il n'avait plus peur. Dans le courant de l'hiver, le bruit se répandit que la propriétaire

vendait sa terre, et qu'un paysan, qui habitait au bord de la grand'route, voulait l'acheter.

Les paysans en furent tout contrits : « Eh bien ! pensaient-ils, si la terre revient à celui-ci, ce sera encore pire, pour les amendes, qu'avec la propriétaire. Nous ne pouvons pas nous passer de cette terre. »

Les paysans se rendirent auprès de la propriétaire pour la prier de ne pas vendre à l'autre paysan, mais à eux-mêmes. Ils promirent un meilleur prix. La propriétaire consentit. Les paysans s'entendirent pour faire acheter la terre par le *mir*. Il y eut une, deux réunions, mais l'affaire n'avancait pas. Le diable les divisait : ils ne pouvaient s'entendre. Ils décidèrent enfin d'acheter chacun sa part, suivant ses ressources. La propriétaire consentit. Pakhom apprit que son voisin avait acheté vingt déciatines, et que la propriétaire lui avait laissé la faculté de payer la moitié du prix par annuités. Pakhom fut pris de jalousie. « On achètera toute la terre, pensa-t-il, et moi je n'aurai rien. »

Il en causa avec sa femme.

— Les gens achètent, dit-il ; il nous faut aussi acheter une dizaine de *déciatines*, sans quoi nous ne pourrons pas vivre. Ce régisseur nous a ruinés par ses amendes.

Il réfléchit au moyen de faire l'achat. Il avait cent roubles d'économies. En vendant le poulain

et la moitié des abeilles, en louant son fils comme garçon de ferme, et en empruntant encore chez le parrain, Pakhom put réunir la moitié de la somme. Il ramassa l'argent, choisit une quinzaine de déciatines de terre avec un petit bois, et alla chez la propriétaire pour régler l'achat. Il acheta les quinze déciatines, et, le marché conclu, laissa des arrhes. On se rendit à la ville pour dresser l'acte de vente : il payait la moitié comptant et s'engageait à s'acquitter du reste en deux ans. Pakhom revint propriétaire du terrain.

Il emprunta encore du grain. Il sema son nouveau bien ; la récolte fut bonne. En une seule année il paya sa dette et à la propriétaire et à son beau-frère. Il devint ainsi, lui, Pakhom, un vrai propriétaire. C'était sa terre qu'il labourait et ensemençait ; c'était sur sa terre qu'il coupait le foin ; sur sa terre qu'il élevait son bétail ; c'étaient les arbres de sa terre qu'il taillait en pieux. Quand Pakhom laboure sa terre à lui, voit pousser son blé et ses prairies, il est transporté de joie. L'herbe lui semble tout autre ; les fleurs lui semblent différentes. Jadis, quand il passait sur cette terre, elle lui paraissait ce qu'est une terre ordinaire ; à présent, il la voyait transformée.

III

Ainsi vivait et se réjouissait Pakhom. Tout allait bien. Mais voilà que les paysans se mirent à causer maintes déprédations dans les blés et les prairies de Pakhom. Il avait beau les prier de cesser, ils continuaient : tantôt les bergers laissaient les vaches entrer dans les prairies, tantôt les chevaux allaient dans les blés. Pakhom les en chassait et pardonnait ; il ne voulait pas aller en justice. Cependant, à la fin, il se fâcha et fut se plaindre au tribunal du village. Il savait bien que les paysans n'agissaient pas ainsi par mauvaise intention, mais parce qu'eux-mêmes étaient à l'étroit. Il pensait : « Pourtant, je ne peux pas pardonner toujours, sans quoi on me mangera tout. Il faut faire un exemple. »

Il fit un premier exemple, un second ; on infligea une amende à l'un, une à l'autre. Les paysans voisins se montèrent contre Pakhom. Il leur ar-

riva d'envoyer paître exprès sur sa terre. Une nuit, quelqu'un vint dans le petit bois et coupa une dizaine de tilleuls pour faire des tilles. Comme il traversait le bois, Pakhom aperçoit quelque chose de blanc. Il s'approche, et voit sur le sol des tilleuls écorcés ; il ne restait plus en terre que les souches. S'il n'avait abattu que les arbres de la lisière, s'il en avait au moins épargné un seul ! Mais le scélérat avait tout coupé. Pakhom était outré. « Ah ! si je savais qui a fait le coup, je me vengerais ! » pense-t-il. Il cherche, il cherche à qui s'en prendre : « Cè ne peut être que Simon », pense-t-il. Il va voir dans la cour de Simon mais ne trouve rien. Il se dispute avec Simon, et se persuade encore plus que c'est lui le coupable. Il envoie une dénonciation. On les appelle devant le tribunal. On juge, on juge, et le paysan est acquitté faute de preuves.

L'irritation de Pakhom s'en accrut. Il injuria l'ancien du village et le juge.

— Vous autres, vous soutenez les voleurs, leur dit-il. Si vous faisiez votre devoir, vous n'acquitteriez pas les voleurs.

Pakhom se fâcha et avec les juges et avec les voisins. On finit par le menacer d'incendie. Pakhom pouvait alors vivre sur sa terre largement, mais mal vu des paysans, il se sentait à l'étroit dans la commune.

La rumeur se répandit d'une émigration vers

des terres nouvelles. Pakhom pensa : « Moi je n'ai pas besoin de quitter ma terre, mais si quelques-uns des nôtres s'en allaient, nous aurions ici plus de place. Je prendrais leur terre pour l'ajouter à la mienne et je vivrais mieux, car je me sens toujours à l'étroit ici. »

Un jour que Pakhom était à la maison, un chemineau, un paysan, entra chez lui. On le laissa passer la nuit, on lui donna à manger, et on lui demanda où Dieu le conduisait. Le paysan répondit qu'il venait d'en bas, de la Volga, qu'il y avait travaillé. De fil en aiguille, le paysan raconta comment les gens avaient émigré là : les siens s'y sont établis, se sont inscrits dans la commune, et on leur a distribué dix déciatines par âme. Il ajouta :

— Et la terre y est telle que le seigle qu'on y sème donne des épis si hauts et si épais qu'on ne voit plus les chevaux. Cinq poignées d'épis, et voilà une gerbe. Un paysan tout à fait pauvre, venu les mains vides, a maintenant six chevaux et deux vaches.

Pakhom, le cœur enflammé, pensait : « Alors pourquoi demeurer ici à l'étroit, quand on peut vivre bien, ailleurs ? Je vendrai ce que je possède ici, et avec l'argent je bâtirai là-bas et m'y établirai. Tandis que vivre ici à l'étroit, c'est un péché ; il faut seulement que j'aie voir par moi-même. »

Vers l'été il se prépara et partit. Il descendit la Volga en bateau à vapeur, jusqu'à Samara; puis il fit quatre cents *versstes* à pied et arriva au but. On lui avait dit vrai. Les paysans vivent à l'aise; la commune, très accueillante, donne à chaque âme dix déciatines, et celui qui vient avec de l'argent, peut, en sus de la terre concédée à temps, acheter à perpétuité, à raison de trois roubles la déciatine, une terre excellente.

Pakhom s'informa de tout et revint chez lui vers l'automne. Il se mit à vendre tous ses biens. Il vendit avantageusement sa terre, il vendit sa maison, son bétail, se fit rayer de la commune, et le printemps venu, s'en alla avec sa famille vers le nouveau pays.

IV

Pakhom est arrivé dans le nouveau pays avec sa famille, il s'est inscrit en commune dans un grand village. Il a payé la bienvenue aux anciens, il a mis en règle ses papiers. On a reçu Pakhom. On lui a concédé, pour cinq âmes, cinquante déciatines de terre, en différents champs, sans compter les pâturages. Pakhom bâtit sa maison, acquiert du bétail. Rien qu'en terres concédées, il possède maintenant trois fois ce qu'il avait auparavant. Et sa terre est fertile. Sa vie, comparée à celle d'auparavant, est dix fois plus belle : terres de labour, pâturages, il en a tant qu'il veut ; il peut avoir autant de bétail qu'il en désire.

Au commencement, pendant qu'il bâtissait et s'installait, tout lui semblait beau. Mais au bout de quelque temps, il se trouva également à l'étroit sur cette terre. Pakhom désirait, comme les autres,

semmer du froment. On sème le froment dans la terre vierge, où pousse la stipe plumeuse, ou bien dans la terre en jachère. On cultive la terre un an ou deux, puis on l'abandonne jusqu'à ce que la stipe ait repoussé. De la terre meuble, il y en a en abondance, mais on n'y peut semer que le seigle ; le froment demande une terre forte. Et pour la terre forte les amateurs sont nombreux ; il n'y en a pas pour tout le monde ; et on se la dispute. Les plus riches la veulent labourer eux-mêmes ; les plus pauvres la vendent aux marchands, pour payer les impôts. Pakhom voulait ensemençer beaucoup. L'année suivante, il alla chez le marchand et afferma la terre pour un an.

Il sema davantage ; tout poussa bien, mais c'était loin du village, il y avait bien une quinzaine de *verstes*. Pakhom se rendit compte qu'en ce pays les marchands paysans avaient des maisons de campagne, qu'ils s'enrichissaient. « Je serais comme eux, pensait-il, si j'avais pu acheter de la terre à perpétuité et bâtir des maisons de campagne, j'aurais tout cela sous la main. »

Et il songeait au moyen d'acquérir de la terre à perpétuité.

Pakhom vécut ainsi trois ans. Il afferma la terre et semait du blé. Les années étaient bonnes ; le blé venait bien ; il gagnait de l'argent. Il n'avait qu'à vivre tranquillement, mais il était ennuyé d'être obligé d'affermier de la terre chaque année : « C'est

trop de souci, pensait-il. Dès qu'une terre est bonne, le paysan accourt et la prend ; et je n'arrive pas à temps, je n'ai plus où semer. » Une autre fois il avait affermé un champ à des paysans, il l'avait déjà labouré, quand les paysans réclamèrent en justice, et tout son travail fut perdu : « Si j'avais de la terre à moi, je ne m'inclinerais devant personne, et tout irait bien. » Pakhom cherche où l'on peut acheter de la terre à perpétuité. Il trouve un paysan : le paysan avait cinq cents *déciatines*, il s'est ruiné et vend à bas prix. Pakhom se met en rapport avec lui, discute, discute ; ils finissent par tomber d'accord pour quinze cents roubles, dont la moitié au comptant et le reste à échéances. L'affaire était entendue, lorsqu'un jour, un passant, un marchand, s'arrêta chez Pakhom pour faire manger ses chevaux. On but du thé, on causa. Le marchand raconta qu'il venait de chez les Baschkirs. Il disait avoir acheté là cinq mille *déciatines* de terre, pour mille roubles seulement. Pakhom questionnait, le marchand répondait :

— Je n'ai eu besoin que de graisser la patte aux anciens : je leur ai fait cadeau de robes, de tapis, pour une centaine de roubles, d'une caisse de thé, et j'ai offert à boire à tire-larigot. Et j'ai acheté à vingt kopeks la déciatine.

Il montra l'acte de vente et poursuivit :

— La terre est située près d'une petite rivière, et partout y pousse la stipe plumeuse.

Pakhom ne se lassait pas de poser des pourquoi et des comment.

— De la terre à n'en pouvoir faire le tour en marchant pendant un an, disait le marchand. Tout est aux Baschkirs, et ces gens-là sont simples comme des moutons. On pourrait même l'avoir pour rien.

« Ah ! pensa Pakhom, pourquoi acheter cinq cents déciatines pour mille roubles, et par-dessus le marché m'endetter, tandis que pour cette somme je puis en avoir Dieu sait combien ? »

V

Pakhom s'informa du chemin, et dès qu'il eut reconduit le marchand, il fit ses préparatifs de départ. Il laissa la maison aux soins de sa femme, et partit avec son ouvrier. D'abord, ils se rendirent à la ville pour acheter une caisse de thé, des présents, du vin, tout ce que le marchand lui avait dit ; puis ils partirent. Ils avaient déjà parcouru cinq cents *verstes*, et le septième jour arrivèrent à un campement de Baschkirs. Le marchand avait dit vrai. Ils vivent tous dans la steppe près de la petite rivière, sous des tentes de laine. Ils ne labourent pas, ne mangent pas de pain, mais ils promènent dans la steppe leurs chevaux et leur bétail. Les poulains sont attachés derrière les tentes ; deux fois par jour on leur amène leurs mères ; on traite les juments, avec leur lait on fait le koumiss. Les femmes battent le koumiss et en font du fro-

mage. Les hommes ne font que boire du koumiss, du thé, manger du mouton et jouer de la flûte. Tous sont gras, luisants, gais, et en fête tout l'été. Ce peuple est tout à fait ignorant ; il ne connaît pas le russe, mais il est très affable.

Quand ils aperçurent Pakhom, les Baschkirs sortirent de leurs tentes et l'entourèrent. Ils avaient parmi eux un interprète.

Pakhom leur apprit qu'il venait pour avoir de la terre. Les Baschkirs l'accueillirent avec empressement, et le firent entrer dans une jolie tente. Ils l'installèrent sur des tapis, étendirent sur lui des coussins de plume, et lui offrirent du thé et du koumiss. On tua un mouton et on lui donna à manger.

Pakhom prit les cadeaux qui étaient dans sa voiture et les distribua aux Baschkirs ; il leur partagea le thé. Les Baschkirs montrèrent une grande joie. Longtemps ils baragouinèrent entre eux, puis ordonnèrent à l'interprète de traduire.

— On m'ordonne de te dire qu'ils t'ont pris en affection, dit l'interprète ; que nous avons coutume de traiter nos hôtes de notre mieux et de rendre cadeaux pour cadeaux. Tu nous as offert des présents, dis-nous ce qui te plaît, nous te le donnerons en échange.

— C'est votre terre qui me plaît, surtout, répondit Pakhom. Chez nous nous sommes à l'étroit, la terre manque et elle est épuisée ; tandis que chez vous,

il y a beaucoup de terre, et de la bonne. Je n'en ai jamais vu de pareille.

L'interprète traduit les paroles de Pakhom. Les Baschkirs parlent, parlent. Fakhom ne comprend pas ce qu'ils disent, il voit seulement qu'ils sont gais, crient quelque chose et rient. Enfin ils se turent, regardèrent Pakhom, et l'interprète lui dit :

— On m'ordonne de te dire que pour reconnaître ta générosité, on est enchanté de te donner autant de terre que tu en veux. Indique seulement du doigt le morceau que tu désires, il sera à toi.

Les Baschkirs recommencèrent à parler, à discuter entre eux.

— Que disent-ils ? demanda Pakhom

— Les uns disent qu'il faut en référer au chef, répondit l'interprète, que sans lui la chose n'est pas possible ; les autres disent qu'on peut se passer de lui.

VI

Pendant qu'ils discutaient ainsi, tout à coup parut un homme coiffé d'un bonnet en peau de renard. Tous se turent et se levèrent :

— C'est le chef, fit l'interprète.

Pakhom prit aussitôt la plus belle robe et la présenta au chef ainsi que cinq livres de thé. Le chef accepta et se mit à la première place. Sans plus attendre, les Baschkirs exposèrent de quoi il s'agissait. Le chef écoute, écoute ; de la tête il leur fait signe de se taire, et se met à parler russe avec Pakhom.

— Il y a beaucoup de terre, prends ce que tu voudras, dit-il.

« Prendre autant que je veux, pensait Pakhom. Il faut passer un acte, car autrement, on dira : « C'est à toi, » puis on le reprendra. »

Et il répondit au chef :

— Je vous remercie de vos bonnes paroles. Vous avez beaucoup de terre ; il ne m'en faut pas beaucoup à moi... Seulement il faudrait savoir quel morceau sera à moi, le délimiter, et faire un écrit. Car nous sommes tous mortels. Vous êtes de braves gens, vous donnez la terre, mais vos enfants pourraient la reprendre.

Le chef se met à rire :

— Soit, dit-il.. Tout sera fait régulièrement.

— J'ai entendu dire, reprit Pakhom, qu'à un marchand venu chez vous, vous avez donné aussi de la terre, et que vous avez passé un acte ; alors vous pourriez m'en passer un aussi.

Le chef comprit tout.

— C'est entendu dit-il ; nous avons un scribe. Nous irons à la ville dresser l'acte et y faire mettre les sceaux nécessaire.

— Et quel sera le prix ? demanda Pakhom.

— Nous n'avons qu'un prix : mille roubles pour une journée.

Pakhom ne comprit pas quelle mesure était la journée.

— Combien cela fera-t-il de déciatines ? demanda-t-il.

— Nous ne le savons pas exactement. Mais nous vendons une journée de terre : tout le terrain dont tu pourras faire le tour en une journée t'appartiendra. Et le prix de la journée est de mille roubles.

Pakhom resta étonné :

— Mais dans une journée on peut faire le tour de beaucoup de terre ?

Le chef se mit à rire.

— Tout sera à toi, mais à une condition : si tu ne reviens pas à ton point départ dans la journée, ton argent sera perdu.

— Et comment marquer partout où je passerai ? fit Pakhom.

— Nous nous mettrons à la place que tu désigneras. Nous y resterons ; toi tu partiras faire le tour ; tu emporteras une pelle, et tu creuseras des trous dans lesquels tu enfonceras des jalons. Tu peux faire un tour aussi grand que tu voudras, seulement avant le coucher du soleil sois revenu à ton point de départ. Tout ce que tu délimiteras sera à toi.

Pakhom jubilait. On décida que ce serait pour le lendemain matin, dès l'aube. Il causèrent encore un peu, burent du koumiss, mangèrent du mouton, et reprirent du thé. On fit coucher Pakhom sur un lit de plume, puis les Baschkirs se retirèrent en promettant de se réunir le lendemain avant l'aurore, et de se rendre au lieu choisi avant le lever du soleil.

VII

Pahkom s'allonge sur le lit de plume mais ne peut s'endormir. Il ne pense qu'à sa terre. « Quelle besogne j'ai faite ici ! se dit-il. Je vais me tailler une grande Palestine... Dans une journée je ferai bien une cinquantaine de *verstes* ; en cette saison la journée est longue comme une année. Cinquante *verstes* ! Combien de terre cela fera-t-il ! Je me procurerai des bœufs pour deux charrues, je louerai des domestiques, je cultiverai la partie qui me plaira, et sur le reste je laisserai paître le bétail. »

Pahkom ne put s'endormir de la nuit. Un peu avant l'aube, seulement, il s'assoupit, et aussitôt il fait un rêve : il est couché sous la même tente, et il entend, au dehors, quelqu'un qui pouffe de rire. Il veut savoir qui rit ainsi. Il se lève, sort de la tente, et voit le chef des Baschkirs assis devant la tente, qui se tient le ventre à deux mains, et rit à gorge

déployée. Il s'approche et demande : « Pourquoi ris-tu ? » Mais il voit que ce n'est plus le chef Baschkirs, c'est le marchand qui vint chez lui autrefois et lui parla de la terre. Aussitôt, il demande au marchand s'il est ici depuis longtemps ? Mais ce n'est déjà plus le marchand ; c'est ce même paysan qui vint le voir. Et Pakhom s'aperçoit que ce n'est déjà plus le paysan, mais le diable lui-même, avec ses cornes et ses pieds fourchus, qui se tord de rire en regardant quelque chose. « Qu'est-ce qu'il regarde ? Pourquoi rit-il ? » pense Pakhom. Il s'approche pour regarder, et il aperçoit un homme couché pieds nus, en chemise et en caleçon, le visage en l'air, blanc comme un linceul. Alors Pakhom regarde plus fixement cet homme, et il voit que c'est lui-même, qu'il est mort.

Pakhom se réveille de peur. Il se réveille et pense : « On fait tant de rêves ! » Il se retourne et voit qu'il fait déjà clair. « Il faut éveiller les autres et partir », pense-t-il.

Pakhom se leva et réveilla son domestique qui dormait dans la voiture, lui ordonna d'atteler et alla réveiller les Baschkirs.

Ceux-ci se levèrent, s'assemblèrent. Le chef vint aussi. Ils se mirent à boire du koumiss. Ils offrirent du thé à Pakhom. Mais Pakhom craignait de s'attarder :

— Puisqu'il faut partir, partons ; il est temps, dit-il.

VIII

Les Baschkirs se réunirent et partirent les uns à cheval, les autres en tarentass. Pakhom s'installa avec son ouvrier dans son tarentass; ils emportèrent une pelle. On arriva dans la steppe. L'aurore commençait à poindre. On monta sur une petite colline (en baschkir, *schikhan*). Les Baschkirs descendirent de leurs tarentass, et se réunirent en un seul groupe. Le chef s'approcha de Pakhom, et, de la main montrant le pays, lui dit :

— Tout ce que tu vois nous appartient. Choisis la part qui te plaît le mieux.

Les yeux de Pakhom étincelèrent. Unie comme la paume de la main, noire comme les graines du pavot, la terre était couverte de stipe plumeuse, et dans les ravins, il y avait de l'herbe de différentes sortes, de l'herbe à hauteur de poitrine.

Le chef ôta son bonnet en peau de renard, le mit à terre et dit :

— Voici le point de repère. Pars d'ici et reviens ici. Ce dont tu feras le tour t'appartiendra.

Pakhom sortit son argent, le déposa dans le bonnet, ôta son cafetan et ne garda que sa tunique. Il serra plus fortement sa ceinture, prit un petit sac contenant du pain, attacha à sa ceinture une petite gourde d'eau, redressa la tige de ses bottes, prit la pelle que tenait son ouvrier, et se tint prêt à partir. Il se demandait de quel côté aller. C'était bien partout. « C'est bien partout, j'irai du côté où le soleil se lève », pensa-t-il.

Il se mit du côté du soleil et attendit qu'il se levât. Il pensait : « Il ne faut pas perdre de temps, à la fraîcheur la marche est plus facile. »

Les Baschkirs à cheval se tenaient prêts eux aussi à quitter la colline à la suite de Pakhom. Dès qu'il aperçut le disque du soleil Pakhom partit dans la steppe.

Pakhom ne marchait ni lentement ni vite. Il fit une *verste*, s'arrêta, creusa un trou et mit un jalon. Il poursuivit sa route. Une fois bien en train, il pressa le pas. Après un certain parcours, il creusa et enfonça un autre jalon. Pakhom se retourna. On voyait nettement la colline et les gens qui étaient là ; le cercle d'une roue brillait au soleil.

Pakhom jugea qu'il avait parcouru déjà cinq *verstes*. Se sentant chaud, il enleva sa tunique et la

mit sur son épaule ; puis il renoua sa ceinture et poursuivit sa route. Il fit encore cinq *verstes*. Il faisait chaud. Il regarda le soleil. Il était temps de déjeuner. « Voilà déjà un quartier de la journée ! pensa-t-il. Mais il y en a quatre dans la journée. Il n'est pas encore temps de retourner. Je vais seulement enlever mes bottes. »

Il s'assit, se déchaussa, attacha ses bottes derrière sa ceinture, et reprit son chemin. Il se sentait dispos et pensait : « Je vais faire encore cinq *verstes* et alors, je tournerai à gauche. Le terrain est trop bon ; plus je vais, meilleur il est ! »

Il continua à marcher tout droit. Il se retourna et vit à peine la colline. Les gens paraissaient noirs comme des fourmis. « Eh bien ! pensa Pakhom, il faut retourner de ce côté, j'en ai déjà pris assez. »

Pakhom se sentait tout en sueur et avait soif. Il prit sa bouteille et but en marchant. Il s'arrête pour mettre encore un jalon et tourne à gauche. Il marche, marche : l'herbe est haute et il fait très chaud.

Pakhom commençait à se fatiguer. Il regarde le soleil et voit qu'il est juste le temps de diner. « Eh bien ! pensa-t-il, il faut se reposer ! »

Pakhom s'arrête, s'assied, mange un peu de pain, boit de l'eau, mais ne se couche pas : « Quand on se couche, pensa-t-il, on s'endort. » Il reste un moment assis, puis souffle et poursuit son chemin. Tout d'abord, il marche d'un pas léger : le

dîner lui avait rendu des forces. Mais il faisait très chaud, et le sommeil le gagnait. Pakhom se sentait harassé. Mais il pensait : « Bah ! une heure à souffrir, un siècle à jouir. »

Pakhom marche encore longtemps du même côté. Il allait tourner à gauche lorsqu'il aperçut une fraîche ravine. « C'est dommage de la laisser en dehors, pensa-t-il, il poussera ici du bon lin. » Il continua donc à aller tout droit ; engloba aussi le ravin, y planta un jalon, et fit un second détour. Il se retourna vers la colline. A peine y distinguait-on les gens. « Eh ! pensa-t-il, j'ai trop allongé les deux premiers côtés, il faut faire celui-ci plus court. »

Il longea le troisième côté en pressant le pas. Il regarde le soleil, il est proche de son déclin, et il n'a fait que deux *verstes* sur le troisième côté, tandis que le but est encore à une quinzaine de *verstes*. « Ma terre ne sera pas régulière, pensa-t-il, mais il faut aller droit au but. Il y a déjà assez de terre comme ça ». Et Pakhom creusa vivement un trou et tourna droit vers la colline.

IX

Pakhom marche droit vers la colline. Il se sent très las. Ses pieds lui font mal; il les a tout meurtris; il sent qu'il est à bout. Il voudrait se reposer, mais il ne le doit pas : il n'atteindrait pas le but avant le coucher du soleil. Le soleil n'attend pas. Il descend, descend. « Hélas! pense Pakhom, je me suis peut-être trompé; j'ai dû faire un tour trop grand. Que deviendrai-je, si je n'arrive pas à temps? »

Il regarde tantôt la colline tantôt le soleil. C'est encore loin, jusqu'au but, et le soleil est à son déclin. Pakhom se met à courir. Ses pieds sont à vif, mais il court toujours. Il court, il court, mais il est encore loin. Il jette sa tunique, ses bottes, sa bouteille, son bonnet; il ne garde que la pelle, sur laquelle il s'appuie : « Ah! pense-t-il, j'ai été trop gourmand, j'ai tout perdu. Je ne pourrai jamais arriver avant le coucher du soleil! »

D'horreur le souffle lui manque. Il court; la sueur plaque sur son corps la chemise et le caleçon; sa bouche est sèche. Sa poitrine se soulève comme un soufflet de forge; son cœur bat comme un marteau; il ne sent plus ses pieds. Il n'en peut plus. Pakhom ne pense plus maintenant à la terre, il ne songe qu'à ne pas mourir d'épuisement.

Il a peur de mourir, mais il ne peut s'arrêter. « J'ai déjà tant fait, dit-il, que si je m'arrête à présent, on se moquera de moi ! »

Il entend les Baschkirs siffler, crier. A ces cris son cœur s'enflamme encore davantage. Il rassemble ses dernières forces et continue à courir. Et le soleil semble, comme exprès, descendre plus vite. Mais le but n'est plus très loin. Pakhom voit déjà les gens sur la colline. On lui fait signe de se presser. Il voit aussi le bonnet par terre avec l'argent, et le chef assis à terre, qui se tient le ventre à deux mains. Et Pakhom se rappelle son rêve.

« Il y a beaucoup de terre, pensa-t-il, Dieu me permettra-t-il d'y vivre ! Ah ! je n'arriverai pas !... Je me suis perdu moi-même ! »

Et Pakhom continue à courir. Il regarde le soleil. Le soleil est rouge, élargi, il s'approche de la terre; déjà son bord est caché... Quand Pakhom, en courant, arrive au pied de la colline, le soleil est couché. « Ah ! pense-t-il, tout est perdu ! » Déjà il voulait s'arrêter, mais il entend les cris des

Baschkirs, et il se rappelle que si lui, d'en bas, ne voit plus le soleil, il est encore visible pour ceux qui sont au sommet de la colline. Il monte rapidement; sur la colline il fait encore clair. Il voit le bonnet. Le chef est assis devant; il bavarde et tient ses mains sur son ventre.

Pakhom se rappelle son rêve, crie : ah! Ses jambes fléchissent, il tombe, et de sa main atteint le bonnet.

— Ah! bravo, camarade! s'écrie le chef, tu as gagné beaucoup de terre!

L'ouvrier de Pakhom accourt et veut le relever; mais il voit que le sang coule de sa bouche, qu'il est mort.

Les Baschkirs claquèrent la langue et eurent un mot de regret.

L'ouvrier prit la pelle, creusa à Pakhom une fosse juste de la longueur des pieds à la tête : trois *archines*, et il l'enterra.

LE FILLEUL

« Vous avez entendu qu'il a été dit : Œil pour œil, dent pour dent.

« Mais moi je vous dis de ne pas résister à celui qui vous fait du mal; mais si quelqu'un te frappe à la joue droite, présente lui aussi l'autre. »

(MATTHIEU, v. 38-39.)

« ... C'est à moi que la vengeance appartient; je la rendrai; dit le Seigneur. »

(PAUL, *Épître aux Romains*, XII, 19.)

I

Chez un pauvre paysan un fils est né. Le paysan s'en réjouit. Il va chez son voisin et le prie d'être parrain. Le voisin refuse : être parrain chez un pauvre diable, ce n'est guère tentant. Le pauvre paysan s'en va chez un autre; l'autre refuse

aussi. Il fait le tour du village, mais personne ne veut accepter d'être parrain.

Le paysan se rend au village voisin. Sur la route il rencontre un passant. Le passant s'arrête et lui dit :

— Bonjour, paysan. Où Dieu conduit-il tes pas?

Le paysan répondit :

— Dieu m'a donné un enfant, pour que je le soigne dans son enfance, et que lui console ma vieillesse et prie pour mon âme après ma mort. Je suis si pauvre que personne de notre village n'a voulu accepter d'être parrain.

— Prends-moi pour parrain, dit alors le passant.

Le paysan tout heureux remercia le passant et dit :

— Et qui prendrai-je pour marraine?

— Pour marraine, répondit le passant, demande la fille du marchand. Va dans la ville, sur la place, tu verras une maison avec des boutiques; au seuil de la maison demande au marchand de te donner sa fille pour marraine.

Le paysan hésitait. Il dit enfin :

— Mais, compère, comment demander cela à un marchand, à un riche? Il refusera; il ne voudra pas laisser venir sa fille.

— Ne t'inquiète pas de cela. Va et demande. Demain matin, sois prêt; je viendrai pour le baptême.

Le pauvre paysan s'en revint à la maison, attela et se rendit à la ville, chez le marchand. Il laissa le cheval dans la cour. Le marchand vint lui-même au devant de lui.

— Que veux-tu ? dit-il.

— Mais, monsieur le marchand, voilà ! Dieu m'a donné un enfant pour que je le soigne dans son enfance, et que lui console ma vieillesse et prie pour mon âme après ma mort !... Sois bon, laisse venir ta fille pour être sa marraine.

— Quand se fera le baptême ?

— Demain matin.

— C'est bien. Dieu t'accompagne. Demain, à la messe, elle viendra.

Le lendemain, la marraine arriva, le parrain aussi ; l'enfant fut baptisé.

Aussitôt la cérémonie terminée, le parrain sortit, sans même qu'on pût savoir qui il était. Et on ne le revit point.

II

L'enfant grandit ; en grandissant il faisait la joie de ses parents. Il était fort, travailleur, intelligent et docile. Le garçon allait avoir ses dix ans quand ses parents le mirent à l'école. Il apprit en un an ce que les autres apprennent en cinq : il n'y avait plus rien à lui apprendre.

La semaine sainte arriva. Le garçon alla chez sa marraine lui présenter ses souhaits. De retour chez lui il demanda :

— Dites-moi, papa et maman, où demeure mon parrain ? Je voudrais bien aller lui souhaiter la fête.

Le père et la mère lui dirent :

— Mon cher petit, nous ne savons pas où demeure ton parrain. Cela nous chagrine même beaucoup. Nous ne l'avons pas vu depuis qu'il t'a tenu sur les fonts baptismaux, et nous n'avons pas entendu

parler de lui, et nous ne savons pas où il demeure ni même s'il est encore de ce monde.

L'enfant salua ses parents.

— Mon petit père et ma petite mère, dit-il, laissez-moi chercher mon parrain. Je veux le trouver pour lui souhaiter la fête.

Le père et la mère le laissèrent partir, et l'enfant se mit à la recherche de son parrain.

III

Le garçon sortit de la maison et s'en alla sur la route. Après une demi-journée de marche, il rencontra un passant. Celui-ci s'arrêta.

— Bonjour, garçon, dit-il. Où Dieu porte-t-il tes pas?... Le garçon lui répondit : — Je suis allé chez ma marraine pour lui souhaiter la fête ; et de retour à la maison j'ai dit à mes parents : « Où demeure mon parrain ? Je voudrais lui souhaiter la fête. » Et mes parents m'ont répondu : — « Mon petit, nous ne savons pas où demeure ton parrain. Aussitôt après le baptême il nous quitta et nous n'avons jamais entendu parler de lui. Nous ignorons même s'il vit encore. » Mais comme je veux voir mon parrain, voilà, je vais le chercher.

— Je suis ton parrain, dit le passant.

L'enfant était ravi. Il lui souhaita la fête ; ils s'embrassèrent.

— Et où vas-tu maintenant, mon parrain ? demanda le garçon. Si c'est de notre côté, viens chez nous ; et si tu vas chez toi je t'accompagnerai.

Le parrain dit :

— Je n'ai pas le temps maintenant d'aller chez tes parents, j'ai affaire en plusieurs villages. Mais je rentrerai demain chez moi ; alors tu pourras venir.

— Et comment te trouverai-je, parrain ?

— Voilà ! Tu marcheras du côté où le soleil se lève, toujours tout droit. Tu arriveras dans une forêt ; au milieu de la forêt tu trouveras une clairière. Assieds-toi là, repose-toi, et regarde ce qui arrivera. Remarque bien ce que tu verras, et va plus loin. Marche toujours tout droit. Tu sortiras de la forêt, tu trouveras un jardin, et dans le jardin un palais au toit d'or. C'est là que je demeure. Approche-toi de la grande porte ; j'irai moi-même à ta rencontre.

Et ayant prononcé ces mots, le parrain disparut aux yeux du filleul.

IV

Le garçon fit ce que lui avait ordonné son parrain. Il marcha; marcha, et atteignit une forêt. Là il trouva une clairière; au milieu de la clairière il y avait un pin. A une haute branche du pin était attachée une corde au bout de laquelle pendait un gros morceau de bois de trois *pouds*. Sous ce morceau de bois se trouvait un baquet avec du miel. Avant que le garçon ait eu le temps de se demander pourquoi ce miel se trouvait là; ainsi que le morceau de bois, il entendit du bruit dans la forêt, et il vit arriver des ours.

L'ourse venait en avant, derrière elle un ourson d'un an, et peu après trois petits oursons. L'ourse leva le nez et alla vers le baquet; les oursons la suivirent. L'ourse plongea son museau dans le miel, appela les oursons qui accoururent et se mirent à manger. Le morceau de bois un peu

écarté revint à sa position première en poussant légèrement les oursons. L'ourse s'en aperçut et d'un coup de patte repoussa le bois. Le bois s'écarta encore davantage et frappa les uns dans le dos, les autres sur la tête. Les oursons se mirent à crier et s'éloignèrent. La mère grogna sourdement, saisit des deux pattes le morceau de bois et le repoussa avec force loin d'elle. Le morceau de bois s'envola bien haut. L'ourson revint vers le baquet, mit son museau dans le miel et mangea ; les autres oursons se mirent aussi à se rapprocher. Mais avant qu'ils eussent eu le temps d'arriver, le morceau de bois retombait sur le premier ourson, l'atteignait à la tête, et le tuait raide.

L'ourse se mit à gronder plus fort qu'auparavant et repoussa le bois de toutes ses forces. Le morceau de bois monta plus haut que la branche, la corde même s'infléchit. L'ourse et les petits oursons retournèrent au baquet. Le morceau de bois montait, montait ; puis il s'arrêta et commença à redescendre.

Plus il descendait, plus il allait vite. Il arriva sur l'ourse avec une telle vitesse que, la frappant à la tête, il lui brisa le crâne. L'ourse tournoya sur elle-même, tomba, raidit ses pattes et mourut. Les petits oursons s'enfuirent.

L'enfant tout surpris poursuivit sa route. Il arriva à un grand jardin ; dans le jardin il y avait un beau palais avec un toit d'or. A la grande porte se tenait le parrain souriant. Il salua son filleul, le fit entrer et ensemble ils traversèrent le jardin. Même en rêve, le petit garçon n'avait jamais vu rien d'aussi merveilleux que ce jardin.

Le parrain fit entrer l'enfant dans les chambres de son palais. Les chambres sont encore plus ébouissantes. Le parrain conduit le garçon dans toutes les pièces, et toutes sont plus belles, plus gaies les unes que les autres. Il l'amène devant une porte scellée.

— Tu vois cette porte, dit-il ; elle n'a pas de serrure, elle est scellée seulement. On peut l'ouvrir, mais tu n'y dois pas entrer. Demeure ici tant que tu voudras, promène-toi à ta guise, jouis de

tous les plaisirs, mais seulement ne franchis pas cette porte; et si tu la franchis, rappelle-toi alors ce que tu as vu dans la forêt.

Alors le parrain prit congé de son filleul. Le filleul resta seul dans le palais et y vécut. Il s'y trouvait si bien, si heureux, qu'il pensait n'y avoir vécu que trois heures, et il y était depuis trente ans. Au bout de ces trente ans, le filleul s'approcha une fois de la porte scellée et pensa :

« Pourquoi mon parrain m'a-t-il défendu d'entrer dans cette chambre? Je vais aller voir ce qu'il y a là. »

Il poussa la porte; les scellés se brisèrent; et la porte s'ouvrit. Le filleul y pénétra, et vit un salon plus grand, plus merveilleux que tous les autres. Au milieu il y avait un trône en or. Le filleul marcha à travers le salon, s'approcha du trône, en gravit les degrés et s'y assit. Une fois assis, il vit près du trône un sceptre qu'il prit entre ses mains.

Aussitôt qu'il eut saisi le sceptre les murs du salon s'évanouirent.

Le filleul, regardant autour de lui, vit le monde entier et tout ce que les hommes font dans le monde. Il regarde tout droit, il voit la mer: des bateaux voguent. Il regarde à droite, et voit des peuples étrangers, hérétiques. Il regarde à gauche, ce sont des chrétiens, mais non des Russes. Il regarde derrière lui: ce sont les Russes.

« Maintenant je vais voir comment vont les

affaires chez nous, si le blé a bien poussé », pense-t-il. Il regarde son champ et voit les gerbes qui ne sont pas encore toutes mises en meules. Il se met à compter les meules pour savoir s'il y a beaucoup de blé, et il voit une charrette qui traverse le champ ; un paysan est dedans. Le filleul croit que c'est son père qui vient pendant la nuit enlever son blé. Mais il reconnaît que l'homme qui est dans la charrette, est un voleur : Vassili Kou-driachev.

Le voleur s'approche des meules, les charge sur la charrette. Le filleul pris de colère s'écrie : « Petit père ! on vole les gerbes de ton champ ! » Le père s'éveille en sursaut. « J'ai rêvé, dit-il, qu'on me volait mes gerbes ; je vais voir. » Il monte à cheval et part. Il arrive à son champ. Il aperçoit Vassili. Il appelle les paysans. On bat Vassili, on le lie et on le mène en prison...

Ensuite le filleul regarde la ville où demeure sa marraine. Il la voit mariée à un marchand. Elle dort, et son mari se lève et court chez une maîtresse. Le filleul crie à la femme du marchand : « Lève toi, ton mari te trompe ! »

La marraine se lève vivement, s'habille, trouve la maison où est allé son mari, l'accable d'injures, le chasse de chez elle et bat la maîtresse.

Ensuite le filleul regarde sa mère. Il la voit couchée dans l'izba. Un brigand pénètre dans l'izba, et se met à briser les coffres. La mère s'éveille,

pousse un cri. Alors le brigand saisit une hache, la lève au-dessus de sa mère. Il va la tuer.

Le filleul ne peut se retenir ; il lance le sceptre sur le brigand. Le brigand atteint à la tempe tombe raide mort.

VI

Aussitôt que le filleul a tué le brigand, les murs se referment et le salon reprend son aspect primitif.

La porte s'ouvre et le parrain entre. Il s'approche de son filleul, le prend par la main, le fait descendre du trône et lui dit :

— Tu m'as désobéi. La première action mauvaise que tu aies faite, c'est d'avoir ouvert la porte défendue ; la deuxième mauvaise action que tu aies faite, c'est d'être monté sur le trône et d'avoir pris en main mon sceptre ; la troisième mauvaise action que tu aies faite, c'est d'avoir ajouté beaucoup de mal dans le monde. Encore une heure et tu bouleversais la moitié du genre humain.

Le parrain fit alors remonter le filleul sur le trône et lui mit le sceptre entre les mains. De nou-

veau les murs disparurent et de nouveau l'on vit tout.

— Regarde maintenant ce que tu as fait à ton père, dit le parrain. Vassili a passé une année en prison. Il y a appris tout le mal et il est devenu une vraie brute. Regarde, le voilà qui vole deux chevaux chez ton père, et, tu le vois, il met le feu, à l'izba. Voilà ce que tu as fait à ton père.

Dès que le filleul eut vu la flamme dévorer la maison de son père, le parrain lui déroba ce spectacle et lui ordonna de regarder d'un autre côté.

— Voici le mari de ta marraine, dit-il. Depuis un an qu'il a quitté sa femme, il court avec d'autres; tandis qu'elle, de chagrin, s'est mise à boire; et la maîtresse s'est perdue tout à fait. Voilà ce que tu as fait à ta marraine.

Le parrain lui déroba aussi ce spectacle et fit voir au filleul la demeure de ses parents. Il aperçut sa mère. Elle pleurait sur ses péchés; elle se repentait et disait: « Mieux aurait valu être tuée par le brigand. Je n'aurais pas commis tant de péchés! »

— Voilà ce que tu as fait à ta mère.

Le parrain lui déroba aussi ce spectacle, et le fit regarder en bas. Le filleul aperçut le brigand: deux gardes le tenaient devant la prison.

Et le parrain dit:

— Cet homme a tué neuf personnes. Il devait lui-même racheter ses péchés; mais tu l'as tué, tu

t'es donc chargé de tous ses péchés ; c'est maintenant à toi d'en répondre. Voilà ce que tu t'es fait à toi-même. L'ourse a une fois repoussé le morceau de bois, elle a dérangé ses oursons. Elle l'a repoussé une seconde fois, elle a tué l'ourson. Elle l'a repoussé une troisième fois, elle s'est tuée elle-même. C'est ce que tu as fait aussi. Je te donne un délai de trente ans. Va dans le monde et rachète les péchés du brigand ; sans quoi, c'est toi qui seras puni à sa place.

— Mais comment racheter ses péchés ? demanda le filleul.

— Quand tu auras détruit dans le monde autant de mal que tu en as fait, alors tu rachèteras tes péchés et ceux du brigand.

— Mais comment détruire le mal ? demanda le filleul.

— Le parrain répondit :

— Marche tout droit du côté où le soleil se lève. Tu trouveras un champ ; dans le champ, des gens. Observe ce que font les gens, et apprends-leur ce que tu sais. Puis va plus loin, et remarque tout ce que tu verras. Le quatrième jour tu arriveras dans une forêt ; dans la forêt tu trouveras une chaumière dans cette chaumière demeure un ermite. Raconte-lui tout ce qui est arrivé. Il t'instruira. Quand tu auras fait tout ce que l'ermite t'aura ordonné, alors tu rachèteras tes péchés et ceux du brigand.

Et le parrain reconduisit le filleul hors du palais.

VII

Le filleul partit. Tout en cheminant il pensait : « Comment puis-je détruire le mal dans le monde ? Détruit-on le mal dans le monde en déportant les gens, en les emprisonnant, en les tuant ? Que dois-je faire pour ne pas prendre le mal sur moi et ne pas me charger des péchés des autres ? »

Et le filleul réfléchissait, réfléchissait, sans pouvoir résoudre la question.

Il marche, marche, et arrive dans un champ. Un blé serré couvrait ce champ, et c'était le temps de la moisson. Le filleul remarqua qu'un veau s'était aventuré dans le blé. Les moissonneurs s'en aperçurent aussi. Ils montèrent à cheval et pourchassèrent le veau en tous sens, à travers le blé. Dès que le veau voulait sortir du blé, arrivait un cavalier ; le veau effrayé s'enfonçait de nouveau

dans le blé; et de nouveau on le poursuivait. Sur la route, la femme pleurait et disait :

— Ils vont estropier mon veau !

Le filleul dit alors aux paysans :

— Pourquoi vous y prenez vous ainsi ? De cette façon vous n'en viendrez jamais à bout. Sortez tous du blé et que la femme appelle son veau.

Les paysans obéirent. La femme s'approcha du champ et se mit à appeler le veau. Celui-ci tendit l'oreille, écouta et courut vers la femme. Il alla tout droit à elle, et frotta si fort son museau contre elle qu'elle faillit tomber. Les paysans, la femme et le veau étaient tous contents.

Le filleul poursuivit sa route et pensa : « Je vois maintenant que le mal est engendré par le mal. Plus les gens poursuivent le mal, plus ils l'augmentent. On ne doit donc pas détruire le mal par le mal. Mais comment le détruire ? Je l'ignore. Le veau a écouté sa maîtresse, c'est bien ; mais s'il ne l'avait pas écoutée, comment le faire sortir ? »

Et le filleul réfléchissait, réfléchissait, sans pouvoir trouver de solution. Il marcha plus loin.

VIII

Il marcha, marcha, et arriva dans un village. Il demanda à la patronne de la dernière izba du village, de le laisser coucher chez elle. Elle y consentit. Elle était seule dans l'izba, en train de nettoyer. Le filleul monta sur le poêle et se mit à regarder ce que faisait la patronne. La patronne a lavé l'izba et se met à laver la table. Elle a lavé la table et se met à l'essuyer avec un torchon sale. Elle essuie d'un côté, la table ne s'essuie pas, le torchon sale laisse des traces boueuses sur la table. Elle se met à essuyer l'autre côté ; puis elle frotte en long ; c'est toujours pareil : elle fait de la boue avec son torchon sale. Une tache apparaît après l'autre.

Le filleul regarda, regarda et dit :

— Qu'est-ce que tu fais là, patronne ?

— Tu vois que je lave pour la fête ? Mais je ne

peux en venir à bout. C'est tout sale. Je suis éreintée.

— Mais tu devrais d'abord laver ton torchon, et après tu essuierais.

La patronne fit ce qu'il lui disait, et lava ensuite les tables.

— Merci, dit-elle, de m'avoir appris.

Le lendemain matin, le filleul prit congé de la patronne et continua sa route. Il marcha, marcha, et arriva dans une forêt. Il vit des paysans occupés à courber des jantes. Le filleul s'approcha et vit les paysans tourner ; mais la jante ne se courbait pas. Le filleul regarda et vit que le support, n'étant pas assujetti, tournait avec la jante.

Ayant regardé un moment le filleul dit :

— Que faites-vous là, frères ?

— Mais voilà, nous courbons des jantes. Deux fois déjà nous les avons trempées dans l'eau bouillante ; nous sommes éreintés, et le bois ne veut pas ployer.

— Mais vous devriez assujettir le support, frères ; autrement il tourne en même temps que vous.

Les paysans assujettirent le support et tout marcha bien.

Le filleul passa une nuit chez eux et poursuivit sa route. Il marcha toute la journée et toute la nuit. A l'aube il rencontra des bergers. Il se coucha près d'eux et vit qu'ils étaient en train de faire du feu. Ils prenaient des brindilles sèches, les allu-

maient, et, sans leur donner le temps de brûler, mettaient par-dessus de la broussaille humide.

Le feu s'éteint. Les bergers rallument encore des branches sèches, et de nouveau jettent sur la petite flamme, une grande quantité de broussaille humide.

Ils travaillent longtemps sans réussir.

Alors le filleul leur dit :

— Me mettez pas sitôt les broussailles ; allumez d'abord bien le feu, donnez-lui le temps de prendre. Quand il sera bien allumé, alors vous mettrez la broussaille.

Les bergers l'écoutèrent. Ils laissèrent le feu bien s'enflammer et ensuite mirent la broussaille. Le bois flamba et pétilla.

Le filleul resta quelque temps avec eux et poursuivit sa route. Il se demandait pourquoi il avait vu ces trois choses ; il ne comprenait point.

IX

Le filleul marcha, marcha. Une journée passa. Il arriva dans une forêt. Là il aperçut un ermitage. Le filleul s'approcha et frappa :

— Qui est là ? fit une voix à l'intérieur.

— Un grand pécheur. Je vais racheter les péchés d'autrui.

Le vieillard sortit et demanda :

— Quels sont les péchés d'autrui que tu portes ?

Le filleul lui raconta tout : l'histoire de son parrain ; l'ourse avec ses oursons ; le trône dans le salon scellé ; ce que son parrain lui avait ordonné ; ce qu'il avait vu dans les champs : les paysans poursuivant le veau et écrasant le blé, et le veau allant de lui-même vers sa maîtresse ; il ajouta :

— J'ai compris qu'on ne peut pas détruire le mal par le mal ; mais je ne puis pas comprendre comment il faut le détruire. Apprends-le moi.

Le vieillard lui dit :

— Mais dis-moi ce que tu as vu encore sur la route ?

Le filleul lui parla de la femme de l'izba et, lui dit comment elle nettoyait ; puis des paysans, comment ils ployaient la jante ; puis des bergers, comment ils faisaient du feu.

Le vieillard écoutait. Puis il rentra dans sa grotte et en rapporta une hachette ébréchée.

— Viens, dit-il.

Le vieillard s'avança vers une petite clairière, devant sa retraite, et montrant un arbre, dit :

— Abats-le.

Le filleul abattit l'arbre.

— Maintenant coupe-le en trois.

Le filleul le coupa en trois.

Le vieillard retourna de nouveau dans son ermitage et en rapporta du feu.

— Brûle ces trois morceaux de bois, dit-il.

Le filleul fit du feu et les brûla. Il en resta trois tisons.

— Maintenant, enfouis ces trois tisons dans la terre, à moitié.

Le filleul obéit.

— Vois-tu la rivière au pied de la colline ; va y puiser de l'eau dans ta bouche et arrose ce tison, ainsi que tu as appris à la femme ; celui-ci, arrose-le ainsi que tu as appris aux paysans ; et celui-ci arrose le comme tu as appris aux bergers.

Quand tous les trois pousseront et que de ces tisons sortiront trois pommiers, alors tu rachèteras tes péchés.

Ayant ainsi parlé, le vieillard rentra dans son ermitage.

Le filleul réfléchit, réfléchit ; il ne pouvait comprendre ce que lui disait le vieillard. Cependant il se mit à faire ce qu'il lui avait ordonné.

X

Le filleul s'approcha de la rivière, puisa de l'eau dans sa bouche, arrosa le premier tison ; recommença encore et encore, arrosa les deux autres. A la fin, la fatigue le gagna et il avait faim.

Le filleul se rendit à l'ermitage, pour demander à manger au vieillard. Il ouvrit la porte : le vieillard, étendu sur un banc, était mort.

Il regarda autour de lui, aperçut des biscuits et mangea.

Il trouva une bêche et se mit à creuser une fosse pour le vieillard.

La nuit il allait chercher l'eau pour arroser, et le jour, il creusait la fosse. Aussitôt qu'il eut achevé de creuser la fosse, arrivèrent des gens du village qui apportaient à manger au vieillard.

Ils apprirent que le vieillard était mort après avoir béni le filleul. Ils l'aidèrent à enterrer le

vieillard, laissèrent du pain, promirent d'en apporter d'autre, puis ils partirent.

Et le filleul resta à vivre à la place du vieillard. Il y vécut se nourrissant de ce que les gens lui apportaient ; et il continuait à suivre les prescriptions du vieillard, puisant de l'eau à la rivière dans sa bouche et arrosant les tisons.

Le filleul vécut ainsi une année. Beaucoup de gens commençaient à le visiter. Le bruit se répandit que dans la forêt vivait un saint homme qui faisait son salut et arrosait avec sa bouche des morceaux de bois brûlé. On se mit à le visiter, à lui demander des conseils et des avis. De riches marchands venaient aussi le trouver et lui apportaient des présents. Le filleul n'acceptait rien pour lui ; il ne gardait que juste ce dont il avait besoin et donnait le reste aux pauvres.

Le filleul passait ainsi son temps : la moitié du jour il portait dans sa bouche de l'eau pour arroser les tisons ; l'autre moitié il se reposait et recevait les visiteurs. Et il finit par croire que c'était ainsi qu'il devait vivre pour détruire le mal et racheter ses péchés.

Le filleul vécut de la sorte une seconde année. Il ne passait pas un seul jour sans arroser ; cependant aucun des tisons ne poussait.

Un jour, étant dans son ermitage, il entendit un cavalier passer en chantant des chansons. Il sortit pour voir qui était cet homme. Il vit un homme

jeune et fort. Ses habits étaient beaux, ainsi que son cheval et sa selle.

Le filleul l'arrêta et lui demanda qui il était et où il allait ?

L'homme s'arrêta et dit :

— Je suis un brigand. Je vais par les chemins et tue les gens. Plus je tue, plus mes refrains sont gais.

Le filleul effrayé pensa : « Comment chasser le mal de cet homme ? Il est facile d'exhorter ceux qui viennent spontanément se repentir chez moi. Mais celui-ci se vante de ses péchés. » Le filleul ne dit rien, il s'éloigna et pensa : « Comment faire ? Ce brigand va maintenant passer par ici ; il effrayera le monde. On cessera de venir me trouver, et je ne saurais être utile à personne ni vivre moi-même ». Et le filleul s'arrêta et se mit à dire au brigand :

— Il vient chez moi des pécheurs, non se vanter de leurs péchés, mais se repentir, se purifier. Repens-toi aussi si tu crains Dieu. Sinon, éloigne-toi d'ici et n'y reviens jamais ; ne me trouble pas et n'effraye pas ceux qui viennent. Et si tu ne m'écoutes pas, Dieu te punira.

Le brigand se mit à rire et répondit :

— Je ne crains pas Dieu, et toi, je ne t'obéirai pas. Tu n'es pas mon maître. Toi tu te nourris de ta piété, et moi je me nourris de brigandages. Tout le monde doit se nourrir. Raconte tes histoires aux femmes qui viennent te trouver ; moi je n'en ai que

faire. Et puisque tu m'as rappelé Dieu, je tuerai demain deux hommes de plus. Je te tuerais bien aussi tout de suite, mais je ne veux pas me salir les mains. Seulement, dorénavant, ne te trouve pas sur mon chemin.

Sur cette menace, le brigand partit. Cependant il ne revint point et le filleul vécut tranquillement huit années durant.

XI

Une nuit, il arrosa ses tisons, revint dans son ermitage pour se reposer et se mit à regarder les sentiers par lesquels venaient d'habitude les gens. Ce jour-là personne ne vint. Le filleul resta seul jusqu'au soir ; il s'ennuyait et se mit à réfléchir sur sa vie. Il se rappela que le brigand lui avait reproché de ne se nourrir que de piété. Et il resta songeur, se remémorant sa vie passée :

« Ce n'est pas de cette façon que le vieillard m'avait ordonné de vivre. Le vieillard m'a donné une pénitence, et moi j'en retire du pain et de la gloire. Et cela me plaît tant, que je m'ennuie quand les gens ne viennent pas chez moi. Et quand ils viennent, mon seul plaisir c'est de les entendre vanter ma sainteté. Ce n'est pas ainsi qu'il faut vivre. Jeme suis laissé enivrer par les louanges. Je n'ai pas racheté des péchés ; j'en ai endossé de

nouveaux. Je m'en irai ailleurs, dans la forêt, pour que personne ne me trouve ; et là je vivrai seul, à racheter les péchés anciens, et n'en assumerai point de nouveaux. »

Ayant ainsi pensé, le filleul prit un petit sac de croutons, une pioche, et quitta l'ermitage, pour se creuser ailleurs un abri et se cacher des hommes.

Comme il marchait avec le petit sac et la pioche, le filleul rencontra le brigand. Le filleul pris de peur voulut s'en aller, mais le brigand le rejoignit.

— Où vas-tu ? lui dit-il.

Le filleul lui répondit qu'il voulait fuir les gens et aller dans un endroit où personne ne vint le trouver.

Le brigand s'étonna :

— Mais si les gens ne te visitent plus, de quoi vivras-tu alors ? demanda-t-il.

Le filleul n'y avait pas pensé auparavant. Cette question du brigand le força d'y songer.

— Mais, de ce que Dieu m'enverra, répondit-il.

Le brigand ne répondit rien et s'en alla.

Soudain le filleul pensa : « Pourquoi ne lui ai-je rien dit de son genre de vie ? Peut-être se repentirait-il maintenant ; il me paraît plus doux et ne menace pas de me tuer. »

Et de loin le filleul cria au brigand :

— N'oublie pas de te repentir ; tu n'éviteras pas la vengeance divine.

Le brigand fit faire volte face à sa monture, tira

un coutelas de sa ceinture et le leva sur le filleul. Le filleul prit peur et s'enfuit dans le forêt.

Le brigand ne voulut pas le poursuivre. Il dit seulement :

— Je t'ai pardonné deux fois ; mais ne te trouve pas sur ma route une troisième, je te tuerais.

Il dit ainsi et s'en alla.

Le soir, le filleul alla arroser les tisons, et il vit que l'un d'eux s'était mis à pousser et qu'un pommier en était sorti.

XII

Le filleul évita le monde et se mit à vivre seul. Ses provisions s'épuisèrent. « Eh bien, pensa-t-il, je vais chercher des racines. » Comme il allait les chercher, il remarqua sur une branche un petit sac contenant des biscuits. Le filleul les prit et s'en nourrit. Dès qu'ils étaient épuisés, le filleul trouvait un autre petit sac sur la même branche.

Ainsi le filleul vécut bien. Une seule chose le rendait malheureux : il craignait le brigand.

Aussitôt qu'il entend l'approche du brigand il se cache et pense : « Il me tuera, il me tuera, et je n'aurai pas le temps de racheter les péchés. »

Il vécut de la sorte dix ans encore. Un pommier poussait ; les deux autres tisons étaient restés ce qu'ils étaient. Un jour, le filleul se leva de bonne heure et alla vers la rivière. Il remplit sa

bouche d'eau, arrosa le tison, et s'assit pour se reposer. Il se repose et pense :

« J'ai péché, je commence à avoir peur de la mort. Si Dieu le veut, je racheterai mes péchés par la mort. » Tout à coup, il entend le brigand passer en jurant et il pense : « Sauf Dieu, personne ne me fera ni bien ni mal. » Et il alla à la rencontre du brigand. Il vit passer le brigand. Le brigand n'était pas seul ; il portait en croupe un homme les mains liées, la bouche bâillonnée. L'homme, gémissait et le brigand jurait. Le filleul s'approcha du brigand, se mit devant le cheval, et dit :

— Où mènes-tu cet homme ?

— Je l'emmène dans la forêt. C'est le fils d'un marchand ; il ne veut pas me dire où est caché l'argent de son père. Je le torturerai jusqu'à ce qu'il me le dise.

Et le brigand voulut poursuivre sa route. Le filleul saisit le cheval par la bride, ne le lâche pas et dit :

— Laisse cet homme !

Le brigand se fâche et dit :

— Est-ce que tu veux subir le même sort ? Je te promets que je te tuerai ; lâche mon cheval !

Le filleul ne s'effraie point :

— Je ne te crains pas, dit-il ; je ne crains que Dieu, et Dieu ne m'ordonne pas de te laisser passer. Laisse cet homme !

Le brigand fronca les sourcils, sortit son couteau,

et coupa les cordes qui liaient le fils du marchand.

— Allez-vous en tous deux, dit-il, et ne vous trouvez pas une autre fois sur mon chemin.

Le fils du marchand sauta à terre et s'enfuit. Le brigand voulut passer, mais le filleul le retint encore et lui demanda de nouveau de renoncer à sa mauvaise vie. Le brigand resta immobile, écouta tout, ne répondit rien et partit.

Le lendemain matin, le filleul alla arroser ses tisons.

Un autre avait poussé ; c'était aussi un pom-
mier.

XIII

Encore dix années s'écoulèrent. Un jour, le filleul, assis sans rien désirer, sans rien craindre, le cœur plein de joie, se mit à penser : « Quelle joie ont les hommes ? Et ils se tourmentent pour rien. Ils devraient vivre, et vivre pour la joie. »

Et il se rappelait tous les maux des hommes, combien ils se tourmentent faute de connaître Dieu. Et il se mit à les plaindre : « Je passe mon temps inutilement. Il faudrait aller chez les gens et leur enseigner ce que je sais. »

Au même moment il entendit venir le brigand. Il le laissa passer, et pensa : « A celui-là il n'y a rien à enseigner ; il ne comprendra pas. »

Il pensa ainsi et pourtant il sortit. Aussitôt qu'il aperçut le brigand, il eut pitié de lui. Il courut à lui, et saisit son genou.

— Cher frère, dit-il, aie pitié de ton âme. Tu as en

toi l'âme de Dieu. Tu tute tourmentes, et tourmentes les autres, et tu seras tourmenté encore plus. Et Dieu t'aime cependant! Il t'a réservé de grandes joies! Ne sois pas ton propre bourreau. Change ta vie.

Le brigand fronça les sourcils et se détourna :

— Laisse-moi, dit-il.

Le filleul, enlaçant plus fortement le genou du brigand, se mit à pleurer à chaudes larmes.

Alors le brigand leva les yeux sur le filleul. Il le regarda longuement, puis descendit de cheval, et tomba à genoux devant le filleul.

— Vieillard, dit-il, tu m'as vaincu. Vingt ans j'ai lutté contre toi. Tu l'as emporté sur moi. Maintenant je ne suis plus maître de moi. Fais de moi ce que tu voudras. Quand tu m'exhortas la première fois, je n'en devins que plus méchant. C'est seulement quand je t'ai vu t'éloigner du monde que je me suis mis à méditer tes paroles, et j'ai vu que toi-même n'avais besoin de rien qui te vint des hommes. C'est alors que je me mis à suspendre des petits sacs de biscuits, pour toi.

Alors le filleul se souvint que la femme n'était parvenue à nettoyer la table qu'après avoir lavé le torchon. Lui-même avait purifié le cœur des autres en cessant de penser à soi en purifiant son propre cœur.

— Et mon cœur a changé, continua le brigand, seulement quand tu n'as pas craint la mort.

Et le filleul se rappela que les paysans avaient courbé la jante seulement après avoir fixé le support. Quant à lui, il cessa de craindre la mort, il fixa sa vie en Dieu, et le cœur indompté du brigand se soumit.

— Et mon cœur s'est amolli tout à fait, dit encore le brigand, seulement quand tu as eu pitié de moi et que tu as pleuré devant moi.

Le filleul est heureux. Avec le brigand il se rend à l'endroit où se trouvaient les tisons. Ils s'approchent : il n'y a plus de tison ; un troisième pommier a poussé.

Alors le filleul se rappela que les bergers n'avaient enflammé le bois humide qu'après avoir allumé un grand feu. Son cœur à lui, s'était enflammé, et avait embrasé un autre cœur.

Et le filleul se réjouit d'avoir racheté tous ses péchés. Il dit tout cela au brigand et mourut. Le brigand l'enterra, se mit à vivre comme le lui avait appris le filleul, instruisant les gens à son tour.

LES TROIS VIEILLARDS

(1884)

« Or, quand vous priez, n'usez pas de vaines redites, comme les païens; car ils croient qu'ils seront exaucés en parlant beaucoup.

« Ne leur ressemblez donc pas; car votre Père sait de quoi vous avez besoin, avant que vous le lui demandiez.

MATTHIEU, VI, 7, 8.

L'archevêque de la ville d'Arkangelsk naviguait vers le monastère de Solovki. Sur le même navire se trouvaient des pèlerins qui s'en allaient voir les Saintes Reliques. Le vent était favorable, le temps splendide; il n'y avait pas de roulis.

Certains des pèlerins étaient couchés; d'autres mangeaient; d'autres, assis par petits groupes, causaient entre eux. L'archevêque vint aussi sur le pont se promener de long en large. A l'avant, il se forma un petit groupe de fidèles, parmi lesquels

un petit paysan parlait, la main étendue vers la mer, et les autres l'écoutaient.

L'archevêque s'arrêta et regarda dans la direction qu'indiquait le paysan. On ne voyait rien, rien que la mer étincelant au soleil. L'archevêque s'approcha du groupe et prêta l'oreille. A sa vue le paysan se découvrit et se tut. Les autres, l'imitant, retirèrent leurs bonnets, par déférence pour l'archevêque.

— Ne vous dérangez pas, mes frères, dit l'archevêque... Je suis venu pour écouter aussi ce que tu racontes, mon brave.

— Ma foi, le petit pêcheur nous racontait l'histoire des trois vieillards, fit un marchand, moins timide que les autres.

— Ah!... Et qu'est-ce qu'il en raconte? demanda l'archevêque.

Il alla vers le bastingage et s'assit sur un coffre.

— Continue, ajouta-t-il, je veux aussi t'écouter. Que montrais-tu donc ainsi mon ami?

— Mais l'îlot qu'on aperçoit là-bas, répondit le petit paysan, en indiquant un point de l'horizon, à sa droite. C'est précisément sur cet îlot que les vieillards font leur salut.

— Mais où est-il cet îlot? fit l'archevêque.

— Veuillez regarder dans la direction de ma main... Voyez-vous ce petit nuage? Eh bien! C'est un peu plus bas... à gauche... on dirait une bande grise.

L'archevêque avait beau regarder, faute d'habitude il ne distinguait rien dans cette mer étincelant au soleil.

— Je ne vois pas, dit-il. Mais quels sont ces vieillards? Comment vivent-ils? Comment font-ils leur salut?

— Ce sont des hommes de Dieu, répondit le paysan. J'avais entendu parler d'eux depuis bien longtemps, mais je n'avais jamais eu l'occasion de les voir. L'été dernier je les ai vus.

Et le pêcheur recommença son récit... Un jour, en allant à la pêche, il fut poussé contre cet îlot, lorsqu'il aperçut une toute petite grotte, et près d'elle, un vieillard bientôt suivi de deux autres. Ils le firent manger, mirent ses vêtements à sécher, et l'aiderent à réparer sa barque.

— Comment sont-ils? demanda l'archevêque.

— L'un est petit, courbé, et très vieux. Il est vêtu d'une vieille soutane et paraît avoir plus de cent ans. Les poils blancs de sa barbe commencent à devenir verdâtres. Il est souriant et calme comme un ange du ciel. Le second est un peu plus grand, aussi vieux; il porte un cafetan troué, et sa large barbe grise a des reflets jaunes. Il est très vigoureux, il a retourné ma barque comme un baquet sans même que j'eusse le temps de l'aider. Lui aussi était joyeux. Le troisième est très grand, sa barbe d'une blancheur de cygne lui descend jusqu'aux genoux. Il est triste, les sourcils hérissés au-dessus des

yeux. Il n'avait pour tout vêtement qu'un pagne d'écorce tressée.

— Et qu'est-ce qu'ils t'ont dit? demanda l'archevêque.

— Oh! Ils faisaient tout sans dire grand'chose; même entre eux ils parlaient très peu. D'un seul regard ils se comprenaient. Je demandai au grand s'ils vivaient là depuis longtemps : il fronça les sourcils et marmonna quelque chose, d'un ton fâché. Mais le petit vieux lui prit aussitôt la main, sourit, et le grand se tut. Et le petit vieux me dit seulement : « Fais-nous grâce »; et il sourit.

Tandis que le paysan parlait, le navire s'était approché d'un groupe d'ilots.

— On voit déjà très distinctement, dit le marchand. Que Votre Eminence daigne regarder, ajouta-t-il en étendant la main.

L'archevêque regarda. Il aperçut en effet une bande noire : c'était l'ilot. Il regarda longtemps, puis allant de la proue à la poupe, il s'adressa au pilote :

— Quel est cet ilot qu'on voit là-bas?

— Il n'a pas de nom. Il y en a beaucoup comme cela, par ici.

— Est-ce vrai, ce qu'on dit, que des vieillards y font leur salut?

— On le dit, Votre Eminence; mais j'ignore si c'est vrai. Les pêcheurs assurent les avoir vus; mais il arrive souvent qu'on parle à tort et travers.

— Je voudrais débarquer sur cet îlot pour voir les vieillards, dit l'archevêque. Est-ce possible ?

— Cela ne se peut pas avec le navire, dit le pilote. Il faut un canot pour y aller. Il faut demander au capitaine.

On appela le capitaine.

— Je voudrais voir les vieillards, lui dit l'archevêque. Ne pourrait-on pas m'y conduire ?

Le capitaine voulut le détourner de ce projet.

— On le peut, mais nous perdrons beaucoup de temps. Je me permettrai de dire à Votre Eminence qu'ils ne valent pas la peine d'être vus. Je me suis laissé dire que ces vieillards sont stupides, qu'ils ne comprennent rien, et ne savent pas plus parler que les poissons de la mer.

— Je désire les voir. Je paierai ce qu'il faudra. Conduisez-moi.

Il n'y avait rien à objecter. On fit les préparatifs : on changea de voilure, le pilote vira de bord, dans la direction de l'îlot. On apporta sur l'avant une chaise pour l'archevêque, qui s'assit et regarda. Tous les passagers se réunirent à l'avant pour regarder aussi l'îlot. Ceux qui avaient une bonne vue distinguaient déjà les rochers, et montraient aux autres la grotte. Bientôt même l'un d'eux aperçut les trois vieillards.

Le capitaine apporta la longue-vue, la mit à son œil, et la tendit ensuite à l'archevêque.

— En effet, dit-il, à droite sur le rivage,

voilà une grande pierre, et on voit trois hommes.

A son tour l'archevêque braqua la longue-vue dans la direction indiquée et regarda. Il vit en effet trois hommes : l'un très grand, l'autre plus petit, et le troisième tout à fait petit. Ils étaient debout sur le rivage et se tenaient par la main.

— C'est ici, Votre Eminence, que le navire doit s'arrêter, vint dire le capitaine à l'archevêque. Si vous voulez bien, vous aller monter en canot, et nous vous attendrons ici, à l'ancre. On jeta l'ancre ; on cargua les voiles ; le navire se balança. Le canot fut mis à la mer ; les rameurs y sautèrent et l'archevêque y descendit par une petite échelle. Il s'assit sur un banc, à l'arrière du canot ; et les rameurs dirigèrent la barque vers l'ilot. Ils furent bientôt à une portée de pierre. On distinguait parfaitement les trois vieillards : l'un, très grand, tout nu, sauf un pagne d'écorce tressée ; un autre plus petit, en cafetan déchiré ; puis le tout petit vieillard voûté, dans sa vieille soutane.

Tous les trois se tenaient par la main.

Les rameurs atteignirent la rive et abordèrent. L'archevêque descendit à terre, bénit les vieillards, qui le saluaient dévotieusement, puis il leur parla.

— J'ai appris que vous faites votre salut ici, vieillards de Dieu, leur dit-il ; que vous priez le Christ pour votre prochain ; et comme par la grâce de Dieu, moi, son serviteur indigne, j'ai été appelé à paître ses ouailles, j'ai voulu vous venir voir, vous

qui servez aussi le Seigneur, et vous apporter, si je le puis, la bonne parole.

Les vieillards restèrent silencieux et sourirent en se regardant.

— Dites-moi comment vous faites votre salut et comment vous servez Dieu? continua l'archevêque.

Le vieillard du milieu soupira et jeta un regard sur le tout petit vieux. Le grand vieillard s'assombrit et regarda aussi le tout petit vieux. Celui-ci sourit et dit :

— Serviteur de Dieu, nous ne pouvons servir que nous-mêmes en gagnant notre pain.

— Mais alors comment priez-vous? demanda l'archevêque.

— Voici notre prière : « Vous êtes trois, nous sommes trois. Faites-nous grâce. »

Aussitôt que le petit vieillard eut prononcé ces paroles, tous les trois levèrent les yeux aux ciel et répétèrent : « Vous êtes trois, nous sommes trois... Faites-nous grâce. »

L'archevêque sourit et dit :

— C'est la Sainte Trinité, dont vous avez entendu parler. Mais ce n'est pas ainsi qu'il faut prier. Bons vieillards, je vous ai pris en affection; je vois que vous voulez être agréables au Seigneur, mais vous ignorez comment il faut le servir. Ce n'est pas ainsi qu'il faut prier. Je vais vous l'apprendre. Écoutez-moi. Ce que je vais vous apprendre, ce n'est pas moi qui l'ai inventé, c'est

dans la Sainte Écriture de Dieu, où le Seigneur a enseigné à chacun comment il faut prier.

Alors l'archevêque leur expliqua comment le Seigneur se révéla aux hommes ; il leur expliqua la Sainte-Trinité : Dieu le père, Dieu le fils, Dieu le Saint-Esprit ; et il ajouta :

— Dieu le fils est venu sur la terre pour sauver le genre humain et voici comment il nous enseigna, à tous, à prier. Ecoutez, et vous répéterez après moi.

Et l'archevêque commença :

— Notre père...

L'un des vieillards répéta :

— Notre père...

Le second vieillard répéta :

— Notre père...

Le troisième vieillard répéta :

— Notre père...

— ... Qui êtes au ciel...

Et les vieillards répétèrent :

— ... Qui êtes au ciel...

Mais le vieillard qui se tenait au milieu s'embrouilla : il disait un mot pour l'autre. Le grand vieillard ne put non plus continuer : ses moustaches lui couvraient la bouche ; et le tout petit vieux, qui n'avait plus de dents, articulait fort mal.

L'archevêque recommença la prière ; les vieillards la recommencèrent après lui . L'archevêque s'assit sur une pierre, les vieillards l'entourèrent,

regardant ses lèvres et répétant ce qu'il disait. L'archevêque passa ainsi toute la journée, jusqu'au soir, à répéter avec eux jusqu'à dix, vingt et cent fois le même mot, que les vieillards redisaient après lui. Ils s'embrouillaient, il les reprenait, et les faisait recommencer.

L'archevêque ne quitta point les vieillards avant qu'il ne leur eût appris la prière divine. Ils la firent avec lui, puis seuls. Le vieillard du milieu l'ayant apprise avant les deux autres, la répéta seul. Alors l'archevêque la lui fit redire plusieurs fois seul; et les deux autres répétaient après lui.

Déjà la nuit tombait et la lune surgissait de la mer quand l'archevêque se leva pour partir. Il dit adieu aux vieillards qui le saluèrent jusqu'à terre. Il les releva, embrassa chacun d'eux, leur dit de prier comme il leur avait appris, et s'assit sur le petit banc du canot qui vogua vers le navire.

Tandis que le canot s'éloignait vers le navire, il entendait toujours les trois vieillards qui récitaient à haute voix la prière de Dieu. Le canot fut bientôt près du navire. On n'entendait plus les voix des vieillards, mais on les apercevait tous les trois sur la rive, à la clarté de la lune. Le tout petit vieux était au milieu, le grand à sa droite, l'autre à sa gauche.

On atteignit le navire. L'archevêque monta sur le pont. On leva l'ancre, on largua les voiles, que le vent gonfla, et le navire poursuivit son voyage.

L'archevêque gagna la poupe et s'y assit, l'œil fixé sur l'ilot. On voyait encore les vieillards ; puis ils disparurent et on ne vit plus que l'ilot. Bientôt l'ilot lui-même disparut ; on ne voyait plus que la mer qui brillait en se jouant sous les rayons de la lune.

Les pèlerins se couchèrent. Le pont devint silencieux. Mais l'archevêque ne voulait pas encore dormir. Resté seul à la poupe, il regardait la mer, là où l'ilot avait disparu, et il songeait aux bons vieillards. Il se rappelait leur joie d'avoir appris la prière, et il remerciait Dieu de l'avoir choisi pour porter sa lumière à ces augustes vieillards.

Ainsi songeait l'archevêque, les yeux fixés sur la mer, là où l'ilot avait disparu. Ses yeux se troublent : tantôt là, tantôt là-bas, la lumière paraît sur les ondes. Est-ce une mouette ou une voile blanche ? Il regarde plus fixement, et pense : « C'est une barque, une barque à voile qui nous suit. Mais comme elle glisse rapidement ! Tout à l'heure elle était loin, très loin, et la voici déjà tout près. Et c'est une barque étrange. La voile n'a pas l'air... d'une voile... Cependant quelque chose nous poursuit, nous rattrape... » Mais l'archevêque ne peut distinguer cette chose : « Est-ce une barque, un oiseau, un poisson ? On dirait un homme, mais c'est trop grand pour un homme, et puis un homme ne saurait marcher sur la mer. »

L'archevêque se leva, alla trouver le pilote et lui dit :

— Qu'est-ce que c'est, mon frère? Qu'est-ce donc?

Mais lui-même voit déjà distinctement que ce sont les vieillards qui courent sur la mer; leurs barbes blanches brillent, et ils s'approchent du navire.

Le pilote, qui s'était retourné, lâche la barre épouvanté et s'écrie :

— Seigneur! Les vieillards nous poursuivent sur la mer! Ils courent comme sur la terre!

A ces cris les passagers se levèrent et se précipitèrent à l'arrière. Et tous purent voir les vieillards courir en se tenant par la main, et ceux des côtés faire signe d'arrêter. Tous les trois courent sur l'eau comme sur la terre, sans remuer les jambes.

Avant qu'on eût eu le temps d'arrêter le navire, les vieillards l'avaient rejoint. Ils levèrent la tête et dirent tous ensemble :

— Serviteur de Dieu, nous avons oublié ce que tu nous as enseigné. Tant que nous l'avons répété, nous nous le sommes rappelé, mais une heure après avoir cessé de le répéter, un mot nous a manqué et nous avons tout oublié. Nous ne nous rappelons plus rien. Enseigne-nous de nouveau.

L'archevêque se signa, se pencha vers les vieillards et dit :

— Vieillards du Seigneur, votre prière montera

quand même jusqu'à Dieu. Ce n'est pas à moi de vous instruire. Priez pour nous autres, pauvres pécheurs.

Et l'archevêque les salua jusqu'à terre. Les vieillards restèrent un moment immobiles ; puis ils se tournèrent et repartirent sur la mer.

Et jusqu'au matin, on vit une grande lumière du côté où ils avaient disparu.

APPENDICE

I

Les Confessions furent la première œuvre écrite par Léon Tolstoï après la crise religieuse qu'il traversa. Comme, en cette œuvre, s'exprime déjà l'opinion critique de l'auteur en ce qui concerne la religion officielle, elle fut interdite par la censure russe et supprimée du numéro de la Revue *Rousskaia Missl* où elle devait paraître, en 1882.

Les Confessions furent écrites en 1879. Quand, trois années plus tard, Tolstoï voulut publier cet ouvrage, il y ajouta la conclusion dans laquelle, sous couleur d'un rêve fantastique, il dépeint son état d'âme. Dans ces pages, Tolstoï écrit qu'il se sent dans l'état d'équilibre quand il regarde le ciel; alors sa tête lui semble appuyée sur une borne solide tandis que son corps est soutenu par des lanières invisibles.

Cette image artistique a induit en erreur un critique espagnol, qui prit sans doute connaissance des *Confessions* dans une traduction inexacte. Ce critique écrivit

un article sur l'ascétisme de Tolstoï, qu'il dit être arrivé au point de ne pas dormir dans un lit, mais la tête appuyée sur une borne et le corps soutenu par des courroies. En France, à propos de cette œuvre, parut dans la *Nouvelle Revue* un remarquable article portant comme titre : *Un pessimiste russe*.

Comme tous les ouvrages de Tolstoï interdits par la censure russe, *Les Confessions* furent copiées, lithographiées et répandues de cette manière dans la société instruite, en Russie. Un manuscrit envoyé à l'étranger fut traduit dans toutes les langues européennes.

Cette œuvre produisit une grande impression sur tout le monde civilisé et partagea les admirateurs de Tolstoï en deux camps : dans l'un on regrettait que Tolstoï eût abandonné la littérature pure, dans l'autre on suivait Tolstoï dans ses recherches religieuses.

Tourgueniev, par exemple, qui admirait le génie artistique de Tolstoï mais ne partageait pas ses convictions religieuses, ayant eu connaissance de la nouvelle direction prise par le grand écrivain, et de sa nouvelle œuvre, écrivit à son ami Pollonsky : « Quant à l'œuvre de Tolstoï, publiée à Stuttgart, j'en entends parler pour la première fois... Je plains beaucoup Tolstoï... Mais d'ailleurs, comme disent les Français, chacun tue ses puces à sa manière. »

Enfin Tourgueniev a lu l'ouvrage, et il écrit à Grigorovitch :

« J'ai reçu ces jours-ci, par une charmante dame de Moscou, *Les Confessions* de Tolstoï, que la censure a interdites. C'est une œuvre remarquable par la sincérité, la vérité ; elle force la conviction, mais elle est entièrement basée sur des idées fausses, et à la fin des fins, aboutit à la négation la plus sombre de toute vie vraiment humaine. C'est aussi en son genre du nihi-

lisme... Je suis étonné que Tolstoï qui nie, entre autres, l'art, s'entoure d'artistes, et je me demande ce qu'ils peuvent tirer de sa conversation ? Et malgré tout, Tolstoï est peut-être l'homme le plus remarquable de la Russie. »

Avec cette œuvre, Tolstoï commença la série de ses écrits religieux et philosophiques, dont la plupart furent interdits par la censure ; et ce n'est que récemment, après le manifeste du 17/30 octobre 1905, qu'ils sont devenus accessibles au grand public russe.

A la fin des *Confessions*, Tolstoï déclare qu'il est arrivé à la religion chrétienne du peuple, dont il voit l'essence dans l'humilité, le pardon, l'amour du prochain, et la soumission à la volonté divine. Cette religion, il l'a trouvée dans le peuple en observant sa vie, en étudiant ses contes, sa poésie légendaire, en causant avec les pèlerins respectés du peuple, avec les vieillards, les sectaires, les schismatiques.

Tolstoï a su profiter de cette poésie populaire, et, la revêtant d'une forme littéraire, nous l'a transmise en une série d'admirables contes.

Malgré les persécutions de la censure, malgré l'interdiction de ces récits dans les écoles populaires, ils ont été répandus dans toute la Russie par dizaines de millions d'exemplaires, et non seulement ils ont fait connaître à toute la masse populaire le nom de Tolstoï, mais ils ont contribué au développement de la conscience religieuse du peuple ainsi qu'à sa façon d'envisager l'église officielle.

La plupart de ces récits ont été écrits vers 1880, à l'époque où Tolstoï prit une part plus immédiate à l'instruction du peuple. Dans le présent volume, ils accompagnent *Les Confessions* parce qu'ils sont le résultat pratique le plus immédiat de cette conception du

monde à laquelle est arrivé l'auteur de cette œuvre.

Un de ces récits : *Où l'amour est, Dieu est*, n'appartient pas à la légende populaire russe; c'est l'imitation d'un conte français. Tolstoï en avait lu la traduction, publiée par une revue religieuse. Séduit par l'idée, il l'adapta aux mœurs russes, si bien qu'on ne peut plus y reconnaître l'original.

II

Les Confessions ont paru en français sous le titre : *Mes Confessions*, en 1891, chez l'éditeur Albert Savine, dans la traduction de Zoria. Cette traduction est précédée d'une intéressante préface dans laquelle est racontée l'histoire de cet ouvrage.

Les Récits populaires ont été traduits à diverses époques et en différentes traductions. On les trouve dispersés dans les volumes portant les titres suivants :

a) *A la Recherche du bonheur*, traduction Halpérine Kaminsky, édition Perrin.

b) *Ivan l'Imbécile*, traduction Halpérine Kaminsky, édition Perrin.

c) *Paysans et Soldats*, édition Dentu (sans nom de traducteur).

d) *Autour du Samovar*, traduction Jaubert. 1 vol. illustré : Editions de la Société française d'imprimerie et de librairie.

e) *Contes évangéliques*, traduction Golschmann. Ce petit volume distribué comme livre de prix dans les écoles de la Ville de Paris, ne fut pas, dit-on, mis en vente.

TABLE DES MATIÈRES

LES CONFESSIONS (1879-1881)	1-122
Introduction à la critique de la théologie dogma- tique et à l'examen de la doctrine chrétienne .	3
RÉCITS POPULAIRES (1881-1886)	123-274
De quoi vivent les hommes (1881)	125
Laisse le feu flamber, tu ne pourras l'éteindre (1883)	167
Le cierge (1883)	193
Deux vieillards (1883)	209
Où l'amour est, Dieu est (1883)	253
LÉGENDES POUR L'IMAGERIE POPULAIRE (1883). 275-350	
I. Dieu et le diable	277
II. Les petites filles plus sages que les vieux . . .	281
III. Les deux frères et l'or	285
IV. Ilias	290
V. Histoire d'Ivan l'imbécile, de ses deux frères Simon le guerrier et Tarass le ventru, de sa sœur muette Mélanie, du vieux diable et de trois diabolins	299

LÉGENDES POPULAIRES (1886).	351-450
Comment un diabolin racheta un morceau de pain.	353
Le pêcheur repentant	359
Un grain gros comme un œuf de poule	365
Faut-il beaucoup de terre pour un homme?.	371
Le filleul	401
Les trois vieillards (1884).	439
APPENDICE	451-454

FIN DU TOME DIX-NEUVIÈME
DES ŒUVRES COMPLÈTES DU COMTE LÉON TOLSTOÏ



ÉMILE COLIN ET C^{ie} — IMPRIMERIE DE LAGNY
E. GREVIN, SUCC^r